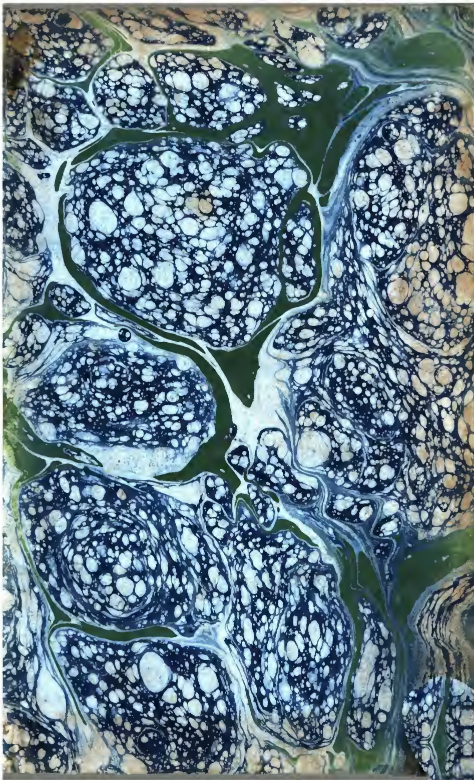






VOYAGE
A LA COCHINCHINE.
T. II.

DE L'IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME,

RUE DE SORBONNE, n° 4.

VOYAGE
A LA COCHINCHINE,
PAR LES ILES DE MADÈRE, DE TÉNÉRIFFE ET DU CAP VERD,
LE BRÉSIL ET L'ILE DE JAVA,

CONTENANT des Renseignemens nouveaux et authentiques sur l'État naturel et civil de ces divers Pays;

ACCOMPAGNÉ de la Relation *officielle* d'un VOYAGE AU PAYS DES BOUSHOUANAS, dans l'intérieur de l'Afrique australe;

PAR JOHN BARROW,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES;

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES ET ADDITIONS,

PAR MALTE-BRUN.

Avec un Atlas de 18 Planches gravées en taille-douce par TARDIEU.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

1807.

VOYAGE
A LA COCHINCHINE,

PAR LES ILES DE MADÈRE, DE TÉNÉRIFFE, DU CAP-VERD, etc.

CHAPITRE VI.

ILES DE TRISTAN-D'ACUNHA ET D'AMSTERDAM. DÉTROIT DE LA SONDE.

Comme les trois îles inhabitées de *Tristan-d'Acunha* se trouvent presque sur la route des vaisseaux qui font voile vers la mer des Indes, nous gouvernâmes directement sur elles, et le 31 décembre nous jetâmes l'ancre sur la côte nord de l'île principale, à la distance d'un demi-mille du rivage, par 32 brasses d'eau. Comme il étoit déjà tard lorsque nous arrivâmes à cette station, l'on eut peu de communication avec la terre dans cette soirée; nous nous bornâmes seulement à former le

projet de quitter le lendemain matin notre vaisseau de très-bonne heure, pour faire tout le tour de l'île; mais une violente brise qui s'éleva tout à coup, ayant chassé *le Lion* de son ancrage, nous empêcha de mettre notre projet à exécution; en sorte que je ne peux donner qu'un aperçu général de la forme et de l'étendue de cette île. Elle gît sous le 37e deg. 7 m. de latitude sud, et d'après nos chronomètres, sous le 12e deg. 10 m. de longitude ouest. Elle ne paroissoit pas avoir plus de 10 à 12 milles en circonférence. Au centre de cette île, s'élève une montagne pointue en forme de cône; c'est le pic de Ténériffe en miniature; de sa base, la terre paroît descendre en pente douce jusqu'à la mer, où elle est tout à coup bordée de précipices et de rochers d'une pierre extrêmement dure, qui en s'élevant à une hauteur considérable, défendent ses côtes tout autour, à l'exception de la partie en face de laquelle nous étions à l'ancre. Dans cet endroit, une plaine couverte d'une belle verdure, s'élevoit à quelques pieds seulement au dessus du niveau d'une plage sablonneuse, sur laquelle un gros ruisseau d'une eau transparente tomboit d'un des côtés perpendiculaires, en formant une

jolie cascade. Nous aperçûmes au-delà de cette plaine, des collines et des vallons couverts de taillis, dont l'extrémité la plus éloignée sembloit se resserrer en forme de goulot, à mesure qu'elle approchoit davantage du centre de l'île. Les côtes, autant que nous en pûmes juger, s'élevoient presque perpendiculairement de tous côtés au dessus de la surface de la mer, et avoient l'air d'un vieux mur des géans, qui, j'imagine, avoit tout au moins 1,000 pieds de hauteur. Cette masse dure et colossale qui bordoit ces côtes, jointe à la montagne conique qui se trouvoit au centre, sembloit indiquer que cette île a été poussée au dessus de la surface aquatique par des feux souterrains.

L'officier qui fut envoyé à terre, rapporta que la source que l'on voyoit, étoit une eau d'une excellente qualité, et qu'elle tomboit sur le rivage d'une manière si commode pour les navigateurs, que l'on pouvoit très-facilement en remplir les tonneaux sans avoir la peine de les sortir des chaloupes; et ce n'est vraiment pas un objet de peu d'importance pour les officiers de notre marine, que d'acquérir la certitude d'un avantage tel que celui-ci. Les plus grands vaisseaux de guerre

peuvent prendre à leurs bords des provisions de toutes espèces pour le plus long voyage, excepté en eau, chose cependant plus nécessaire pour la santé et la commodité de l'homme, que toutes les autres provisions quelconques. Si donc par la suite nous étions assez malheureux pour être exclus du Brésil et du cap de Bonne-Espérance, cette île, située à moitié chemin de l'Inde, offriroit de grands avantages. Ceux mêmes qui soutiennent que nos possessions coloniales ne doivent pas s'étendre davantage, conviendront au moins que nous ne pouvons jamais avoir trop de lieux de retraite ou de ravitaillement pour nos vaisseaux de guerre ou de commerce. En effet, il a déjà été proposé une fois, par une troupe d'aventuriers, de former un établissement dans cette île, pour faire de là, avec sécurité, un commerce de contrebande avec les établissemens de l'Amérique méridionale, et sur-tout avec les colonies espagnoles, en donnant aux naturels de petits velours de Manchester et de mauvaises marchandises de l'Inde, en échange d'argent monnoyé, pendant que les vaisseaux seroient employés à la pêche de la baleine dans le midi, pour se faire avec l'huile et les fanons de ces

poissons, des cargaisons en retour. Si l'on formoit un établissement de cette nature sous l'inspection immédiate du gouvernement, il offriroit aux vaisseaux de la compagnie des Indes orientales les mêmes avantages lorsqu'ils font voile vers les colonies, que l'île Sainte-Hélène lorsqu'ils reviennent en Europe; et quelques fortifications seulement, défendues par un petit nombre de soldats, rendroient cette île imprenable, ce qui ne contribue pas peu à en augmenter la valeur (1).

(1) Le court séjour que M. Aubert du Petit-Thouars a récemment fait à la plus grande des îles Tristan-d'Acunha, nous vaudra une petite Flore de ce coin de terre. Mais quand aurons-nous des renseignemens positifs sur la *position mathématique* de toutes ces petites îles de l'Océan Atlantique méridional?

Le groupe de Tristan-d'Acunha semble faire partie d'une chaîne d'îlots et de rochers qui part des côtes du Brésil. L'*Ascençaon* ou la Petite-Ascension, mais dont la description est encore enveloppée de doutes, en forme le premier anneau. Mercator l'avoit déjà placée, comme M. de Mannevillette, à 120 lieues de Cabo Frio, par 20 degrés 25 minutes, un peu plus ou moins. Sous la même latitude on y voit la *Trinidad*, à quelque chose près sous la longitude que la Pérouse lui assigne, savoir, à 32 degrés 15 minutes O. de Paris. A huit lieues dans l'est-sud-est sont les trois îlots de *Martín Vaz*, dont le nom est écrit sur quelques cartes anciennes,

En quittant Tristan-d'Acunba, pour continuer notre voyage, nous doublâmes le cap de Bonne-Espérance entre les parallèles des 39e et 40e degrés, où malgré que l'on fût alors au milieu de l'été, l'air étoit extrêmement

Isolas Minnuaes, nom corrompu, qui vient sans doute d'une abréviation ; on aura d'abord écrit :

« *Iles Min. Vaes.* »

Des copistes en auront fait *Iles Minwaes*, et ensuite *Minnuaes*. L'île *Santa-Maria* en fait partie. C'est ici que commence la région absolument douteuse. Les îles *dos Picos*, de *Saxembourg* et de *Kattendyke* sont vraisemblablement différentes des îles de Martin Vaz, et leur existence en général ne sauroit être révoquée en doute. Mais sont-elles au nombre de trois ou de deux ? *Dos Picos* et *Saxembourg* ne seroient-ils que deux noms pour la même île ?

Le groupe de *Tristan-d'Acunha* paroît sur les cartes de Mercator, mais composé de cinq îlots. Tous les navigateurs modernes parlent de *trois*, tout au plus, et même la plupart semblent n'en avoir vu qu'une seule. Parmi celles de Mercator reconnoîtroit-on l'île de *Gough* dans l'île *Diego Alvarez* à l'est ? Cette supposition me paroît plausible.

Il est certain que les relations citées par M. Dapres de Mannevillette, dans le Discours du Neptune oriental, ne se rapportent nullement à une seule et même terre. D'abord, ces relations semblent varier sur le nombre de ces îles ; puis, dans l'une, on parle d'une terre haute, dans l'autre d'une terre peu élevée.

froid, brumeux et surchargé de neige. Nous éprouvâmes très-fréquemment de violentes brises de sud-est, qui rendirent la mer continuellement houleuse, ce qui lui donnoit un aspect capable d'effrayer ceux qui ne sont pas accou-

Voici quelques nouvelles relations sur ces îles, ou plutôt sur cette île, car il n'y est question que d'une seule terre :

« Le temps continuoit à être froid, avec quelques » beaux jours accompagnés de calmes plats. Nous » étions à la 36e. parallèle ; nous dirigeâmes notre » course à l'est, en variant tantôt au nord, tantôt au » sud. L'île Tristan-d'Acunha nous resta dans l'éloi- » gnement de 7 milles (d'Allemagne), du côté du sud. » Elle consiste en une seule montagne semblable à un » grand tas de foin. Elle doit être *extrêmement élevée;* » car les nuages légers qui flottoient dans l'air n'ar- » rivoient qu'à la moitié de la montagne. Cette île est » rarement visitée, parce que les navigateurs sont obli- » gés de chercher plus au sud les vents occidentaux. » (MM. *de Wurmb* et de *Wollzogen*, Lettres pendant un voyage, etc., p. 77.)

Dans le même volume, un autre voyageur parle dans ces termes : « Le 7 mars, sur 34 degrés 54 min. » latitude sud, nous dirigeâmes notre course à l'est, » vers le cap de Bonne Espérance. Nous espérions d'y » être bientôt à la hauteur du vent d'ouest. Nous vîmes » déjà plusieurs oiseaux de côtes, probablement de » l'île *Tristan-d'Acunha*, Tout à coup, le 12 mars,

tumés à naviguer dans ces parages, mais auquel les habitués ne font pas même attention. Notre vaisseau, au milieu de cette mer houleuse, un peu à l'est du Cap, filoit 245 milles en 24 heures, ou environ 10 milles

» le vent favorable nous abandonna. Nous eûmes tan-
» tôt des calmes plats, tantôt des vents d'est. Nous fûmes
» obligés de mettre le cap au sud. Le 14, la houle
» étoit très-forte; les raffales et les ondées se succé-
» doient; enfin, une trombe d'eau se forma devant
» nous, et faillit déchirer toutes nos voiles. Le 18, nous
» pûmes de nouveau nous diriger à l'est. » (Lettres de M. *Wollzogen*, page 296.) Ils n'arrivèrent que le 27, en vue du cap de Bonne-Espérance. Leur relation prouve de combien d'utilité un établissement à Tristan-d'Acunha pourroit être pour les navigateurs.

Enfin, un voyageur de la même nation que les deux que nous venons de citer, donne des détails qui mériteroient d'être confirmés. « Nous passâmes l'île Tris-
» tan-d'Acunha, par 37 degrés latitude sud. Elle est
» très-haute, et à cause de son élévation presque tou-
» jours couverte de neige, elle est inculte, inhabitée,
» et d'un aspect fort triste; elle ne produit que peu
» d'arbustes et d'arbres agréables à l'œil. On y trouve
» des *bœufs sauvages*, des *chèvres* et des veaux ma-
» rins. » (*Langstedt*, Voyage aux Indes, etc., p. 87.)

Aucun autre voyageur ne parle des animaux quadrupèdes trouvés dans cette île, et je crois que Langstedt s'est trompé. (*Note du Traducteur.*)

un cinquième par heure. Les vents de midi qui règnent sous cette latitude pendant les mois d'été, sont sans doute occasionnés par un fort courant d'air condensé, qui se précipite des régions de glaces vers la partie de l'atmosphère la plus raréfiée de l'Afrique méridionale, où la vapeur dont elle est surchargée vient se résoudre par le changement de température, et par son choc contre le promontoire extrémement élevé du Cap, et s'abaisse en formant ce singulier nuage blanc qui enveloppe le sommet de la montagne de la Table, et qui y paroît constamment pendant plusieurs jours, toutes les fois que le sud-est se fait sentir.

Le premier février, nous découvrîmes les deux îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, et dans la soirée nous jetâmes l'ancre sur la côte orientale de cette dernière, à un mille environ du rivage. Les nuages de fumée que nous avions vu de loin s'élever au dessus de cette île, et les flammes que l'on avoit aperçues très-distinctement pendant l'obscurité de la nuit, nous causoient un violent desir de descendre à terre. En conséquence, le lendemain matin, avant même qu'il fît grand jour, nous quittâmes notre vaisseau, enflammés par l'espoir

de repaître notre curiosité d'un spectacle nouveau. Ce qui suit n'est qu'un rapide aperçu extrait des résultats de nos observations. L'île d'Amsterdam qui est située sous le 38e deg. 42e m. de latitude sud, et le 76e deg. 51 m. de longitude est (1), peut avoir, dans sa plus grande

(1) Selon *Van Vlaming*, qui visita ces îles en 1696, leur position est ainsi qu'il suit :

Saint-Paul......	38 deg. 40 min. lat. sud.
Amsterdam.......	40 deg. 47 min. O. o.

Il s'ensuit que Barrow s'est trompé, en prenant l'une de ces îles pour l'autre, ou en appliquant à la plus septentrionale le nom d'Amsterdam qui appartient à l'île méridionale. Cette erreur s'est propagée sur toutes les cartes *anglaises*. Les vues de ces deux îles, dans Valentyn, prouvent encore plus clairement cette confusion. L'île Saint-Paul n'est, pour ainsi dire, qu'un vaste cratère. L'île d'Amsterdam, plus étendue et plus élevée, porte sur son sommet un piton volcanique. Ainsi tout ce que dit Barrow de l'île d'Amsterdam, doit s'entendre de l'île Saint-Paul; c'est là qu'existoit, en 1696, et qu'existe toujours l'étang si poissonneux, formé dans l'ancien cratère, qui, après l'écroulement d'une de ses parois, communique avec la mer; là se trouve aussi la chaîne des rochers brûlés qui s'élèvent de la mer, les côtes taillées à pic, etc. *Voyez* VALENTYN, *Oud-and-Nieuw-Ostindien*, IIIe. partie ou tom. IV, 2e. sect., p. 68-70, et les cartes de *Danville*.

Les îles Saint-Paul et Amsterdam ont été visitées en

largeur, à peu près 4 milles un quart du nord au sud, 2 milles un quart de l'est à l'ouest, et 7 à 8 milles carrés en superficie, sans compter un large cratère volcanique, dans lequel la mer s'est ouvert un passage du côté du levant par l'action continuelle de ses flots qui se précipitent de ce côté avec un courant qui a continuellement la même direction. La largeur entière de cette brèche peut être de 1,000 pieds; mais le canal ou la partie par laquelle la mer coule, n'a pas plus de 200 pieds de large; sur les bords de ce canal, deux bancs ou rivages formés de débris volcaniques, s'élèvent en se joignant aux côtés ébréchés du cratère, dont la hauteur mesurée par une opération trigonométrique faite à la hâte, nous parut être de 700 pieds; ce qui peut être regardé comme la hauteur générale de tous les côtés du cratère au dessus du niveau des eaux qui coulent au milieu. Sa forme primitive en regardant du haut en bas, nous a paru être elliptique; mais les matériaux

1726 par deux vaisseaux de la compagnie hollandaise des Indes. On trouva des eaux thermales à celle de Saint-Paul, et de bons mouillages au nord de toutes les deux. *Stavorinus*, Voyage, etc., trad. de Jansen, pag. 40. (*Note du Traducteur.*)

du côté ou la brèche a d'abord été faite, ayant été renversés en dedans par la violente compression des flots, ce côté du cratère présente une grande concavité. Le plus grand diamètre au dessus de la surface de la mer, a quelque chose de plus de 1,000 verges, et le plus court 850 environ : la circonférence approche d'un mille trois quarts ; et comme les côtes forment avec l'horizon un angle d'environ 65 degrés, la circonférence de l'extrémité la plus élevée, ou du bord du bassin, en la supposant intacte et sans tache, en eut plus de 2,000. Nous jetâmes la sonde vers le centre du cratère, et nous trouvâmes 174 pieds d'eau ; ce qui, ajouté à la hauteur que j'ai supposée aux côtés au dessus du niveau de la mer, donne 874 pieds pour profondeur totale de ce cratère.

Toutes les autres parties de la côte s'élèvent presque perpendiculairement au dessus de la mer, de la même manière que les côtes muriformes de l'île Tristan-d'Acunha, laissant apercevoir les différentes couches de laves qui ont découlé successivement du sommet du grand cratère. Leur surface inégale et gercée atteste suffisamment quel terrible conflit a eu lieu entre les deux élémens opposés, quand

la lave liquide a rencontré les flots de l'Océan. Les effets de cette lutte se font encore plus sensiblement remarquer sur un rocher extraordinaire de forme pyramidale, qui s'élève au dessus, un peu à la droite de leur entrée dans le cratère, en formant à lui seul une petite île. Ce rocher peut avoir 2 à 300 pieds d'élévation; il est composé de 40 à 50 couches horizontales, et empilées très-régulièrement les unes sur les autres, toutes divisées et également séparées par un grand nombre de fentes perpendiculaires; en sorte que ce rocher offre une énorme masse de colonnes basaltiques; les marques de fusion paroissent sur toute la surface, qui ressemble assez à la scorie qui sort des forges à fer. Plusieurs des fontes perpendiculaires étoient remplies de filamens d'obsidienne ou verre volcanique, qui, ainsi que nous le remarquâmes, s'étendoient à quelques pieds au dessous de la surface des eaux. Dans d'autres crevasses, nous trouvâmes quelques échantillons curieux de zéolithe; mais ce fut en vain que nous cherchâmes de cette substance dans les fragmens solides de terre. Nous eussions été très-curieux de constater ce fait, qui est un des principaux points de discussion entre les plutonistes et les nep-

tunistes (1). La zéolithe se trouvant très-souvent dans le basalte, et étant bien reconnue contenir une grande quantité d'eau, a fourni l'un des plus forts argumens en faveur des neptunistes. Au moins cette circonstance combat avantageusement le système qui veut que les colonnes basaltiques soient produites par l'action du feu souterrain. Nous trouvons en quantité sur toutes les côtes de cette île, de la zéolithe et du verre volcanique, de même que de l'obsidienne et de la pierre-ponce.

Sur les deux rivages de la brèche faite par la mer dans le cratère, et même dans plusieurs endroits de ses côtés inclinés en pente, nous trouvâmes plusieurs sources thermales ; quelques-unes couloient assez abondamment, et d'autres filtroient et ne formoient que des bourbiers. Dans plusieurs de ces fontaines, le thermomètre de Farenheit, de 62 deg. en plein air, s'éleva au 196e et même au 204e, deg., et dans d'autres, au 212e deg. ou à l'eau bouil-

(1) La théorie des *plutonistes*, dont M. Hutton est le chef, diffère essentiellement de celle des volcanistes français. M. Hutton fait bouillir notre pauvre globe dans l'eau et le feu en même temps. — *Voyez* l'Encyclopédie, *géogr. physique*, à l'article *Hutton*.
(*Note du Traducteur.*)

lante. Les endroits où se trouvent les sources, sont faciles à apercevoir avant le lever du soleil ou après son coucher, parce qu'il s'en élève une vapeur épaisse, qu'il est facile d'apercevoir en fixant la terre. Dans divers endroits, nous remarquâmes des tapis d'une jolie verdure, composés d'une belle mousse très-fine, mêlée avec une espèce de *lycopodium*, et d'une variété de *marchantia*. Ces carreaux de verdure flottoient sur des bourbiers chauds, dont la température, à 8 à 10 pouces au dessous de sa surface, sur laquelle s'étendoient les racines de ces plantes, s'élevoit au 186e deg.; ce qui paroissoit d'autant plus curieux, que cette espèce de *lycopodium* étoit la même, au moins nous le pensâmes, que celle qui se plaît à croître, même au cœur de l'hiver, sur les bruyères glacées du nord de l'Angleterre. Dans différens lieux de cette île, nous trouvâmes sur la surface verticale, des étangs ou des eaux stagnantes, dont la chaleur varioit du 80e degré au 13e. Le sol paroissoit spongieux et poreux, et la terre sembloit trembler sous nos pieds. Quand on appliquoit l'oreille à terre, l'on entendoit un bruit sourd, semblable à celui que fait l'eau bouillante. La plus grande partie de ces eaux sont

jaunâtres ; mais l'eau sur-tout qui se trouve près du cratère, est extrêmement ferrugineuse, et cependant sa température n'est que de 112 deg. Un certain mémoire que nous avions trouvé dans le vingtième volume des Transactions philosophiques, nous avoit annoncé que nous trouverions des fontaines d'eau bouillante ; et sur la foi de cet ouvrage, dans lequel il étoit dit, « que le poisson que l'on » prenoit sur la côte, cuisoit aussitôt qu'il » étoit jeté dans ces eaux chaudes ; » nous avions eu soin de nous munir d'une certaine quantité de harpons pour prendre des poissons. Nous prîmes beaucoup de perches rougeâtres, de 6 pouces à un pied de long et d'un goût exquis. Avec une insensibilité vraiment épicurienne, nous eûmes la barbarie de les jeter tout en vie, en les arrachant des harpons, dans les fontaines d'eau bouillante, où il fallut à peine 15 minutes pour les cuire en perfection. Soit qu'on doive l'attribuer à la nouveauté de la cuisson, à une très-longue privation de bon poisson, ou enfin à la bonté réelle de cette espèce de perche, je ne saurois le décider, mais ce repas fut trouvé exquis par tout le monde. Nous prîmes aussi sur le rivage une grande quantité d'une autre espèce de perches,

perches, qui à mon avis étoit encore supérieure à la rouge. Celles-ci avoient 3 ou 4 pieds de long ; la nageoire sur le dos n'étoit point interrompue ; trois rangs d'écailles brunes et trois rangs d'écailles blanches formoient des rayures de la tête à la queue.

L'on ne se figure pas quelle étonnante quantité d'écrevisses rampoit sur la barre à l'entrée du cratère, lorsque la mer étoit basse ; la voracité avec laquelle elles se jetoient sur les carcasses, étoit si extraordinaire, que si l'on jetoit dans le détroit un veau marin, dont beaucoup étoient couchés sur le rivage, il s'en attroupoit subitement une si prodigieuse quantité, que l'on eût pu en ramasser en très-peu de temps, avec la main, de quoi charger un canot. Ces insectes maritimes n'étoient pas moins communs dans la pleine mer, à l'endroit où nos vaisseaux étoient à l'ancre. L'on descendoit dans la mer des baquets dans lesquels on avoit mis du lard, ou quelques morceaux de chair de goulu, et l'instant d'après on les hissoit à bord, tous remplis d'écrevisses. Ces animaux marins, la grande perche, la morue de roche et la brême, fournissoient une pêche si abondante, que l'on fit, je crois, une provision de

poisson pour six jours, pour les équipages des deux vaisseaux, qui montoient ensemble à près de 600 hommes. Un goulu d'environ 11 pieds de long, fut coupé tout entier par petits morceaux pour prendre des écrevisses. L'on trouva dans le corps de cet animal vorace quatre petits goulus tous vivans: soit qu'ils s'y fussent retirés volontairement pour se sauver; soit qu'ils eussent été dévorés par le vieux, c'est ce qui fournit matière à une discussion entre nos médecins. L'un d'eux assura qu'il avoit vu plus d'une fois les petits revomis du ventre de la mère que l'on avoit prise, et qu'un jour sur-tout il avoit remarqué qu'une demi-douzaine de *saw-fish* (espèce de goulu, le *squalus pristis*), étoient sortis bien vivans par la gueule de la mère, lorsqu'elle fut hors de l'eau et hissée sur le pont du navire. Le docteur *Moseley* qui a écrit sur ce sujet, et dont l'opinion doit être regardée comme une bonne autorité, a observé que les jeunes goulus se cachent toujours dans le ventre des grands au moindre danger; remarque qui, à la vérité, avoit été faite il y a 200 ans. Sir Richard Hawkins qui fit un voyage à l'Amérique méridionale en 1593, dit affirmativement qu'il a vu très-souvent de jeunes gou-

lus sortir de la gueule de leur mère et y rentrer, et qu'il en a même trouvé dans leur ventre. Ainsi, il est à croire que Linnée s'est mépris, lorsqu'il a supposé que les poissons dévorent leurs propres petits. John Hunter a prouvé clairement que le principe de vie chez certaines classes particulières d'animaux terrestres, a la force de résister à l'action du suc gastrique ; mais l'impossibilité de faire des expériences sur les facultés digestives de l'estomac des poissons, laisse encore à connoître si le même principe peut exercer une plus grande ou une moindre influence sur cette classe d'animaux. A la vérité, la manière dont s'opère la digestion malgré toutes les expériences de Hunter et de Spallanzani, ne paroît encore que très-imparfaitement expliquée; mais des faits prouvent indubitablement qu'elle diffère infiniment chez les différentes espèces d'animaux. Le goulu avale indifféremment les os et les écailles des poissons, les grands harpons de fer, les cordages goudronnés et les habillemens des hommes qui ont le malheur de devenir sa proie. L'autruche digère le bois, les pierres, et même des morceaux de fer; le secrétaire (le *falco serpentarius*) avale tout vivans les serpens de l'es-

pèce la plus dangereuse, les crapauds et les scorpions, sans ressentir le moindre mal d'un si horrible ragoût. Quant à ce que je viens de dire sur la nourriture de cet oiseau, c'est un fait que je peux affirmer. J'ai vu leurs petits dans leur nid, entourés de serpens blessés mais encore vivans. L'événement que je vais citer dissipera tous les doutes. Un gentilhomme anglais qui servoit comme officier au cap de Bonne-Espérance, étant un jour sorti à la tête d'un parti, tua un de ces oiseaux qu'il rapporta à la ville, dans l'intention d'en faire faire un beau dessin. L'ayant jeté, en arrivant, sur le parquet d'un balcon qui étoit devant la maison, et l'y ayant laissé quelques instans, lorsqu'un chacun l'examinoit et le retournoit de tous côtés, un des spectateurs aperçut la tête d'un gros serpent qui ouvroit le bec de l'oiseau et qui en sortit aussitôt très-prestement, plein de force et sans avoir souffert le moindre mal. Supposant alors qu'il pourroit peut-être y en avoir quelqu'autre dans son estomac, on le suspendit par les pattes, et aussitôt un second serpent, aussi gros et aussi vivace que le premier, tomba sur le parquet. Quand ensuite l'on ouvrit l'oiseau, l'on trouva dans son ventre

plusieurs serpens morts, avec une masse, à demi-digérée, de lézards, de scorpions, de scolopendres, de centipèdes et d'escarbots.

Je n'avois jamais vu, si ce n'est sur la côte du Spitzberg, une si grande quantité de baleines, de lions de mer, de marsouins et de veaux marins, que l'on apercevoit ici continuellement se jouer dans la mer, se battre et se dévorer entre l'ancrage des vaisseaux et l'ouverture du cratère. Un poisson qui avoit assez l'air du *delphinus* ou marsouin, apparemment celui que l'on appelle d'ordinaire le *trasher*, nous parut attaquer la baleine avec beaucoup d'acharnement : toutes les fois que cette dernière se hasardoit à montrer son large dos au dessus de la surface de l'eau, il la déchiroit avec sa queue et ses nageoires; et l'énorme monstre paroissoit n'avoir d'autre moyen pour parer les coups, que de se rouler dans l'eau. Il étoit même dangereux pour les chaloupes de naviguer au milieu de ces gros poissons, qui, à ce qu'il paroît, étoient encore bien plus nombreux lors de la première découverte de cette île, si l'on en croit l'ouvrage que j'ai déjà cité, dans lequel il est dit « que l'équipage de *Van-Vlaming* trouva » cette mer si remplie de veaux marins et

» de lions de mer, que l'on fut obligé d'en » tuer un grand nombre pour se frayer un » passage au milieu d'eux, lorsqu'on voulut » descendre à terre : il y avoit aussi dans » cet endroit une multitude incroyable de dif- » férentes autres espèces de poissons. » Non-seulement la mer, mais encore la côte fourmilloit, le matin et le soir, de veaux marins et de lions de mer.

Le nombre des oiseaux n'étoit pas moins grand ; les deux rivages du canal étoient couverts de leurs œufs. Pendant le peu de temps que nous restâmes à terre, nous tuâmes les oiseaux dont suit la nomenclature :

Diomedea demersa.....	L'albatros blanc.
— Exulans.............	*Idem* brun.
Aptenodyta chrysocome...	Le pingouin huppé.
Procellaria equinoctialis...	Le pétrel noir.
— Puffinus............	——— puffin.
— Grisca..............	——— gris.
— Pelagica............	——— de tempête.
— Forsteri.............	——— bleu.
Sterna hirundo..........	L'oiseau d'argent ou l'hirondelle de mer.
Anas..................	Petit canard un peu plus gros qu'une grive, et qui paroît n'avoir pas encore été décrit par les naturalistes.

Sur toute la surface de cette île, l'on ne trouva pas un seul oiseau de terre, aucune espèce de quadrupède, ni même un insecte, à l'exception des mouches.

Le nombre des plantes étoit très-borné, quant au genre et à l'espèce, malgré qu'il y eût passablement de verdure. La plupart étoient des mousses ou d'autres variétés de la classe des *cryptogames* et quelques espèces de graminées ; mais nous n'aperçûmes pas dans toute l'île une seule plante à fruit; les suivantes furent les seules dont nous apportâmes à bord les échantillons; nous en avions, à la vérité, ramassé plusieurs autres, mais que nous laissâmes malheureusement à terre.

» Le sonchus oleracea.
» Apium petroselinum.
» Marchantia polymorpha.
» Sagina procumbens.
» Polypodium.
» Arundo arenacea.
» Arundo altera.
» Asplenium.
» Blechnum.
» Lycopodium.

Indépendamment de plusieurs espèces de plantes marines, comme des aloës, des fucus, etc.

Il étoit vraiment curieux à remarquer que

la plus grande partie des plantes trouvées dans cette nouvelle île, étoient les mêmes qui croissent en Europe. Il eût été vraiment bien difficile de résoudre cette question; comment des plantes y avoient pu être apportées d'Europe ou de l'Inde sur ces deux petits points de terre, situés au milieu du grand Océan, à moitié chemin des côtes de la nouvelle Hollande et de Madagascar, éloignés de 2,000 milles anglais de la côte la plus près. Y avoient-elles été poussées par les vents, par les flots de la mer, ou apportées par les habitans de l'air? Leurs élémens sont-ils peut-être demeurés ensevelis pendant des siècles dans les entrailles de la terre? avoient-elles été réchauffées par l'action des feux souterrains, et placées dans un état favorable à la végétation et à leur fructification? L'esprit de l'homme toujours actif dans les recherches, est porté naturellement à faire cette question, sans avoir l'espoir cependant de jamais en obtenir une solution satisfaisante. L'historien-naturaliste, en contemplant ces faits, ne peut s'empêcher d'être convaincu des vues sages et bienfaisantes du grand Auteur de l'Univers, qui se manifestent si visiblement dans toutes

les parties de la création, mais plus que partout ailleurs, dans les moyens que la Providence a jugé convenable d'employer pour l'immense propagation des plantes. Il verra les unes remplies d'une si prodigieuse quantité de semences, les autres tellement protégées contre les injures de l'air; celles-ci, si bien pourvues de crochets pour retenir la semence; celles-là, tellement munies de ressorts pour la porter au milieu des airs, qu'avec le secours des vents, de la pluie, des rivières, des oiseaux et des insectes, un seul couple de plantes de chaque espèce (d'après l'opinion de Linnée), croissant sur la première petite île, que l'on puisse supposer être sortie de l'immensité des eaux, eût été suffisant pour en peupler toute la surface du globe sans le secours des hommes. Ce grand naturaliste nous dit qu'une tête de pavot contient jusqu'à 32,000 graines, et qu'un seul brin de tabac a produit 40,000 pieds; et pour donner un exemple de la manière dont s'est opérée la dissémination actuelle des végétaux, ce savant observateur dit, qu'une plante indigène d'Amérique du genre *erigeron*, qui fut apportée pour la première fois en Europe, il y a à peine 100 ans, et

cultivée dans le jardin botanique de Paris ; s'est, depuis ce temps, répandue subitement et d'elle-même, sur toute la surface de la France, de l'Italie, de la Sicile, de la Flandre et de l'Allemagne.

L'île voisine, appelée Saint-Paul, est entièrement couverte d'un bois taillis, ou plutôt de halliers impénétrables. Comme celle d'Amsterdam, elle est d'origine volcanique, et l'on dit que les côtes sont couvertes de pierre-ponce (1). L'on peut donc conjecturer avec vraisemblance que de ces deux îles, celle de Saint-Paul est la plus ancienne.

(1) Comme nous l'avons déjà dit, toute la description de l'île nommée *Amsterdam* par notre auteur, se rapporte exactement à celle de Saint-Paul. Par contre-coup, ce peu de mots sur Saint-Paul regarde en effet *la véritable île d'Amsterdam* ou de Saint-Pierre.

« Cette île est bordée de collines couvertes de buissons et d'arbres ; mais le sol de ces collines étant marécageux et poreux, les arbres ne peuvent s'y affermir. En fouillant à trois pieds, on trouve la pierre-ponce. L'intérieur de l'île est une montagne circulaire, très-élevée, et du centre de laquelle s'élance un piton qui a évidemment la figure d'une cheminée de volcan. Les matelots virent dans l'île des lézards, et crurent apercevoir un animal semblable à un renard. » *Valentyn*, tom. IV, part. 3, sect. 2, p. 69. (*Note du Traducteur.*)

Valentyn observe que lorsque *William-de-Vlaming* visita cette île en 1696, l'étang (c'est-à-dire le cratère) étoit séparé de la mer par une chaîne de rochers d'environ 20 pas de large, par-dessus laquelle grimpoient les veaux marins; elle étoit disposée en demi-lune, et pouvoit avoir une portée de pistolet de large. D'après la description que je viens de donner, l'on doit facilement s'apercevoir que ces lieux ont subi de grands changemens dans l'espace d'un siècle; probablement causés par quelques nouvelles éruptions (1). Le même auteur parle aussi d'une chaîne de ro-

(1) D'après les extraits que nous avons donnés de Valentyn, il est évident que ces prétendus *changemens* se réduisent à rien, n'étant admis par M. Barrow que par une suite de l'erreur qui lui fait transposer les deux îles.

C'est ainsi que s'évanouissent beaucoup de prétendues révolutions physiques modernes; par exemple, l'Islande méridionale s'est refroidie : aussitôt un naturaliste y a trouvé un argument en faveur d'un refroidissement du globe entier. On y a joint deux autres histoires sur le détroit de Frobisher, qu'on suppose comblé de glaces, et sur le soi-disant Vieux-Groenland, qui s'est vu enveloppé également par les glaces. Mais tous ces prétendus *faits* disparoissent devant la saine critique de la géographie physique. Le Vieux-Groenland ne doit pas être cherché sur la côte orientale,

chers près du cratère, qui s'avançoit dans la mer, à la distance d'une portée de canon à peu près, et qui alors paroissoit être dans un état de combustion. C'étoit sans doute de ceux-ci que le rocher *basaltique*, que j'ai décrit, faisoit partie; celui-ci est encore extrêmement nu, et Vlaming ne trouva sur la grande île que quelques roseaux, et çà et là parmi les pierres, quelques plantes qui ressembloient au persil; toute cette île en effet porte des empreintes qui prouvent qu'elle est une production assez récente des feux souterrains, qui brûlent encore à une très-petite distance de la surface. Tel est du moins le cas dans lequel elle paroît se trouver. Car la géologie est une science encore dans son enfance. Avec tous ces divers systèmes dont on a composé des volumes pour expliquer quelle est la structure, l'organisation et la forme

dont tout le tracé est imaginaire ou systématique, mais bien sur la côte méridionale. Rien n'y a changé. Le détroit de Frobisher ne s'est pas comblé de glaces, puisqu'il n'existe point, du moins au Groenland. Enfin, si l'Islande méridionale a éprouvé des hivers plus rigoureux, c'est à cause de la destruction des forêts, qui, en remplissant les gorges des montagnes, la protégeoient contre les vents du nord. (*Note du Trad.*)

extérieure du globe, et même avec toute l'aide que la chimie moderne a pu fournir pour ces recherches, nos connoissances réelles ne pénètrent qu'à une très-petite profondeur au dessus de la surface. L'un veut que le globe soit créé par le feu, et que les excroissances au dessus du niveau des eaux de l'Océan soient lancées par la force de la vapeur. L'autre suppose que les couches uniformes et régulières que l'on remarque dans ce que l'on appelle régions secondaires, n'ont pu être formées qu'avec le secours des eaux. Tous les deux ont peut-être raison; et j'ose dire que si le docteur Hutton et M. Kirwan pouvoient examiner l'île d'Amsterdam, ils la produiroient tous les deux comme une excellente preuve à l'appui, l'un, du système plutonique, et l'autre, du système neptunique; car les matières qui la composent ont évidemment subi l'état de fusion, et sont étendues par couches régulières et horizontales.

Au surplus, que les montagnes, formées de différentes couches, se soient élevées par la force du feu, ou se soient accumulées par le dépôt des eaux, la plupart offrent les preuves non équivoques de leur ancienne submersion par l'Océan; et la grande question semble ré-

duite à celle-ci : la mer s'est-elle retirée, ou ces montagnes se sont-elles élevées au dessus des eaux? Laissons de côté toute hypothèse; si nous nous contentons de l'analogie des faits, nous conclurons peut-être en faveur de la dernière opinion. La force expansive de la vapeur en certaines occasions, est au-delà de tout ce que l'on peut imaginer, et la vapeur est indubitablement produite dans toute explosion volcanique par cette raison, que la présence d'une grande quantité d'eau semble être indispensablement nécessaire dans toutes ces sortes de convulsions de la nature. En effet, la majeure partie des véritables volcans, et peut-être même tous, sont situés dans des îles; ou du moins si près de la mer, qu'ils peuvent enrecevoir une grande quantité d'eau pour les alimenter. Tout le monde sait qu'un torrent d'eau bouillante découloit des flancs du mont Etna, vers le milieu du dernier siècle, et que le mont Vésuve en a de même vomi plus d'une fois. L'on sait aussi maintenant que la terre renferme différentes substances très-volumineuses, qui s'enflamment auseul contact de l'eau, et d'autres qui nourrissent la combustion sans la présence de l'air. Si donc, au moyen d'un canal, ou d'une crevasse au

de matières susceptibles de supporter l'ignition; la vapeur qui en naît doit nécessairement soulever les terres qui la couvrent, et probablement très-souvent sans troubler les dispositions concordantes qui régnoient entre les parties au fond de la mer avant l'irruption, à l'exception cependant des endroits adjacens du lieu d'où est partie l'explosion. Nous voyons dans plusieurs îles d'origine volcanique, comme Madère et Ténériffe, de grandes parties de la surface où l'action du feu n'est nullement visible. Que plusieurs îles naissent de temps à autre, et probablement de cette manière; c'est ce dont l'histoire nous offre une foule d'exemples. L'une des plus grandes îles de Lipari, appelée *Vulcano*, se montra ainsi tout-à-coup dans le temps de la république romaine. Depuis le septième siècle de l'ère chrétienne, l'on a vu paroître trois différentes îles au milieu de l'Archipel. En 1638, une île à peu près de la grandeur de celle d'Amsterdam se montra subitement au milieu des Açores, ou îles occidentales, et en 1757, près de celle de Saint-Georges, l'on vit sortir du sein des eaux, un groupe de 18 petites

îles à la suite d'un tremblement de terre épouvantable, qui fit des ravages affreux pendant huit jours; mais elles s'affaissèrent peu à peu, et à la fin elles disparurent toutes ensemble: cependant cette partie de la mer est toujours restée beaucoup moins profonde.

Puisque donc nous avons la preuve que des montagnes et des îles sortent de temps à autre du sein de la terre, et que rien ne peut prouver que la plus petite colline ait été laissée à découvert par la retraite des flots de l'Océan; un ingénieux théoriste pourroit employer cet argument avec succès, pour inférer que la mer, dans la suite des siècles, peut s'enfouir entièrement dans les entrailles de la terre; ce qui reviendroit à l'œuf des philosophes anciens, dont la coque rompue de nouveau, pourroit causer un second déluge et une nouvelle création. Quels que soient les changemens qui peuvent arriver dans la suite des siècles ou dans l'espace infini, comme ils sont également au dessus de l'entendement de l'esprit humain, ils sont cachés aux mortels par des motifs sans doute aussi sages que justes. Mais la raison et les observations indépendantes de l'histoire sacrée et profane, nous indiquent assez clairement que la terre

que

que nous habitons a subi et subit même continuellement de très-grands changemens : mais quant au temps ou à la manière dont s'est opéré le plus grand et le plus important de tous ces changemens, nous devons, ou nous contenter de ce que les livres sacrés nous disent à ce sujet, en attribuant sa cause à la volonté du Maître tout-puissant de la nature, ou continuer à nous bercer de conjectures vagues; car, ni le système des neptunistes, ni celui des plutonistes, malgré que l'un et l'autre puissent servir à l'explication des phénomènes subalternes, n'expliqueront jamais d'aucune manière les faits les plus surprenans et les plus importans qui se présentent sans cesse aux yeux du philosophe naturaliste. S'il est si difficile de tirer des inductions des traces des eaux sur les montagnes secondaires, il l'est encore bien davantage d'expliquer d'où provient la multitude d'os d'éléphans, de rhinocéros, de buffles, d'énormes *mammouths* et de plusieurs autres animaux n'existant plus dans la création actuelle, que l'on trouve dans la Sibérie et dans les îles situées au milieu de la mer Glaciale, où, d'après des voyageurs russes modernes, le sol n'est presque composé que de ces dépouilles. Ces restes d'animaux du

vieux monde, trouvés dans des climats où il est absolument impossible qu'ils aient vécu, fournissent une espèce d'argument en faveur du système ingénieux de M. Bailly, si heureusement développé dans ses Lettres sur l'île Atlantique de Platon, dans lesquelles il suppose que ces régions glacées et maintenant condamnées à des neiges et des frimas éternels, ne furent pas toujours

« Le trône affreux de la nuit éternelle , »

mais qu'ils ont autrefois joui d'une heureuse température, et qu'alors leur sol fertile fournissoit une abondante nourriture à ces animaux dont les dépouilles couvrent maintenant ces terres. Ces régions n'ont pas changé de forme, mais leur climat seul a subi la plus étrange altération.

Une nouvelle inclinaison de l'axe de la terre vers son orbite, a souvent été citée comme suffisante pour expliquer ce phénomène. Je suis cependant surpris que parmi les diverses causes auxquelles l'on a assigné l'altération de l'axe , par rapport au plan de l'orbite de la terre, la force réactive des irruptions volcaniques n'ait jamais été appelée au se-

cours d'une telle hypothèse, au moins je ne m'en rappelle pas; l'on pourroit bien supposer que l'immense force qui a soulevé l'Heckla et les montagnes volcaniques près le Kamtschatka, qui a lancé d'énormes rochers à des milliers de pieds en l'air, peut aussi produire, par sa force réactive, une impression considérable à la surface du globe, et sur-tout lorsqu'elle a lieu près des pôles, et qu'elle est, si on le peut supposer, dirigée non vers le centre, mais perpendiculairement à l'axe terrestre. Au reste, je me perds dans le désert immense des théories, pendant que je ne devois m'occuper dans ce moment que des faits.

Si la fumée et les feux d'Amsterdam avoient excité notre curiosité, la vue de deux ou trois créatures humaines qui couroient sur le rivage, à l'approche de nos vaisseaux, dans un coin de terre si affreux, si éloigné de toute autre, excepté de la petite île de Saint-Paul, nous causa encore un bien plus grand étonnement. En descendant à terre, nous trouvâmes cinq hommes très-mal habillés, et d'un extérieur fort dégoûtant; trois d'entre eux étoient Français, et deux Anglais. Leur chef étoit un Français nommé Perron, qui nous dit qu'il y avoit

environ cinq mois qu'ils avoient été débarqués dans cette île, par un petit vaisseau parti de l'Ile de France, dans l'intention de préparer une cargaison de veaux-marins pour le marché de Chine; que le temps étoit extrêmement mauvais lorsqu'ils débarquèrent, et qu'il continua à être affreux pendant 40 jours, au point qu'ils ne purent avoir de communication avec leur navire qui, à la fin de cette tourmente, mit à la voile, et continua son voyage à *Nootka-Sound;* qu'ils n'attendoient pas son retour avant un an, et qu'au moyen de ce qu'il avoit été poussé inopinément loin de la côte, ils étoient restés manquant de provisions de toute espèce, à l'exception d'un peu de biscuit et de riz, mais que fort heureusement ils avoient trouvé jusque-là des resssources abondantes dans les différentes espèces de poissons, d'oiseaux et d'œufs, qu'ils assaisonnoient avec de l'huile fraîche de veaux-marins, en guise de beurre. Ils habitoient tous dans une misérable petite hutte, aussi sale et aussi incommode que celle d'un Hottentot; et encore étoit-elle entourée de tous côtés, de carcasses de veaux-marins et de lions de mer. Les oiseaux, disoient-ils, avoient un très-grand goût de poisson, auquel ils

s'étoient cependant accoutumés par une longue habitude; le *pétrel bleu* et le *canard brun* étoient ceux qui avoient le moins ce mauvais goût. Ces pêcheurs avoient une appréhension continuelle de voir le scorbut se déclarer parmi eux, parce qu'ils ne faisoient usage d'aucune espèce d'aliment végétal, qui pût corriger les humeurs qu'ils supposoient devoir être nécessairement produites par une nourriture composée de poisson et d'huile. En effet l'on pourroit regarder comme une grande preuve de la salubrité de ce climat, que cinq hommes qui vivoient ensemble depuis 5 mois, dans un si triste état, n'eussent été atteints d'aucune espèce de maladie. Ils avoient déjà préparé 8,000 peaux environ, et espéroient s'en procurer encore 20,000 autres avant le retour de leur navire. Comme chacun d'eux avoit un très-grand intérêt dans cette opération, ils ne manifestèrent pas la moindre envie de quitter cette île avant que leur but ne fût entièrement rempli. Nous leur laissâmes un peu de vinaigre et quelques pommes de terre; nos jardiniers en plantèrent aussi dans les endroits où la terre paroissoit avoir plus de fond.

Ces pauvres aventuriers, ainsi que nous en

avons été informés depuis, éprouvèrent un contre-temps très-dur pour toute récompense des peines et des fatigues qu'ils s'étoient données, dans l'espoir de faire fortune. Pendant que nous étions dans les provinces septentrionales de la Chine, le *Lion*, à son passage à Canton, rencontra leur petit navire ; et comme la nouvelle des hostilités entre la France et l'Angleterre étoit déjà parvenue à Canton, il fut capturé comme propriété française, et vendu sur les lieux. Un an après l'expiration du temps fixé pour son retour à Amsterdam, ces pauvres malheureux n'entendant point parler de leur navire, pensèrent qu'il s'étoit perdu, et résolurent de s'embarquer sur le premier vaisseau qui visiteroit cette île. Le hasard voulut que ce fût un vaisseau américain, dont le capitaine les prit à son bord, avec leur cargaison de peaux, à condition qu'il auroit une certaine partie du produit de la vente de ces marchandises. Ce digne Américain cingla vers la Nouvelle-Hollande, y débarqua ces malheureux, et fit voile vers le marché de Chine, avec la cargaison de peaux, en laissant les propriétaires sans ressources. Telle est du moins l'histoire que l'on nous raconta au cap de Bonne-Espérance.

Nous partîmes le premier février de l'île brûlante d'Amsterdam, et le 26 du même mois, nous entrâmes dans le détroit de la Sonde. Il nous fallut trois jours entiers pour le traverser, jusqu'à l'endroit où relâchent ordinairement les vaisseaux de la compagnie des Indes orientales, c'est-à-dire près l'île du Nord, appelée ainsi de sa position à l'ouverture septentrionale du détroit. Les deux grandes îles de Java et de Sumatra qui bordent le détroit, et les autres plus petites qui sont semées tout autour, frappèrent singulièrement nos regards de loin, par la beauté, l'aménité et la douceur des teintes de verdure qu'elles offroient. En entrant dans le magnifique port de Rio-Janéiro, les différentes nuances d'une campagne pittoresque et inculte, jointes aux groupes bien plus variés qu'avoit produits l'industrie des hommes, faisoient ressortir davantage la nudité et l'âpreté des montagnes escarpées qui dominoient tout ce qui les environnoit. Cette admirable baie, l'œil ne peut l'examiner, ni l'esprit se la rappeler, sans éprouver cette suite de nouvelles jouissances que la variété entraîne presque toujours avec elle. Mais dans le détroit de la Sonde, et particulièrement sur l'île de Sumatra qui borde son

côté gauche, c'est-à-dire occidental, tout est végétation et verdure; l'œil se repose par-tout, et cependant ne trouve pas un seul point sur lequel il puisse s'arrêter. Ce tableau offre simplement une masse de verdure agréable, mais qui, malgré toute la beauté et la douce réflexion de ses teintes, est toujours fatigante, si elle n'est relevée par la diversité. Soit que l'œil du peintre cherche une perspective riante, sombre ou pittoresque, il voudra toujours y trouver la variété; de même que la friandise d'un épicurien se révolteroit aisément si on lui offroit souvent les mêmes viandes, ou si un seul plat, quelque succulent et délicat qu'il pût être, devoit composer tout son dîner. Pour un philosophe observateur, la vue d'une forêt sans bornes et sans interruption, ne peut donner lieu qu'à des réflexions tristes, puisqu'elle est la preuve du petit nombre des habitans du pays, et du peu de progrès qu'ils ont fait dans la civilisation. Du côté opposé, l'on voyoit sur l'île de Java des forêts souvent interrompues, et les intervalles à découvert offroient des marques évidentes de culture.

De toutes les petites îles semées sur la surface du détroit de la Sonde, nous n'en visi-

tâmes que deux qui ne sont pas situées fort loin des côtes de Java. Les marins les appellent l'une le *Bonnet*, et l'autre le *Bouton*. Dans une avenue profonde et baignée par la mer qui se trouve dans la côte de la première, nous trouvâmes une telle multitude de chauve-souris et d'hirondelles, que nous fûmes réellement chassés par les nuées successives qui nous assailloient; les chauves-souris sur-tout, nous incommodoient excessivement, parce qu'étant éblouies par le grand jour qu'elles rencontroient à l'entrée de la rivière, elles voloient entièrement au hasard. Les hirondelles étoient de cette espèce que Linnée, dans le *Systema Naturæ*, appelle *esculenta*, en raison du grand usage que l'on fait de leurs nids dans la cuisine chinoise. Nous trouvâmes plusieurs milliers de ces nids collés aux côtés de la caverne; les uns renfermoient des petits, et d'autres des œufs. Ces nids, de forme ovale, étoient fortement attachés les uns aux autres par rangs symétriquement disposés. Leur texture apparente avoit l'air d'être composée de filamens de quelques espèces de roseaux marins liés ensemble avec une substance visqueuse, ramassée probablement sur le rivage. Cette texture arrachée, ces nids

peuvent avoir un huitième de pouce d'épaisseur, et ressemblent à un morceau de glu durci; ils sont demi-transparens, et évidemment formés de la même matière gélatineuse, qui lie ensemble les fibres extérieures dont sont couverts les rochers et les plantes marines qui croissent sur le rivage de cette île. Sur l'île *Bouton* nous tirâmes un *iguana* qui avoit 4 pieds de long, et dont la chair, que l'on fit rôtir, fut trouvée aussi blanche et aussi délicate que celle d'un poulet.

Vers le milieu du détroit, l'on trouve sur la côte de Java un grand village appelé *Anjérie*, où les vaisseaux peuvent commodément faire de l'eau, et se procurer en abondance et à bon marché toutes les provisions que l'île produit. Les naturels viennent ordinairement dans leurs canots, apporter aux vaisseaux qui sont à l'ancre, les fruits et les légumes qu'offre la saison. L'air y est vif et salubre, et un vent frais qui descend des montagnes de Java, étend son souffle caressant beaucoup au-delà de l'ancrage des vaisseaux. Cependant comme ce côté du détroit est sujet de temps en temps à des calmes qui peuvent causer quelquefois un retard de

deux ou trois jours, les vaisseaux qui font voile pour la Chine, touchent rarement à *Anjérie;* ils préfèrent relâcher à l'île Nord, ou plutôt près le rivage de Sumatra, en face de cette île, où l'on ne peut se procurer que de l'eau et du bois. Un grand nombre de matelots y succombe chaque année sous la perfidie des brigands malais, rôdant continuellement dans les forêts qui couvrent cette partie de la côte; d'autres sont victimes de l'air contagieux qu'y occasionnent des brouillards épais, suspendus pendant la nuit sur le rivage marécageux, et les vapeurs funestes qui s'élèvent de la fermentation putride des végétaux; opération qui, dans cette partie du monde, continue toute l'année. Nous fûmes assez à même de juger, en allant et en revenant, des avantages de la première relâche, et des désagrémens de la seconde, pour donner, sous tous les rapports, une préférence décidée à la pointe d'Anjérie; car assurément le retard de quelques jours, ou même d'une semaine, dans un voyage d'un aussi long cours, est un objet de bien peu d'importance, comparativement à la santé, à la sûreté et à la commodité de tout un équipage.

Je ne me rappelle point d'avoir vu, en au-

cune autre partie du monde, une si grande quantité de goulus, que sur le rivage d'Anjérie, où ils étoient continuellement à la chasse ; car ils étoient attirés par les restes de viande que charrioit la rivière, ou que l'on jetoit sur la côte. Un jour que j'étois à bord de l'*Indoustan*, dans cette rade, ayant harponné un de ces voraces animaux, de la galerie de derrière, il ne s'en fallut presque rien que je ne fusse renversé dans la mer. Ce poisson ne sentit pas plus tôt le harpon dans ses mâchoires, qu'il plongea fort avant, en tirant de toute sa force la ligne, qui s'étant embarrassée dans l'assemblage de la galerie, emporta tout à coup une grande partie de la balustrade. Dans la rapidité avec laquelle fila la corde, un bout s'entortilla autour de mon bras; mais à l'instant où j'allois être entraîné, le goulu étant revenu à fleur d'eau, la lâcha assez pour me permettre de dégager mon bras, et de me sauver. Bien que j'aie été extrêmement effrayé dans cet instant, un pauvre *Javanois* qui arrivoit alors à la poupe du vaisseau, dans son canot chargé de fruits et de légumes, le parut encore infiniment davantage, dans la crainte qu'il avoit que le goulu blessé ne renversât, en se roulant, et en se débattant

avec sa queue et ses nageoires, son frêle esquif, qui n'étoit guère plus grand que l'animal lui-même : les efforts qu'il faisoit pour s'éloigner de sa portée, et la terreur qui se manifestoit dans toute sa personne, frappèrent si fort notre compagnon de voyage, *Alexandre*, que malgré que ce fût l'affaire d'une minute, il prit ses pinceaux et fit, sur ce sujet, un tableau qui, ayant l'avantage d'offrir un dessin parfaitement exact d'un canot javanois, avec sa rame et son gréement de bambou, a été jugé digne d'être mis dans les mains du graveur (Pl. X). Le goulu ayant été tué avec un harpon, fut hissé à bord, et ouvert. Le contenu de son estomac formoit une énorne masse d'une diversité difficile à concevoir ; entre autres choses il renfermoit une tête de vache-buffle, un veau tout entier, une quantité d'entrailles et d'os, et de larges fragmens d'écailles supérieure et inférieure d'une grosse tortue. Ce goulu avoit 10 pieds 8 pouces de long.

Les Hollandais ont construit un petit fort sur la pointe d'*Anjérie*, qui ne consiste qu'en quelques retranchemens en terre, entourés de palissades de bambou, et garnis d'une demi-douzaine de pièces de quatre, dont les unes n'ont pas d'affût, et les autres sont préservées

des injures de l'air par un toit de chaume. La garnison toute entière étoit composée d'un sergent, d'un caporal et de 6 soldats; ce fort a été construit comme une sauve-garde pour ce village, contre les pirates malais, et de plus comme un poste d'où l'on peut envoyer des nouvelles, par terre, à Batavia, et en recevoir, lorsqu'il paroît dans le détroit quelques vaisseaux amis ou ennemis. Ce petit fort, tout insignifiant qu'il est par lui-même, nous offrit quelqu'intérêt, parce qu'il contenoit les restes du colonel *Cathcart* qui mourut dans le détroit de Banca, lorsqu'il alloit remplir la mission d'ambassadeur du roi d'Angleterre près l'empereur de Chine, et auquel ses compagnons de voyage avoient élevé, dans ce fort, un monument de bois, dont l'on ne sera pas fâché de voir la gravure. (Nous l'omettons comme peu intéressante.)

En entrant dans le détroit, nous rencontrâmes un vaisseau indien, revenant en Europe, qui avoit laissé à Batavia une dépêche adressée de Chine, au lord Macartney. Cette circonstance, jointe à quelques autres considérations, obligea notre escadre à faire voile de ce côté, aussitôt que nous eûmes terminé notre ravitaillement. L'on ne peut rien imagi-

ner de plus délicieux que cette courte traversée de l'île Nord à Batavia, en longeant la côte septentrionale de Java. Dans cet espace de 90 lieues, la mer est très-rarement agitée par les vents ; ses eaux sont aussi paisibles que celles de la rivière Serpentine de *Hyde-Parck*, et la multitude de petites îles qui s'élèvent au dessus de la surface, est sigrande, que même les infatigables Hollandais, si accoutumés à faire le commerce en détail, désespérant dans ce cas-ci de pouvoir assigner à chacune un nom distinct, ont appelé collectivement tout ce groupe, *les Mille Iles.* Chacun de ces îlots est entièrement tapissé d'une belle verdure, d'une teinte par-tout uniforme; et malgré que leur sol soit très-plat et fort peu élevé au dessus du niveau de la mer, la plupart sont couverts de très-grands arbres que l'on prendroit de loin pour une flotte nombreuse. Quelques-unes de ces îles sont entourées d'une plage sablonneuse, sur laquelle on trouve une quantité de tortues; mais dans la majeure partie les branches et les racines des arbres plongent dans l'eau salée.

Le groupe des *Mille Iles*, et même de la plupart de celles à surface plane, qui s'é-

lèvent dans les environs de l'équateur, doivent leur origine aux travaux d'une espèce de polypes marins, queLinnée a classés sous le nom de *zoophytes*. Ces petits animaux construisent d'une manière très-surprenante leurs habitations calcaires, sous des formes variées à l'infini, mais cependant toujours avec cette régularité et cet ordre que l'observateur minutieux aperçoit si bien dans toutes les parties de la création. Bien que l'œil soit certain de ce fait, il est cependant difficile à l'esprit humain de concevoir que des insectes si petits aient la faculté, encore moins qu'ils trouvent dans leur propre corps des matériaux pour construire ces édifices immenses que l'on rencontre dans la partie de l'Océan oriental et de la mer Pacifique située entre les tropiques, sous la forme de rochers détachés, de longs ressifs à fleur d'eau, et d'îles déjà couvertes de plantes, dont la base est fixée au fond de la mer, à plusieurs centaines de pieds de sa surface, dans des lieux où la chaleur et la lumière si nécessaires à la vie animale, ne doivent pénétrer que bien foiblement, supposant même qu'elles y pénètrent. L'on sait qu'il existe des milliers de rochers, de ressifs et d'îles de cette nature

dans

dans l'Océan oriental et même au-delà des tropiques. La côte orientale de la Nouvelle-Hollande est presque totalement entourée de ressifs et d'îles de corail, qui s'élèvent perpendiculairement du fond de l'abîme. Le capitaine Kent, du Buffalo, en parlant du ressif de corail qui s'étend à plusieurs milles le long de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Calédonie, dit « qu'il est de niveau avec les » eaux, et du côté de la mer aussi perpen- » diculaire que la muraille d'une maison. Il » sonda pas plus loin du bord que deux fois » la longueur de son vaisseau, avec une ligne » de 150 brasses, ou 900 pieds, sans trouver » le fond. » Qu'il est surprenant, qu'il est inconcevable que des masses aussi énormes s'élèvent par le travail paisible, mais constant et presque imperceptible d'animaux aussi insignifians!

D'après la consistance molle et assez semblable à du cuir, qu'ont les surfaces cannelées de ces fabriques de corail; il paroîtroit qu'aussitôt que les vieux vers sont morts et leurs cellules endurcies, une nouvelle génération continue leurs travaux au dessus et à côté. Chaque famille a sa manière particulière que la nature lui a prescrite : car la

construction de ces rochers est très-différente dans les diverses parties; et quoiqu'ils aient reçu la dénomination générale de corail, peu sont de cette espèce qui, en raison de leur ramification ressemblante à des racines ou à des branches d'arbres, avoit porté les naturalistes anciens à conclure qu'elles formoient une classe intermédiaire d'êtres organisés participant de la nature des plantes et de celles des animaux. Il est vrai que les branches de corail ou de coralines se rompent aisément, et leurs fragmens peuvent avec le temps se cimenter et contribuer ainsi à la formation de la base des îles de corail ; mais les grandes masses de rochers paroissent être composées en majeure partie de madrépores, de cellipores et de tubipores. Pour nous assurer si l'intérieur de l'île Nord étoit formée de la même matière que les côtes, nous creusâmes en terre à trois pieds de profondeur environ ; nous trouvâmes de gros blocs de madrépores et diverses masses cellulaires, d'origine calcaire. Parmi plusieurs objets, nous retirâmes une large écaille de *chama gigas*, que l'on suppose être la plus grande espèce de crustacée qui existe dans l'univers. Un vieux navigateur hollandais rapporte, que 30

hommes de son équipage firent un très-copieux souper, avec une seule coquille. L'on s'imagine aisément que cet auteur a trouvé beaucoup d'incrédules; cependant le gigantesque *chama* qui étoit la coquille du Hollandais, est assez grand pour offrir un semblable repas. Sur les côtes de cette île, nous trouvâmes plusieurs autres écailles de cette espèce, dont quelques-unes pesoient au moins 400 livres la paire.

Je remarquerai ici comme une chose assez singulière, que l'on trouve bien sur les côtes des îles de l'Inde occidentale différentes espèces de ce que l'on appelle corail ou coralines; mais que l'on n'a encore découvert jusqu'à ce jour dans ces parages, ni rochers, ni ressifs, ni îles entièrement composées de cette matière. Une création effectuée d'une manière si lente et si imperceptible, exige peut-être un Océan *Pacifique*; elle seroit exposée à des interruptions trop fréquentes par les tempêtes de l'*Atlantique* ou par le courant rapide qui, en doublant le Cap-de-Bonne-Espérance, se précipite avec rapidité à travers le golfe du Mexique au-delà des bancs de Terre-Neuve. Quand nous réfléchissons cependant, que la majeure partie des nombreuses îles que l'on trouve

entre les tropiques dans l'hémisphère opposé, ont été créées par le plus petit et le plus insignifiant des êtres animés, il est impossible comme l'a très-bien observé M. Staunton, « de ne pas être frappé de la diversité » des moyens que la nature emploie pour » en venir aux mêmes fins, soit dans la for- » mation des fondemens de granit du Brésil, » soit dans la subite apparition de l'île » d'Amsterdam, ou dans l'accroissement im- » perceptible de ces nouvelles îles qu'elle » élève dans le détroit de la Sonde par le » moyen d'êtres animés. »

Le nombre et la grandeur de ces étonnantes constructions dispersées dans l'Océan oriental et qui, croissant journellement en étendue, fournissent un grand argument en faveur du système selon lequel les marbres, pierres à chaux ou toute autre espèce de pierres calcaires auroient été formés par des êtres animés, système qui paroît encore plus vraisemblable si l'on considère que ces pierres renferment des myriades de coquillages, et que les plus beaux marbres en sont presque totalement composés.

Je dois observer ici que les pointes des rochers de corail n'ont pas plus tôt atteint la

surface de l'eau, de manière à former un réceptacle pour divers matériaux épars sur la mer, et à s'élever en îlots par leur cumulation, qu'aussitôt la végétation y commence avec vigueur. De toutes les îles de corail, il n'en est peut-être pas une seule qui ne soit couverte de plantes. S'il est donc réellement vrai que de nouvelles îles se forment continuellement de cette manière, nous en conclurons qu'une combinaison de matières animales et calcaires, est plus favorable à la production et à l'accroissement des végétaux que les matières vomies par les feux souterrains. Car en admettant que les nouvelles îles de cette espèce s'élèvent continuellement sans que jamais on en voie qui soient à nu, il est impossible d'y supposer cette progression de végétation lente, depuis le lichen inorganique jusqu'aux grands arbres des forêts que l'on regarde comme ayant lieu ordinairement dans les terres volcaniques (1).

(1) Un savant allemand assure que le port de Bantam, autrefois très-profond, est maintenant rempli de rochers de corail. *Blumenbach*, Handbuch der Naturgeschichte, p. 460.

Je n'aborderai pas la question trop difficile et trop compliquée de la formation de ces rochers, que je

regarde comme étant, à l'époque actuelle, du système terrestre, infiniment moins générale que ne le disent les navigateurs. Cette question ne sauroit être décidée que par une longue série d'observations faites sur les lieux.

J'observe seulement à cette occasion que les auteurs du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle* ont eu tort d'attribuer à Peyssonnel la première découverte de la vraie nature de ces polypiers, nommés corail. L'idée en avoit été proposée par *Ferrante Imperati*, Hist. natur., lib. XXVIII, édit. de Leipsick. 1695, *in*-4°., page 812. La première édition est de Naples. 1599, *in*-fol. (*Note du Traducteur.*)

CHAPITRE VII.

BATAVIA (1).

DANS aucun port, dans aucune rade, depuis notre départ de Portsmouth, nous n'avons trouvé autant de bâtimens rassemblés que dans la baie de Batavia. De gros vaisseaux de l'Inde, hollandais, désarmés pour la plupart faute d'équipages; des bâtimens marchands anglais de Bengale, de Madras et de Bombay, d'immenses jonques chinoises, dont la forme singulière sembloit indiquer une antiquité aussi reculée que celle de l'arche de Noé; des *proas* des Malais et des canots des Javanois; tout cela étoit mouillé pêle-mêle dans la rade de Batavia, à côté des quatre ou cinq vais-

(1) M. Barrow a fait un chapitre intitulé, *Ile de Java*, et un autre intitulé, *Batavia*. Malgré ces titres, il a mêlé ensemble le tableau général de l'île de Java, et les observations locales sur Batavia. Nous pensons que le lecteur français gagnera à trouver ici réuni dans un seul chapitre tout ce qui, dans l'original, regarde Batavia. (*Note du Traducteur.*)

seaux français qui apportoient au monde oriental *les droits de l'homme.* Les officiers d'un de ces vaisseaux se plaignirent beaucoup de la partie pratique de cette doctrine nouvelle. Un jour, à ce qu'il paroît, l'équipage du vaisseau s'étoit mis en tête qu'en vertu du principe sacré et imprescriptible de l'égalité de tous les hommes, ils avoient le droit de faire un aussi bon dîner que leurs officiers, n'importe qui le paieroit. Dans cette conviction, ayant suivi les plats dans la cabine, ils s'assirent autour de la table, et invitèrent de la manière la plus obligeante le capitaine et les officiers à partager avec eux leur propre dîner. Mais ces messieurs voyant leur autorité et leur propriété attaquées en même temps, jugèrent à propos de demander au Gouvernement de Batavia un petit nombre de soldats allemands, pour enseigner à leur équipage les droits de la discipline et les devoirs de la subordination.

La baie de Batavia est environnée au midi par la côte de Java, à l'est, au nord et à l'ouest, par quinze ou seize petites îles semées dans toutes les directions. Elle seroit assez grande pour contenir toute l'armée navale de l'Angleterre en parfaite sûreté, dans

toutes les saisons. Les vents troublent rarement d'une manière violente la tranquillité de ses eaux. Les îles principales qui l'environnent s'appellent *Onrust*, *Purmerent*, *Kuiper* et *Edam*. Sur la première se trouvent l'arsenal de mer, les magasins, les scieries et les ateliers des artificiers. Elle est entourée des batteries à fleur d'eau qui ne protégent que foiblement l'île, et nullement les bâtimens mouillés dans la baie, encore moins aucun des passages qui y conduisent. Sur l'île de Purmerent, qui paroît devoir être fort agréable, il y a un vaste hôpital pour les marins.

La côte septentrionale de l'île de Java, très-plate et couverte de tamariniers, de cocotiers et d'autres arbres, ne permet d'apercevoir du mouillage aucune partie de la ville de Batavia, excepté la coupole de la grande église; la distance n'est qu'un peu au-delà d'un mille anglais. La grande plaine sur laquelle la ville se trouve, paroît être un produit des alluvions, qui s'étendent avec une telle rapidité, que, sur-tout avec le concours des polypes producteurs du corail, il ne faut pas un laps de beaucoup de siècles pour voir réunies au continent de Java toutes les îles qui environnent la baie. L'embouchure de la rivière qui tra-

verse la ville s'est évidemment avancée dans la baie de plus d'une centaine de verges pendant le court espace de temps que les Hollandais sont maîtres de la place. Pour empêcher des inondations et pour tenir la communication ouverte avec la baie, ils jugèrent à propos de construire deux môles de pierre de 500 verges de long. La terre est maintenant avancée presqu'à l'extrémité de ces môles; de sorte qu'avant le laps d'un demi-siècle il deviendra nécessaire d'étendre encore ces môles plus en avant dans la baie. Le château d'eau (*het water-kastel*) avec ses quatre bastions, ainsi appelé parce qu'il étoit autrefois dans une île, se trouve depuis long-temps à sec sur la rive occidentale du fleuve, dont cependant il semble encore défendre l'entrée aussi bien qu'auparavant (1).

(1) La jetée de l'est a été renouvelée en grand, il y a une trentaine d'années; ce qui a coûté à la compagnie 174,091 florins. Comme ces jetées sont en pilotage et maçonnerie qui tombent de vétusté, nous pensons que l'atterrissement apparent est dû aux décombres plutôt qu'aux matières apportées par la rivière.

Le véritable atterrissement est celui que forme le banc qui s'étend à travers l'entrée de la rivière. Voyez *Stavorinus* et *Valentyn*. (*Note du Traducteur.*)

En choisissant le site actuel de la ville de Batavia, la prédilection des Hollandais pour une contrée basse et marécageuse prévalut évidemment sur leur prudence (1). Les suites funestes que devoit avoir un semblable choix, se sont montrées depuis la première époque de l'établissement jusqu'au moment actuel, par le nombre immense de ceux qui en ont été les victimes. Cela n'a cependant pas suffi pour déterminer le Gouvernement soit à abandonner ce site pour un autre qui fût moins insalubre, soit à remédier aux causes locales et immédiates d'une mortalité si extraordinaire. Jamais on ne fit une application moins judicieuse des préjugés nationaux, qu'en essayant de créer une autre Hollande sous le climat et sur le sol de Java. Tel a pourtant été le but que les colons de Batavia ont poursuivi avec une industrie infatigable. Une vaste plaine de riches terres d'alluvion, une rivière abondante et d'un cours assez paisible pour pouvoir être conduite à volonté, la facilité qui en résultoit pour entrecouper toute la contrée par des canaux et des digues, enfin, la modicité des dépenses pour y établir des jardins enjolivés d'un pont-levis et d'un

(1) Voyez les chapitres suivans.

étang, fournis sur-tout d'une *trek-schuyte*, voiture favorite d'une nation d'amphibies, voilà des tentations trop fortes pour que le goût hollandais pût y résister. Il faut avouer cependant qu'il n'y a rien de plus charmant à voir que les environs de Batavia, lorsqu'on se borne au premier coup-d'œil : pas le moindre terrain aride, pas un coin de stérile ou de nu; les plantations de café, de sucre, de poivre, de riz, se succèdent sans autre interruption que celle occasionnée par leurs clôtures verdoyantes et par des allées d'arbres fruitiers les plus rares. Au milieu d'immenses jardins s'élèvent des maisons de campagne bâties dans le style oriental, et embellies de tout ce que puisse exiger le luxe ou que puisse desirer la volupté. Mais si vous examinez tout cela de près, vous en serez bien moins content. L'œil est choqué par des allées droites, des haies taillées au ciseau, des parterres de fleurs découpés en carrés et polygones; l'odorat est révolté par les exhalaisons malsaines des canaux; tandis que des grenouilles sans nombre vous étourdissent l'oreille, et des essaims de moustiques vous assiégent et vous tourmentent de leurs piqûres douloureuses.

En exécutant le plan de leur nouvelle cité,

les Hollandais n'eurent rien de plus pressé à faire que de partager la rivière en deux branches, de manière à isoler un parallélogramme quadrangulaire de 4,200 pieds de long sur 3,000 de large, et d'élever en dedans de ces canaux, servant de fossés, une muraille d'environ 20 pieds de haut, construite principalement en rochers de corail. Ils flanquèrent ces remparts de vingt-deux bastions irréguliers, les uns montés de deux, les autres de trois pièces de canon, et quelques-uns en manquant tout à fait. Quatre grandes portes, avec autant de pont-levis, ouvrirent une communication avec les quatre faubourgs. La citadelle ou le *kastel* se trouve du côté septentrional, ou vers la rade; il est hors des fortifications de la ville, et ses remparts sont élevés de 20 à 25 pieds. Ses quatre bastions, pour répondre à la richesse et à la magnificence de la compagnie des Indes, reçurent les noms brillans du *Diamant*, du *Saphir*, du *Rubis* et de la *Perle*. Néanmoins leurs matériaux ne sont, comme ceux des remparts de la ville, que de rochers de corail. Le palais du Gouvernement, une jolie chapelle et presque tous les édifices publics, sont renfermés dans la citadelle. Les diverses branches de la rivière

qui entrecoupent la ville, en s'unissant au dessous de la citadelle, forment une rivière large et navigable qui coule doucement vers la baie. Une barrière de bois traverse la rivière, un peu au dessous de la citadelle et vis-à-vis la douane. Un peu plus bas, sur la rive occidentale, est le fort *Loo*, monté de six à sept canons qui pointent vers l'embouchure de la rivière. Vis-à-vis, ou du côté de l'est, on voit également une batterie et des lignes très-étendues, flanquées de plusieurs redoutes, et destinées à mettre à couvert les divers magasins et dépôts, les moulins à poudre, les scieries, la fonderie de canons, les chantiers et tous les ateliers militaires de cet établissement jadis si magnifique.

Ces fortifications peuvent en imposer aux Javanois, mais ne résisteroient pas à une force européenne. Batavia est moins défendu par ses remparts que par l'insalubrité du climat. Espérons que le Gouvernement britannique ne sacrifiera point ses troupes à une expédition contre cet établissement, qui peut très-innocemment rester dans les mains des Hollandais, attendu qu'au moyen d'une escadre respectable, nous pouvons en tout temps nous em-

parer de la rade et des bâtimens qui pourroient s'y trouver (1).

Sans être distingué par une étendue extraordinaire, ni pourvue d'édifices remarquables, soit pour l'élégance, soit pour la grandeur et la magnificence, Batavia peut se compter parmi les villes les plus jolies et les plus propres du monde. Les rues, tirées au cordeau, se coupent à angles droits. Le milieu est occupé par un canal, dont le revêtement en pierre s'élève des deux côtés pour former un parapet; à six pieds en dedans, on a planté une allée d'arbres toujours verts, à l'ombre desquels, du côté du canal, on a érigé des petits pavillons en bois, ouverts et garnis de siéges : c'est là que l'habitant hollandais fume sa pipe et boit sa bière dans la fraîcheur de la soirée. Au-delà des arbres s'étend un chemin couvert de gravier, large de 30 à 60 pieds, bordé, de l'autre côté, d'une seconde allée d'arbres toujours verts; ce chemin est destiné aux carrosses, aux chevaux, aux bestiaux et aux *esclaves*. Ceux-ci ont reçu la défense formelle de marcher sur le trottoir

(1) Le capitaine Cook pense que la rade de Batavia est imprenable. (*Note du Traducteur.*

pavé le long des maisons; en outre, ils n'osent mettre ni bas, ni souliers, afin que la nudité de leurs pieds indique leur condition. Le trottoir est large de six pieds, au moins; et comme le canal du milieu a ordinairement la même largeur que le grand chemin, on peut estimer que les rues de Batavia varient en largeur de 114 à 210 pieds. La ville renferme une vingtaine de rues semblables. Les ponts sur lesquels on passe les canaux, sont au nombre d'environ trente. Parmi les divers arbres qui embellissent les rues, les plus communs sont les deux espèces de *callophyllum*, nommées par les botanistes *inophyllum* et *calaba;* le *canarium commune*, qui porte les noix de canari; la *guettarda speciosa*, avec ses fleurs odoriférantes, et le tamarinier, qui s'étend avec un air élégant et dégagé.

Le style et l'architecture des édifices publics offrent plus de matière à la critique qu'à l'admiration. Dans leurs colonies, comme chez eux, les Hollandais résistent opiniâtrément à l'introduction de l'architecture grecque et romaine. La grande église octogone est regardée, parmi les habitans de Batavia, comme un chef-d'œuvre d'architecture, soit pour l'élégance du dessin, soit pour les soins qu'on

a mis

a mis dans l'exécution. On l'indique avec orgueil aux étrangers. La vue ci-jointe (Pl. XI) peut servir à décider à quel point les habitans de Batavia ont raison d'admirer cet édifice. Il faut avouer que l'intérieur est décoré avec élégance. Un orgue magnifique et d'un beau timbre occupe un des côtés de l'octogone. La chaire à prêcher, en bois de têk, est sculptée dans un bon style, et a dû exiger beaucoup de travail. On assure que les dépenses pour décorer cette église ont monté à une somme de 80,000 livres sterling (1,920,000 francs). Les autres édifices publics sont une église portugaise, un temple de luthériens, un autre de Chinois, une mosquée de mahométans, l'hôtel-de-ville, la maison de correction, l'hôpital, la maison des orphelins, et quelques autres établissemens d'un ordre inférieur. On doit encore remarquer un marché très-commode et très-propre, où l'on vend de la viande, de la volaille, du poisson, des grains et des végétaux. Les maisons des particuliers, spécialement celles des employés de la compagnie des Indes orientales, sont en général très-vastes; les appartemens ont beaucoup d'élévation, ainsi que des portes et des croisées larges. Pour la menuiserie et les meubles, la

mode dominante est de les peindre en brun-chocolat. On y prodigue les moulures dorées. Le carreau est pavé d'une pierre bleue lisse, ou de tuiles carrées brunes; ce qui, joint à des ablutions fréquentes, répand dans les appartemens inférieurs une agréable fraîcheur (1).

D'après le cadastre des maisons contribuables, il paroît que leur nombre, dans la ville et les faubourgs de Batavia, est ainsi qu'il suit :

Quartiers.	***Maisons.***
En dedans des remparts	1,993
Dans les faubourgs du sud..........	508
Dans les faubourgs du côté de la porte de Rotterdam..................	732
Dans les faubourgs du côté de la porte d'Utrecht, quartier des Javanois.....	760
Dans la ville chinoise, du côté d'ouest..	1,277
Total.................	5,270

(1) Outre la *grande salle*, qui sert de lieu de réunion et qui occupe presque tout le rez-de-chaussée, les Hollandais ont ordinairement à côté de leur maison une espèce de galerie ouverte, formée de toiles, qu'ils nomment *spelhuys*, maison pour jouer; c'est là qu'ils mènent ordinairement ceux qui viennent les voir. *De Wurmb*, Lettres, etc., p. 114. (*Note du Traducteur.*)

En comprenant les maisons de campagne et les villages dans un rayon de dix milles, la population de Batavia est de 116,000 ames, composée ainsi qu'il suit :

Employés de la compagnie de tout rang, 800, et avec leurs familles........	3,300
Bourgeois ou citoyens libres, 1,138, et avec leurs familles................	5,660
Javanois et Malais libres............	68,000
Chinois...........................	22,000
Esclaves..........................	17,000
(1) Total..............	115,960

La mortalité des Européens de Batavia surpasse celle de tout autre établissement colonial, et même dans les meilleurs temps, celle

(1) Quoi qu'on en dise de la décadence de cette ville, il paroît que le nombre des maisons s'y est accru pendant le 18e. siècle. Voici le tableau qu'en donna Valentyn, il y a 90 ans :

Maisons de la Ville.

Grandes maisons hollandaises.......	678
Petites, *idem*....................	364
Pataques ou maisons chinoises......	997
Maisons hollandaises habitées par des Chinois........................	203
Total de la ville..........	2,442 maisons.

des îles les plus malsaines des Indes occidentales. Sur les personnes nouvellement arrivées, on estime ordinairement que la mort enlève, dans la première année, trois sur cinq; et, parmi les survivans, la mortalité est censée n'être jamais moindre de neuf à douze sur cent: telle est la proportion pour les Européens acclimatés, sans y comprendre les enfans, ni les troupes de terre et les marins. Quant à ces deux dernières classes, l'influence destructive du climat se joint à l'effet de leurs débauches.

Maisons des Faubourgs.

Distilleries d'arack................	12
Grandes maisons hollandaises.......	216
Petites, *idem*.....................	850
Pataques chinoises...............	1,240
Total des faubourgs.......	2,328 maisons.
Ci-dessus.................	2,442
Total général............	4,770

Voyez « Oud-and Nieuw-Ostindien », volume v, partie IV, liv. V, chap. 1. Il paroît que les maisons chinoises de l'intérieur de la ville ont été abattues lors de la fameuse révolte.

En comptant 68,000 Javanois et Malais, Barrow comprend toute la banlieue de la ville; mais dans l'intérieur il y a certainement bien peu de Javanois.

(*Note du Traducteur.*)

et de leur conduite irrégulière pour les moissonner par milliers. Les registres de l'hospice militaire donnent, pour 62 ans, une mortalité de 78,000, ce qui fait 1,258 par année. Or, comme la garnison européenne excède rarement le nombre de 1,500, et n'atteint ordinairement pas à la moitié de ce nombre, on peut conclure que *tous* les soldats envoyés à Batavia y ont péri; ce que je crois littéralement vrai. En 1791, un détachement des troupes que le duc de Wirtemberg avoit mis à la solde des Hollandais, fut envoyé du cap de Bonne-Espérance à cette place, en contravention expresse aux termes de leur capitulation. Il étoit composé de 6 officiers et 270 hommes. En moins d'une année, cinq officiers et 150 soldats sont tombés victimes du climat. La condition d'un esclave nègre est-elle plus déplorable que celle d'un soldat allemand qu'un petit souverain-marchand loue ainsi à une puissance étrangère, et livre aux ravages d'un climat meurtrier? Le marchand d'esclaves ordinaire est-il plus digne de mépris et de haine qu'un prince du Saint-Empire romain, réduit à des ressources aussi barbares pour maintenir l'éclat de sa petite Cour, ou pour nourrir ses maîtresses et ses chiens de chasse?

Pour en revenir à la grande mortalité de Batavia, elle atteint bien d'autres classes que les soldats et les matelots. M. Thunberg rapporte un exemple extraordinaire de l'effet fatal du climat, même sur les Européens acclimatés. Vers la fin de l'an 1775, il dîna à la table de son ami le docteur Hoffmann, dans une compagnie de treize personnes; il retourna du Japon dans le mois de janvier 1777 : tous les convives étoient morts, à l'exception du docteur et de lui-même. J'ai entendu une jeune demoiselle dire que sur onze personnes qui composoient sa famille, son frère et six de ses sœurs, périrent victimes du climat dans l'espace de dix mois après leur arrivée. Nous fîmes nous-mêmes l'épreuve fatale de la maligne influence de l'air de Batavia. Malgré toutes les précautions prises pour conserver la santé de l'équipage, une dyssenterie, accompagnée d'une fièvre maligne, fut apportée ici à bord de nos vaisseaux, et continua à y exercer ses ravages avec plus ou moins de violence pendant le restant de notre voyage. Nous n'avions pas perdu un homme jusqu'à notre arrivée dans cette place; mais de cette époque jusqu'à notre retour, il ne mourut pas moins de 50 individus.

Sur les 116,000 habitans de Batavia et de ses environs, il n'en meurt ordinairement pas moins de 4,000. Il est probable qu'on n'en tient pas un compte extrêmement exact : pourtant les aperçus suivans doivent approcher de la vérité.

Classe d'habitans.	*Nombre des morts.*	*Proport. sur cent.*
Hollandais, métis et leurs familles.	796	9 —
Chinois......................	769	$3\frac{3}{5}$
Javanois et Malais...............	1,485	$2\frac{2}{5}$
Esclaves......................	1,326	$7\frac{4}{5}$
Total................	4,376	$3\frac{4}{5}$

Les militaires et les marins n'y sont pas compris, pas plus que les enfans d'esclaves, dont on ne tient aucun registre. Ainsi les effets du climat, ou, pour parler plus exactement, les circonstances dans lesquelles vivent ici les différentes classes d'habitans, sont les plus funestes pour les colons européens et pour leurs esclaves, c'est-à-dire, autant pour ceux qui vivent dans le luxe et l'intempérance, que pour ceux qui, plongés dans la misère, sont à la merci de ces despotes amollis.

Cependant, la température de l'air est bien moins chaude que l'on pourroit s'y attendre dans une grande île si voisine de la ligne équi-

noxiale, et dans un des districts de cette île les plus éloignés des montagnes. La chaleur ordinaire, au milieu du jour, est de 84 à 86 degrés de Farenheit (24 de Réaumur). Les variations ont pour termes 76 et 96 degrés de Farenheit. Pendant la nuit, le thermomètre descend rarement au dessous de 72, ni ne s'élève au dessus de 76 deg.

Ainsi, la mortalité extraordinaire de cet endroit provient bien moins de la chaleur que d'une manière de vivre imprudente, et des circonstances propres à la situation locale. Batavia est construite au milieu d'une plaine marécageuse, du sein de laquelle s'élève continuellement un air méphytique et contagieux. D'autres causes accidentelles contribuent à engendrer des exhalaisons malfaisantes. Du côté de la terre, l'industrieux Chinois a établi des tanneries, des fours à chaux de coquillages, des sucreries, des distilleries d'arack, et des fabriques de poterie ; leurs rivières, leurs plantations de cannes à sucre, leurs jardins, fournis d'une abondance de légumes, environnent la ville. Dans ces jardins, comme dans ceux de la Chine, de grands tuyaux ou des vaisseaux de terre, servent de réservoirs pour toute sorte de matière animale et

végétale, destinées à être, par la putréfaction, converties en engrais. Du côté de la mer, il y a également des marais. Ainsi, de quel côté que souffle le vent, il ne délivre point Batavia de l'air malsain qui y circule ou qui y reste en stagnation. En vain la brise de mer s'élève à dix heures du matin et continue jusqu'à quatre heures de relevée; en vain le vent de terre souffle par intervalles depuis neuf heures du soir jusqu'au matin ; l'un et l'autre n'apportent à Batavia que des exhalaisons contagieuses. Plusieurs fossés dans l'intérieur de la ville, remplis d'eau stagnante, répandent autour d'eux l'infection. Enfin, les Hollandais ont l'imprudence d'enterrer leurs nombreux morts, non-seulement dans la ville, mais même dans les églises. Il n'est donc pas surprenant de voir des maladies pestilentielles régner dans une semblable contrée. Les plus communes sont les dyssenteries avec les fièvres putrides et inflammatoires; elles causent le plus souvent la mort en peu de jours, et même en peu d'heures; quelquefois elles se terminent par une fièvre intermittente, quarte ou tierce, et toujours très-difficile à guérir radicalement. La disposition maladive des corps est telle, que des blessures très-légères occasionnent

fréquemment la gangrène. Très-peu d'individus surpassent ici l'âge regardé en Europe comme le milieu de la vie (1).

C'est ici le lieu de remarquer que, malgré la division naturelle de l'année sous ce climat, en saisons pluvieuse et sèche, dont la première commence en novembre et finit avec les derniers jours d'avril, les Hollandais, soit en écrivant, soit en parlant, ont l'absurde habitude de donner aux mois de l'année des noms qui se rapportent aux qualités caractéristiques que chaque mois offre en Europe; par exemple, ils ont un *mois de foin*, un *mois de fleurs* dans un pays où règne un printemps perpétuel; un *mois de vin*, et il n'y a guère de vignobles à Batavia; enfin, un *mois d'hiver* qui malheureusement tombe à l'époque où le soleil darde ses rayons verticalement sur cette île. Qui l'auroit cru, qu'un peuple inventif et spirituel n'avoit fait que copier les Hollandais, en décorant son nouveau calendrier des noms de *floréal*, de *germinal*, de *brumaire?* Mais peut-être les Français, dans leur soif des nouveautés, changeront-ils encore une fois de calendrier, en substituant aux appellations

(1) Voyez le chap. suivant.

républicaines les noms augustes de la nouvelle famille régnante (1).

Si quelqu'un entroit à Batavia pour la première fois vers le milieu du jour, il croiroit cette ville déserte. A cette heure les croisées et les portes sont fermées; quelques malheureux esclaves errent seuls et en petit nombre dans les rues. Mais quel autre coup-d'œil, si l'on y arrive le matin ou le soir! quelle foule de monde anime les rues! quelle variété d'habillemens! quelle gradation de couleurs! A l'exception des roses de la santé, toutes les

(1) Ce ne sont ni les Hollandais, ni les Français qui ont inventé les noms du calendrier républicain, c'est Charlemagne. Voici ce qu'en dit l'historien de ce monarque : « Mensibus etiam juxta patriam linguam vocabula imposuit Januarium appellavit *Winter-manoth* » (mois d'hiver); Februarium, *Hornung* (sens in- » certain); Martium, *Lenz-manoth* (mois de prin- » temps); Aprileus, *Oster-manoth* (mois de Pâques); » Maium, *Wunne-manoth* (mois de joie); Junium, » *Prach manoth* (sens incertain); Julium, *Heu-* » *manoth* (mois de fenaison); Augustum, *Arn-ma-* » *noth* (mois des moissons); Septembrum, *Herbst-* » *manoth* (mois d'automne); Octobrum, *Wyn-ma-* » *noth* (mois de vendange); Novembrum, *Wind* » *manoth* (mois de vent), et Decembrum, *Heilig-* » *manoth* (mois sacré). » *Eginhard*, Vit. Carol. Magni, cap. 29. (*Note du Traducteur.*)

teintes de la peau humaine s'offrent ici à l'œil de l'observateur, depuis la pâleur de l'Européen maladif, à travers les innombrables nuances du jaune et du brun, jusqu'à la couleur de jais des Malabarois. Les habillemens de ces nations ne contrastent pas moins que leur peau. Ceux qui dominent sur tous les autres habitans, forment la classe la moins nombreuse; et c'est même une chose fort rare que de voir un seul *très-honorable et très-noble Hollandais (weledele hoog-gebooren Hollander)* s'abaisser jusqu'à poser ses pieds sur le pavé des rues : « Il n'y a, disent-ils, en fait d'Européens, que les Anglais et les chiens qui » marchent à pied à Batavia. » Si un Hollandais daigne prendre cet exercice, il met son costume complet de velours, et se fait suivre par une nombreuse escorte d'esclaves; car il sent trop bien qu'un pouvoir idéal a besoin de dehors imposans. Mais les Arméniens, les Persans, les Arabes, toujours graves et rêvant à quelque affaire; les gens de couleurs, marchands venus des divers ports de l'Indoustan; les diverses classes de Chinois, les uns en longues robes de soie, avec des queues plissées qui leur vont presque aux talons, les autres, couverts d'un chapeau à parasol, d'une courte

jaquette, et d'un immense pantalon, criant leurs marchandises à vendre, ou cherchant de l'emploi dans leurs divers métiers; les Javanois se promenant sans souci, et comme indifférens à tout ce qui les entoure; les Malais libres, avec l'œil à moitié détourné, et jetant un regard soupçonneux sur tous ceux qui les croisent en chemin; enfin, des esclaves de toutes les nations de l'Orient, condamnés à trotter sur la même route que les chevaux et les voitures; voilà les élémens dont se composent les tourbillons qui remplissent, le soir et le matin, les rues de Batavia.

Ce seroit dépasser de beaucoup les bornes que je me suis prescrites, que de donner une description détaillée de la manière dont vivent toutes les classes d'habitans. Mais en traçant une esquisse rapide de la situation actuelle des Hollandais, des Chinois, des Malais et des esclaves, j'espère jeter quelques lumières sur l'état actuel de cette grande et jadis riche ville qui, d'un amas de cabanes couvertes de paille, s'éleva à la plus haute magnificence, en devenant le centre de ce commerce aussi hasardeux qu'heureux, auquel présidoit alors le génie de la liberté hollandaise.

Dans notre première visite à Batavia, nous

fûmes reçus en grande cérémonie par le vieux Gouverneur *Van Alting*, accompagné de tous les *wel-edele heeren*, ou nobles seigneurs du Conseil des Indes. A cette occasion, nous eûmes tous ensemble beaucoup à souffrir de la chaleur du climat. C'étoit le milieu du jour; le soleil étoit vertical; pas un souffle de vent ne s'élevoit; le mercure dans le thermomètre de Farenheit montoit à 89 degrés à l'ombre. Après de très-longues cérémonies en plein air, nous fûmes introduits dans un petit appartement bien clos et n'ayant qu'une couple de croisées à l'une des extrémités, remplies d'ailleurs de ces Messieurs à gros ventre, à tête lisse et vêtus d'habits de velours, tendus encore bien plus roides par du bougran. Dans cet appartement étroit, mêlés parmi ces Messieurs si bien couverts, nous nous assîmes autour d'une table couverte de velours rouge, sur des chaises dont les coussins de la même couleur, étoient bourrés de plumes. N'étoit-ce pas assez de voir seulement ces meubles pour avoir la fièvre chaude ? Non, nos hôtes hollandais firent encore mettre sur la table de petites machines avec des charbons ardens, pour la commodité de ceux qui pourroient avoir envie de fumer une pipe

de tabac, ce qui avec du vin, des liqueurs et des gâteaux, fut offert à la ronde à toute la compagnie.

Après que cette cérémonie d'introduction fut heureusement terminée, nous nous rendîmes de la citadelle à la maison de campagne de M. *Van Weegermann*, le second personnage du Conseil des Indes, où l'on nous conduisit dans de petits carrosses, attelés chacun d'une couple de bidets, et menés par un cocher noir, qui, monté sur un siége très-élevé et décoré d'un large chapeau à trois cornes, ne faisoit pas la figure la moins remarquable dans ce cortège. La distance que nous eûmes à franchir, ne fut que d'un mille environ hors de la porte de la ville. Nous entrâmes à la campagne de Van Weegermann, par un pont-levis qui passoit par-dessus un fossé, duquel toute la campagne étoit entourée, non moins pour l'ornement, que pour la défense. Derrière la maison, un vaste jardin étaloit ses formes roides, ses sections géométriques, ses étangs qui ressembloient à des mares, et ses canaux remplis d'eau bourbeuse. Mais d'un autre côté toutes les espèces de végétaux des tropiques y abondoient; on y voyoit plusieurs plantes rares et particulières à cette île. De

grands orangers, des pamplemousses et des manguiers se courboient sous le poids de leurs fruits ; chaque individu de ce monde végétal sembloit avoir sa part à la prospérité générale, en croissant avec autant de vigueur que d'abondance; seulement les plantes d'Europe languissoient dans les pots où on les avoit mises en petit nombre.

En faisant observer à notre hôte combien la nature avoit été prodigue envers cette île de ses productions les plus choisies, il nous répondit : « *Ya, myn heer, het it wel waar.* « Oui, Monsieur, c'est bien » vrai, nous avons tout en abondance; mais, continua-t-il, » *het is een vervloeckt land*, » c'est une maudite contrée, pour en dire » tout ce qu'on peut de mieux ; à chaque » repas nous y mangeons du poison, nous » y buvons de la peste. » En quoi consistoient ce poison et cette peste ? C'est ce qu'on apprendra par l'aperçu suivant du dîner que nous donna M. *Van Weegermann.*

A peine avions-nous mis le pied dans la maison, que nous vîmes paroître une procession d'esclaves, portant du vin, de l'eau-de-vie, des cordiaux, des gâteaux et des bonbons; cette cérémonie fut répétée pour chaque nouveau

veau convive qui arrivoit. Après avoir attendu une couple d'heures, le signal du dîner fut donné par l'entrée de trois esclaves femelles, dont l'une portoit un large bassin d'argent, l'autre une jarre du même métal, remplie d'eau de rose pour laver les mains, la troisième des serviettes pour les essuyer. La compagnie étoit très-nombreuse; le temps étoit fort chaud; les habits de velours et les perruques poudrées furent mis de côté, et on les remplaça par des jaquettes de basin et des bonnets de nuit de mousseline. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu une table européenne si bien chargée de ce qu'il plaisoit à Van Weegermann de nommer « *poison* et *peste*. » Du poisson cuit et rôti; de la volaille en *curries* et en *pillaws;* des dindons et des chapons; du bœuf cuit, rôti, étuvé; des bouillons, des pouddings, toute sorte de pâtisserie: tout cela formoit un tel encombrement, qu'à peine y avoit-il une place de reste pour les assiettes. Il y avoit généralement une couple de chaque sorte de plat; chaque dindon avoit vis-à-vis son confrère dindon, chaque chapon regardoit un autre chapon. Derrière la chaise de chaque convive étoit placé un esclave, outre ceux qui faisoient circuler le vin, l'eau-de-vie,

les cordiaux et la bière hollandaise et danoise. Toutes ces boissons sont prises en grande quantité par les Hollandais, dans l'idée qu'en augmentant la transpiration, elles font passer les effets du « *poison* et de *la peste*. » Après le dîner on servit un très-élégant dessrt en pâtisserie chinoise, fruits en grande variété et bonbons. Il n'y avoit point de dames dans la société. Van Weegermann, comme célibataire, n'avoit dans sa maison aucune personne du sexe, excepté son *harem*, esclaves, environ au nombre de 50, et assorties de diverses nations et couleurs de l'Orient, depuis la teinte jaunâtre d'une feuille de tabac séchée, jusqu'à l'éclat du marbre noir. Une troupe de musiciens malais jouoit dans le vestibule pendant le dîner.

En quittant la table, les Hollandais se retirèrent dans leurs lits, afin de se remettre, par quelques heures de sommeil, de la fatigue de manger et de boire, et afin de se préparer pour les travaux qu'un repas plus sérieux alloit exiger : car le dîner ici n'est censé servir qu'à aiguiser l'appétit pour le souper. D'ailleurs, le hasard avoit voulu que notre arrivée à Batavia tomboit justement à un jour de grande solennité. C'étoit le 8 mars, l'anniver-

saire de la naissance du prince d'Orange. Une superbe fête étoit préparée à la maison de campagne du gouverneur. C'est ici que nous eûmes l'occasion de voir étaler tout ce que le luxe oriental peut rassembler de magnifique, de riche, d'abondant et de rare. Au dehors, les amusemens consistoient en de brillans feux d'artifice, partie chinois et partie européens, que l'on tiroit au milieu d'un vaste jardin, dont les avenues sembloient avoir été transformées au gré de l'imagination, en autant d'allées de feu. L'on y voyoit des milliers de lanternes peintes chinoises, suspendues en festons de branche en branche, et réunies ensemble par des guirlandes de fleurs naturelles et artificielles. Pour ceux qui n'avoient jamais eu l'occasion de visiter Vaux-hall, ces illuminations parurent un ouvrage de féerie; mais tout leur éclat n'égaloit pourtant pas celui qui éclaire le théâtre de la joie sur les rives de la Tamise.

Dans plusieurs endroits du jardin, on avoit placé des troupes de musiciens, les uns Malais, les autres Allemands; ceux-ci appartenoient à la garnison. En face de la maison on avoit érigé une longue suite de boutiques, où l'on étaloit toutes les farces d'une foire hollan-

daise. Mais ce qui nous intéressoit davantage, c'étoient deux ou trois théâtres, construits *ex tempore*, et où des comédiens chinois, à notre arrivée, étoient occupés à divertir la multitude, ce qu'ils continuèrent sans interruption toute la nuit.

Ayant assouvi notre curiosité à l'égard de la foire et des feux d'artifice, nous rentrâmes dans la salle de danse, où déjà les dames étoient rassemblées. Le spectacle qui s'offroit ici à nos regards, commandoit toute notre attention, sinon par sa beauté, du moins par sa richesse et sa singularité. Imaginez-vous environ 80 à 90 dames assises dans le pourtour d'une longue mais étroite galerie, superbement vêtues dans les plus fines mousselines que l'Inde puisse fournir, couvertes d'or, d'argent, de rubis et de diamans; placez en pensée au pied de chacune de ces reines une petite esclave assise par terre, et à l'exception des bijoux, presqu'aussi bien mise que sa maîtresse; arrangez sur le carreau, en nombre égal à moitié au nombre des dames, une suite de chandeliers de bronze élevés, éclatans, semblables à ceux des autels d'une église catholique; faites réfléchir par ce métal poli, les brillans atours de tant de beautés;

remplissez la salle d'une centaine de messieurs, tous en habits de velours uni, culottes de peluche, perruques à bourse et de longues épées au côté; joignez-y les officiers de mer et de terre anglais dans leurs uniformes divers, sans parler du *Corps diplomatique*, et figurez-vous toute cette compagnie pressée ensemble dans une salle beaucoup plus longue que large et simplement meublée: vous aurez une idée de la salle de danse du gouverneur de Batavia.

Par galanterie envers les beautés de l'Orient, je voudrois bien m'arrêter ici; car en entrant dans une description plus détaillée, je ne saurois m'empêcher de mêler quelques ombres à ce brillant tableau. Le teint un peu trop foncé de ces dames, trahissoit leur connexion intime avec quelques-unes des nations orientales. Leurs cheveux noirs et brillans, à l'instar de ceux des Chinoises et des Malaies, reluisoient d'une profusion d'huile de coco; relevés de tous côtés, ils venoient se réunir sur le sommet de la tête, où une aiguille d'or les fixoit. A l'exemple des Malaies, ces beautés rembrunies avoient, pour la plupart, la délicate habitude de mâcher des noix d'areca et du bétel. Par les conséquences inévitables de cet

exercice, nous découvrîmes bientôt que nous nous étions trompés sur la destination de ces beaux chandeliers qui sembloient devoir porter de quoi éclairer ces divinités, mais qui, en effet, ne servoient qu'à recevoir le rejet des matières agréables dont elles avoient la bouche remplie; enfin, pour trancher le mot, c'étoient des *pots à cracher*, des *speuw-potjens*, pour parler avec le commun des Hollandais, ou des *quispedors*, dans le langage des élégans. Quels que soient les avantages prétendus ou réels qu'une belle Batavienne dérive de l'usage de son masticatoire chéri, il est certain que ni l'apparence malpropre que la bouche en prend, ni la dégoûtante évacuation qui en résulte, ne sont nullement propres à causer à un étranger de tendres émotions.

Les perles et les diamans étoient semés avec profusion sur les cheveux noirs et brillans de ces dames; ces bijoux ressortoient avec beaucoup d'avantage sur un semblable fond; celles même auxquelles leur fortune refusoit un nombre suffisant de diamans, cherchoient à y suppléer par l'ornement moins brillant, mais non moins agréable, que leur fournissoient plusieurs fleurs odorantes, telles que la *nyctanthe*, ou jasmin d'Arabie, nommé

ici sambac, la *plumeria,* la *michelia tchampaca* et la *polianthes.* Mais parmi les exhalaisons aromatiques de ces fleurs dont la salle étoit parfumée, on distinguoit l'odeur moins agréable de l'huile de coco. La fille du gouverneur, qui, à côté de sa mère, paroissoit d'un teint foncé, étoit tellement couverte de bijoux, que selon une estimation que les Hollandais se communiquoient tout bas, elle valoit 20,000 rixdalers, ou 100,000 francs, telle qu'elle étoit là.

Ces dames, si magnifiquement vêtues lorsqu'elles paroissent en public, sont chez elles habillées comme leurs esclaves, en longues robes flottantes, de coton imprimé ou de calicot, la tête, le cou, la jambe et le pied nus. Leur seul objet, chez elles, c'est de se tenir au frais et dans une parfaite liberte de toute sorte de gêne; grace à cette habitude et à leur manière de vivre plus modérée, la mortalité n'est pas à beaucoup près aussi grande parmi elles que parmi l'autre sexe.

Un peu après minuit, un souper magnifique fut servi dans la grande salle. Il est presque inutile d'ajouter qu'il se composoit de tout ce que l'Europe et l'Asie réunies peuvent fournir de délicat et de recherché. La compagnie étoit

de 150 personnes au moins. Le vieux gouverneur, qui jusqu'alors avoit gardé son grand costume en velours, ôta maintenant sa perruque ainsi que son habit, et s'assit à table en jaquette de mousseline légère et en bonnet de nuit. Beaucoup de dames imitèrent son exemple; et quittant leurs robes ornées de diamans, parurent en négligé de basin. Ces bonnes dames eurent grand soin qu'il ne manquât pas de vin aux étrangers, et les aidèrent elles-mêmes avec beaucoup de graces à vider les bouteilles. Quelques-unes parmi celles d'un certain âge, restèrent à table jusqu'à une heure avancée, tandis que les plus jeunes retournèrent à la salle de danse, où maintenant au bruit du cor, de la gigue et de la musette, les danses écossaises prirent la place de la contre-danse. Un officier Batavo-Écossais y déployoit l'activité de ses jambes aiguës, en dansant une sarabande, nouveauté qui amusoit beaucoup les dames du pays. Tout le monde fut tellement enchanté, que l'on ne se sépara qu'un peu avant quatre heures du matin.

Il est presque superflu de remarquer combien une semblable manière de vivre est peu convenable sous un climat équinoxial. Mais

le Hollandais devenu riche dans ce pays malsain, échange tout-à-coup l'avarice qui le distingue en Europe, contre le vice contraire, et au mépris des principes de l'*Avare* de Molière, vit pour manger plutôt qu'il ne mange pour vivre. Son refrain est :

« Mangeons ! buvons ! Il faut mourir demain. »

Il observe pourtant, il est vrai, l'ancienne coutume de se lever de bonne heure, non pas tant pour jouir de la fraîcheur de l'air, ou pour prendre un exercice modéré, que pour commencer plus tôt les travaux de l'estomac. Fortifié d'abord d'un « *sopie* » ou verre d'eau-de-vie, muni d'une tasse de café et d'une pipe de tabac, il se promène dans la grande salle de la maison, ou, si c'est à la campagne, dans la galerie, en pantoufles et bonnet de nuit, ayant une légère robe-de-chambre jetée négligemment sur ses épaules ; c'est ainsi qu'il attend huit heures, moment ordinaire du déjeuner, qui est en général un repas solide de mets secs, du poisson et de la volaille en *curris*,

(1) Tout ce qu'on va lire sur la manière de vivre des Hollandais de Batavia, est parfaitement conforme à ce que dit M. *de Wurmb*, qui y a demeuré sept ans. Voyez ses *Lettres* en allemand. (*Note du Traducteur.*)

d'œufs, de riz, de bière forte et de liqueurs. Le *curris* et le riz composent l'éternel plat de tous les repas et de toutes les saisons, étant considéré comme un très-bon excitant pour l'estomac. Les affaires de la journée n'occupent notre bourgeois que deux heures, depuis 10 jusqu'à 12 ; alors il se met de nouveau à table pour manger son dîner, qui est un peu plus solide que le déjeuner. Après dîner, il va dormir et reste invisible jusqu'à cinq heures du soir ; alors il se prépare à faire une promenade à pied ou à cheval, mais plus souvent à cheval. Dans les portes ouvertes des petites voitures de Batavia, on voit des esclaves des deux sexes assis sur les marches, selon que la voiture est occupée par des messieurs ou des dames.

De sept à neuf heures, est le temps ordinaire pour rendre et recevoir des visites, dans lesquelles on joue aux cartes, on boit du vin et fume du tabac. Dans la saison sèche, ces parties de soir s'assemblent ordinairement dans les petits pavillons bâtis, comme je l'ai déjà observé, le long des canaux. Ils y respirent les dégoûtantes exhalaisons qui s'élèvent de l'eau stagnante des canaux ; ils sont tourmentés par des myriades de moustiques et d'autres insectes, à la propagation desquels le climat,

l'eau sale et les arbres toujours verts sont si éminemment favorables. Pourtant les habitans sont attachés avec tant de force à leurs canaux et à leurs arbres, qu'une proposition faite dans le Conseil pour couper les uns et remplir les autres, faillit produire une insurrection dans la ville.

Cependant, ni ces insectes, ni ces exhalaisons ne sont point ce qu'il y a de plus choquant dans ces soirées aquatiques des Bataviens. Les classes inférieures des habitans, les Javanais, les Malais, les Chinois, les esclaves de toutes les nations, descendent les échelles de bois placées le long des côtés des canaux, et là, sans cérémonie, remplissent le culte d'une déesse qui, en Angleterre du moins, n'est adorée que dans des lieux écartés. Ni la présence des illustres Hollandais, ni celle des autres spectateurs, ne déconcertent le peuple dans l'exercice de ces sales besoins. Hommes et femmes se rencontrent, sans se gêner, sur la même échelle. L'homme tourne le derrière à la rivière, et la femme prend la position contraire. Au même instant les canaux sont remplis d'hommes, de femmes et d'enfans qui pêle-mêle plongent dans l'eau. Les femmes sont regardées comme les meilleurs nageurs; elles

ne fendent point l'eau avec les mains, comme les hommes; elles pagaient ou barbotent comme les quadrupèdes.

Le croiroit-on? cette scène déjà si dégoûtante, est terminée par un usage encore plus révoltant. J'ai bien entendu dire par forme de proverbe, qu'en bâtissant une maison, un Anglais y trace avant tout la cuisine, et un Hollandais les lieux privés; mais les Hollandais d'ici, à l'instar des bonnes gens d'Edimbourg, ont essayé de se passer de cette sorte de commodité. D'abord, disent-ils, la chaleur du climat opéreroit sur ces dépôts de manière à faire naître dans la ville une fièvre putride; en second lieu, le grand *rat-bandicout* infesteroit ces réduits et en rendroit la fréquentation dangereuse, sur-tout pour les hommes. Ces faux-fuyans m'ont paru ridicules. Quoi qu'il en soit, les Hollandais ont substitué à l'usage des lieux privés, celui d'une espèce de cruches, expressément fabriquées pour eux en Chine, étroites par en haut et ventrues par le bas. Ces jarres restent dans un coin de la maison pendant 24 heures. A neuf heures du soir, lorsque toutes les sociétés se séparent et rentrent chez eux, les sampans ou bateaux des Chinois commencent à parcourir les canaux

de la ville pour ramasser les matières propres à faire de l'engrais. A la voix bien connue de ces collecteurs d'ordures, les esclaves accourent, apportent ces jarres et les vident dans les bateaux. Ainsi, de maison en maison, les vidangeurs chinois recueillent ces matières, dont leurs compatriotes, seuls jardiniers de la ville, se servent pour doubler la fertilité de leurs terrains. Combien cet usage est dégoûtant, et combien il doit nuire à la salubrité de l'air sous un climat si chaud ! Mais les Hollandais n'en sentent pas plus le dégoût qu'ils n'en conçoivent le danger. Si, en passant, ils reçoivent un souffle d'air chargé du parfum de ces jarres, ils observent froidement :

« *Daar bloeit de foola nonas horas.* »
« Voici la fleur de neuf heures qui commence à fleurir. »

Cette fleuraison de la rose de neuf heures est le signal qui invite tous les partis du soir à se séparer et à rentrer dans leurs domiciles respectifs, où, avant de se coucher, un souper tout chaud les attend. Peut-on s'étonner si les suites d'une vie aussi mal ordonnée, aussi peu modérée, sont semblables aux effets du « *poison* et de la *peste ?* » Les indigènes périssent à une époque peu avancée de la vie ;

les nouveaux colons passent rarement l'épreuve du climat. Ceux qui, en petit nombre, échappent à une mort presque certaine, prennent un extrême embonpoint; mais la contexture molle et relâchée de leur corps, prouve la vérité de l'observation de Pline : « *Somno » concoquere corpulentiæ quam firmitati » utilius:* Digérer en dormant, conduit plutôt » à la corpulence qu'à la force. » De semblables habitudes, sous un tel climat, ne peuvent qu'épuiser les forces, et miner même une bonne constitution. A la première attaque d'une maladie, les fonctions vitales trop usées livrent à une mort prompte et inévitable ces corps sans nerfs, sans feu, affoiblis par la volupté et amollis par l'indolence.

Les morts subites sont si fréquentes à Batavia, qu'elles n'y font aucune impression sur les habitans. On se borne à hausser les épaules quand on apprend que Monsieur un tel avec qui vous soupiez hier soir, vient de mourir ce matin. Des avancemens inattendus et souvent extraordinaires, conséquences naturelles de tant de si prompts décès, mènent souvent ici un homme à des places auxquelles son ambition n'aspiroit pas même de loin. Notre grand ami van Weegermann avoit quitté sa patrie

dans l'humble qualité de voilier sur un des vaisseaux de la Compagnie. Plus d'une fois le barbier a quitté le rasoir pour la chaire à prêcher, et s'est mis à écorcher les oreilles au lieu d'écorcher les mentons. Les médecins ne sortent que trop souvent de cette classe nombreuse qui vit d'arracher les dents et d'ouvrir les veines.

Cependant, dans l'une et l'autre profession, Batavia peut nommer de temps en temps plusieurs hommes distingués par leurs talens, autant que par leur caractère. Au milieu de toutes les incommodités du plus mauvais des climats, la *Société des Sciences de Batavia* a publié six volumes *in*-8°. où, si l'on ne trouve pas un savoir tres-profond, au moins on aperçoit un zèle louable pour les progrès des connoissances utiles (1). Mais un climat équinoxial n'est pas plus favorable aux sciences que ne l'est un climat polaire; ni

(1) La société de Batavia est la plus ancienne association des savans des Indes orientales, étant antérieure à la société anglaise de Calcutta et à celle danoise de Tranguebar. Elle tint ses premières assemblées en 1779.

La société de Batavia doit beaucoup au zèle d'un Allemand très-instruit, M. *de Wurmb*, qui en fut le premier secrétaire et l'un des premiers directeurs.

l'art ni le luxe ne peuvent, dans les extrêmes de la chaleur et du froid, procurer au corps cet état d'aisance qui est nécessaire pour que l'ame prenne tout son élan et s'arme de toutes les sortes d'énergie dont elle est susceptible.

Les industrieux et paisibles Chinois, les indolens Javanois, les féroces Malais forment le restant des habitans libres de Batavia. (Je supprime ici ce que M. Barrow dit sur les Chinois,

Selon la seizième lettre de M. Wurmb, elle se composa originairement ainsi qu'il suit.

Le gouverneur général de Batavia, président né,	1
Les membres du Gouvernement des Indes, directeurs nés.	15
Membres à Batavia.	103
— à Amboine.	2
— à Banda.	1
— à Ternate.	2
— à Malaca.	2
— à Macassar.	2
— sur la côte de Coromandel.	3
— dans l'île de Ceylan.	4
— au cap de Bonne-Espérance.	2
— sur la côte nord est de Java.	22
— au Bengale.	9
— à Surate.	2
— sur la côte occidentale de Sumatra. . . .	10
— sur la côte de Malabar.	1
— à Bantam (Java).	2

parce

parce que je donnerai à la suite de ce chapitre, des détails bien plus précis et bien plus curieux. Je garde le peu de choses intéressantes que l'auteur nous apprend sur les Javanois et les Malais, pour le chapitre suivant.)

La seule classe d'habitans qui nous reste à décrire, est celle des esclaves. Si quelque part au monde l'importation de ces êtres malheureux est superflue, c'est à coup sûr à Batavia, où des milliers de Chinois libres, les meilleurs et les plus adroits domestiques que je connoisse,

— au Japon.	3
— à Cheribon (Java).	1
— dans l'île de Timor.	2
— à Bamermassing (Bornéo).	1
— à Palembang. (Sumatra).	2
Total des membres.	192

Chaque membre paya en entrant, et ensuite annuellement, un contingent de 4 ducats, ce qui donna aussitôt à la société un fonds de 768 ducats, sans compter des dons très-considérables, souvent de plus de 1,000 rixdalers. M. Rademacher, conseiller de l'Inde, et président de la commission administrative de la société, lui fit don d'une maison, où l'on a réuni une bibliothèque très-riche en livres malabarois, bengalois et javanois; un cabinet de médailles orientales, un cabinet d'histoire naturelle, etc., etc.

(*Note du Traducteur.*)

offrent leurs services à un prix très-modéré. Les esclaves de Batavia sont employés principalement comme ouvriers ou comme domestiques, mais de même que les chevaux d'un Anglais, les esclaves d'un Batavien servent souvent moins à l'utilité qu'à la parade. Les lois défendent aux esclaves de porter ni bas, ni souliers; aussi un affranchi s'empresse-t-il plutôt de couvrir ses pieds que le reste de son corps. On voit que les Hollandais ont dédaigné la politique des Romains, qui rejetèrent la proposition qu'on avoit faite au Sénat de donner aux esclaves un costume particulier, dans la juste crainte que les esclaves, en s'apercevant de leur immense majorité en nombre, deviendroient dangereux pour l'Etat.

Les esclaves des deux sexes n'ont que de légers travaux et une abondante nourriture. Quoiqu'ils soient de temps en temps punis avec beaucoup de sévérité, les maîtres font rarement la faute de mettre eux-mêmes la main à ces exécutions; ils ne les dirigent même pas. La méthode ordinaire est d'envoyer l'esclave au *fiscal*, auquel on paie une légère rétribution pour chaque punition à infliger; mais ceux qui possèdent un grand nombre d'esclaves, font ordinairement un marché avec le fiscal

pour les fouetter en masse, à tant par an. Les membres du Conseil et de la Cour de justice ont le privilége de demander *gratis* l'exercice de l'autorité du fiscal. Ordinairement on les fustige avec des lattes de bambou, et l'on met sur les blessures du poivre et du sel pour prévenir la gangrène.

Le nombre des esclaves qu'on importe annuellement pour le compte des bourgeois, blancs et métis de Batavia, monte à 1,000; et ce nombre est trouvé nécessaire pour alimenter cette colonie décroissante. Comme dans tous les pays où l'esclavage est établi, cette nécessité d'une importation continuelle dérive de la disposition entre le nombre des esclaves des deux sexes, du défaut de soins pour les enfans d'esclaves, tous nés hors de mariage.

Les esclaves les plus nombreux, et peut-être les plus utiles, sont les Malais, amenés de toutes les îles de la mer orientale. A l'instar des Chinois, ils imitent promptement tout ce qu'ils voient, et réussissent dans tous les ouvrages manuels. Une grande partie des esclaves femelles vient de *Poulo-Nyas*, une petite île sur la côte occidentale de Sumatra; on les tient en grand prix, à cause de leurs formes élégantes, de la douceur de leur peau et

de la vivacité de leur caractère. On dit pourtant qu'elles sont sujettes à une maladie cutanée, semblable à la lèpre, et qui fait blanchir la peau. Une fille de Nyas, quand elle réunit toutes les qualités qu'on demande, coûte rarement moins de 1,000 dollars.

Le Malabarois est un être doux et passif, très-docile, mais d'une foible intelligence. Sa forme svelte le rend peu propre aux travaux qui exigent de la force; aussi on l'achète généralement pour valet-de-chambre, et les dames choisissent leurs suivantes parmi les femmes de cette nation. Les esclaves noirs de Timor ressemblent aux Malabarois, et portent dans leurs traits l'empreinte de leur origine Hindoue.

Madagascar et Mosambique fournissent une race d'hommes sans méchanceté, d'une disposition docile et complaisante, mais extrêmement stupide; quoique grands, nerveux, et doués des formes d'athlète, ils ne savent ni employer utilement leurs forces, ni diriger judicieusement leurs travaux. Leur simplicité, dénuée de tout art, rend facile la découverte des fautes qu'ils peuvent commettre. Nous en vîmes un exemple à l'hôtel où nous étions logés. Dans l'un des appartemens, il manquoit

certains objets; les esclaves reçurent l'ordre de subir l'*épreuve du riz*. Chaque esclave devoit ouvrir la bouche pour qu'on y versât une certaine quantité de riz sec. Le voleur véritable fut tellement saisi de l'idée que le riz l'étoufferoit, qu'il refusa constamment d'ouvrir la bouche, préférant la fustigation à la suffocation. Il y a encore une autre manière de découvrir le coupable, en lui donnant le soir un bâton entaillé à une certaine distance du bout, tandis que le maître garde un autre bâton, marqué exactement à la même distance. Persuadé, lorsqu'il se sent coupable, que l'entaillure se trouvera plus éloignée du bout, ou que le bâton s'accroîtra en longueur pendant la nuit, l'esclave, dans la simplicité de son cœur, pour empêcher que cela n'arrive, coupe un morceau du bâton.

Comme aucun des habitans hollandais ne possède de terres, excepté les jardins annexés à leurs maisons de plaisance, et comme l'art du jardinage est l'héritage des Chinois, on n'entretient point à Batavia des esclaves de campagne. Tous ceux qu'on importe sont employés dans les maisons ou instruits dans quelque métier utile, par l'exercice duquel ils gagnent pour leurs maîtres, de plus forts

intérêts de la somme employée à leur achat et leur subsistance, que les maîtres ne pourroient obtenir en plaçant le même capital d'une autre manière quelconque. Beaucoup d'esclaves malais s'enrichissent tant par leur industrie, en peu d'années, qu'ils peuvent acheter leur émancipation ; quelquefois aussi on les affranchit à cause de leurs longs et fidèles services : plus souvent encore, un maître, en mourant, laisse à un ou plusieurs esclaves, le précieux legs de leur liberté. Cependant un semblable acte a besoin d'être confirmé par le Gouvernement et le Conseil, ce que l'esclave n'obtient qu'en payant 25 dollars pour ses lettres d'affranchissement; sans quoi il faut qu'il reste esclave jusqu'à ce qu'il ait gagné, par son travail, un équivalent à cette somme.

ADDITION

AU CHAPITRE VII.

Tableau du Faubourg Chinois de Batavia, tiré principalement des Lettres de M. de Wurmb, *en allemand. Gotha*, 1794.

Nous venons de parcourir avec l'ingénieux M. Barrow, les palais de la très-noble compagnie hollandaise des Indes orientales. Nous avons ri de l'air empesé des *Weledele Heeren* et de leurs dîners pestilentiels. Quittons pour un instant notre voyageur; et pendant qu'il fait ses paquets pour la Cochinchine, parcourons la *ville chinoise* qui, graces à la jalousie, peut être bien fondée, des Hollandais, ne s'élève que hors de l'enceinte bastionnée de la cité. Nous prendrons pour guide un Allemand qui a vécu plus d'années à Batavia, que M. Barrow n'y a séjourné de semaines.

Voyez-vous ce grand *bazar* ou marché qui s'étend au centre de la ville, le long de la ri-

vière de *Tiilion* (1), faussement nommé de Jaccatra? C'étoit là que s'élevoient les habitations des Chinois, avant la catastrophe de 1740. Il faut maintenant les chercher hors de la ville, à l'ouest et un peu au sud. Tous les faubourgs de Batavia sont fort amusans et extrêmement peuplés; mais c'est le quartier, ou comme on dit, le *campon* des Chinois qui présente le plus d'agrémens : il ressemble à une petite ville percée de plusieurs rues, mais les maisons en sont toutes très-basses; il est rempli de boutiques où l'on trouve toute sorte de marchandises, tant celles que les Chinois fabriquent eux-mêmes, que celles qu'ils reçoivent tous les ans de la Chine, ou qu'ils achètent des Européens qui en arrivent. On ne peut déterminer exactement le nombre des Chinois qui habitent Batavia et ses environs; mais il doit être considérable, puisque la compagnie perçoit d'eux plus de 40,000 rixdales de capitation par an.

Tout Chinois qui professe un état quelconque, qui suffit pour le faire vivre, paye un demi-ducaton de capitation par mois. Les femmes, les enfans et ceux qui ne font aucun commerce, sont exempts de cette taxe,

(1) De Wurmb, p. 173.

Ils sont gouvernés par un chef de leur nation, qu'on appelle le capitaine chinois (*capitin chinées*). Il demeure dans la ville, et a sous ses ordres six lieutenans qui régissent chacun leur district. Le premier ou second jour de chaque mois on hisse devant la porte de ce capitaine, un pavillon destiné à avertir les Chinois de venir payer chez lui leur capitation.

Les Chinois, selon les uns, sont arrivés pour la première fois à Java, dans l'an 1412; selon les autres, ils auroient visité cette île depuis un temps immémorial, et ils en auroient même fait la conquête sous *Koublaï-Kan*. Nous n'entreprendrons point d'éclaircir ce point obscur.

Les Chinois qui viennent à Batavia sont, comme on peut bien penser, des individus des classes inférieures qui cherchent à acquérir ici la fortune qui leur manquoit chez eux: ils ont l'intention de retourner; mais la plupart, fixés par les liens du mariage, restent ici. Ainsi le nombre s'en accroît journellement.

Ces Chinois sont comme nos Juifs d'Europe, fort adroits dans le commerce tant en gros qu'en détail, et, comme eux, très-ardens à faire quelque bénéfice : aussi pour la moindre bagatelle fait-on parcourir à un Chi-

nois plusieurs fois toute la ville de Batavia ; mais on ne peut être trop attentif à leur conduite, quand on traite avec eux. Ils sont d'une moyenne stature , et en général assez replets ; leur teint n'est pas aussi brun que celui des Javanois ; ils ont la tête rasée, si ce n'est sur le sommet du crâne où ils laissent croître une touffe de cheveux, tressée avec un ruban qui leur pend sur le dos. Leurs vêtemens consistent en une longue robe de nankin , ou de quelque légère étoffe de soie ; sous cette robe, qui a d'amples manches , ils portent une longue culotte de la même étoffe, qui couvre entièrement leurs jambes.

Quoiqu'ils reconnoissent un Être-Suprême qu'ils nomment *Tien-ti*, on peut les regarder comme étant au fond des idolâtres. Ils ne consacrent à ce Dieu suprême qu'un seul jour de l'année, savoir le neuvième de leur premier mois; ils lui font alors une offrande des prémices du bled (1). Leurs divinités secondaires sont en très-grand nombre; chacune d'elles a son *béo* ou temple, et ses *saykou* ou prêtres.

Leurs principaux dieux inférieurs sont:

Samkáy. On les représente comme trois frères ; leur fête est célébrée le 16 du premier, du septième et du dixième mois.

(1) *De Wurmb*, pag. 263 et suiv.

Coutchou ou *Gounung-saré*, dont la fête tombe le 8 du quatrième mois.

Topekon, le dieu gouverneur de la terre; son temple est à Anjol; sa fête a lieu le 8 du quatrième mois.

Quanti, le dieu protecteur des maisons; fêté le 13 du premier et du cinquième mois.

Matiopé, maître de l'Océan; son temple est à Pagerman, et sa fête tombe le 23 du troisième mois.

Quanam, *Quanloa*, *Santea*, maître de l'air, adoré le 3 du troisième mois.

En décrivant un des temples de ces dieux, on les aura à peu près dépeint tous. Celui d'Anjol est placé dans un bosquet de cocotiers, sur le bord d'un ruisseau, où l'on jouit d'un aspect fort agréable. C'est un bâtiment d'environ 24 pieds de long sur 12 à 13 pieds de large. On entre d'abord par une barrière dans une petite plaine; ensuite on arrive dans une galerie derrière laquelle est le sanctuaire. Au milieu, tout à l'entrée, il y a un grand autel sur lequel brûle, jour et nuit, une grande quantité de cierges rouges. On y voit la figure d'un lion qui est fortement doré; derrière l'autel sont placées, dans une niche, les figures d'un vieillard et d'une vieille femme,

toutes deux la tête chargée d'une couronne. Ces figures qui ont environ deux picds de haut, représentent leur Joosje ou idole, qu'ils regardent comme un esprit malfaisant, et qu'ils prient sans cesse, pour qu'il ne leur soit pas nuisible dans leurs opérations. Ils se jettent par terre devant l'idole, et frappent le pavé de leur front, en signe de respect et de vénération.

Ils ne manquent point de consulter cette idole, toutes les fois qu'ils ont une entreprise de conséquence à faire. Ils se servent pour cela de deux petits morceaux de bois oblongs, dont un des côtés est plat, et l'autre rond. Ils posent ces deux morceaux de bois l'un contre l'autre, du côté où ils sont plats, et les laissent ainsi tomber à terre. C'est d'après la manière dont ces morceaux se trouvent alors avec l'un ou l'autre côté en l'air, qu'ils jugent si leur prière a été reçue favorablement, et si leur entreprise doit réussir ou non. Si la prédiction est favorable, ils offrent un cierge à l'idole, que le bonze desservant du temple leur vend, à cet effet, argent comptant.

Un homme digne de foi a vu dans le temple d'Anjol, un Chinois qui fit tomber à terre, vingt fois au moins, ces morceaux de bois, avant qu'il eût obtenu un heureux succès.

Pendant cette opération, il secouoit souvent la tête, en signe de mécontentement, puis il se jetoit de temps en temps sur le pavé qu'il frappoit rudement de son front, jusqu'à ce qu'il eut enfin obtenu une réponse satisfaisante, ce qui parut le réjouir beaucoup; après quoi il alluma un gros cierge sur l'autel de l'idole.

Les dieux chinois sont d'une complaisance, d'une tolérance extrême. A Anjol, sous l'autel même de Topekon, on trouve le tombeau d'un fameux saint mahométan; tandis que les Chinois font leurs offrandes sur l'autel, les mahométans prient sur la tombe (1). Ce caractère tolérant qui distingue si avantageusement les dieux chinois de tous leurs confrères, influe sur la conduite de leurs adorateurs. Dans le grand hôpital chinois, élevé aux frais de la nation chinoise de Batavia, chrétiens, mahométans, juifs et païens, tous sont reçus et soignés également.

Les dieux chinois ont, comme ceux des Tartares, le visage couleur de feu, le regard affreux et la langue hors de la bouche. Malgré cet extérieur redoutable, ce sont les dieux les plus traitables du monde. Un prêtre fait devant

(1) De Wurmb, p. 270.

eux de nombreuses inclinaisons ; il leur présente une foule de mets délicats ; il brûle devant eux des petits morceaux de bois, en les prenant toujours par *trois;* puis on boit du thé en l'honneur du patron de la fête; un Chinois d'un air grave, fume une pipe de tabac au nom du même patron. En sortant du temple, on fait un feu de joie, dans lequel on jette beaucoup d'images de papier doré.

Les Chinois ont encore d'autres grandes fêtes.

1°. A chaque nouvelle et pleine lune, on allume de nombreux lampions devant des idoles, tant dans les temples que dans les maisons. Au surplus, dans chaque maison on trouve dans un endroit ou l'autre, l'image d'un de leurs *joosjes* ou *idoles*, peinte sur du papier chinois, devant laquelle brûle constamment une ou plusieurs lampes, ainsi qu'une espèce d'encens faite en forme de petits cierges minces. Cette idole est généralement représentée sous la figure d'un vieillard, dont la tête est couverte d'un bonnet carré; sa femme est assise à côté de lui.

2°. Le 15 du premier mois, est la fête de *Tiapgoumé*, instituée par le roi Joé-Tiong, à l'occasion d'une mine de 240 pieds

de profondeur qu'il avoit fait creuser, et d'une illumination de 500,000 lanternes qu'il avoit ordonnée en l'honneur d'un saint.

3°. Le premier du troisième mois, commence la fête *des prières pour les morts*, nommée *Tiengbeeng*. Cette fête est célébrée pendant un mois entier. On n'ose rien cuire ni faire du feu tant qu'elle dure.

4°. Le cinquième jour du cinquième mois, on célèbre la fête *Tiong-Tiang-Tie*, autrement nommée *Pélompia*, en l'honneur de la terre. On fait une course sur de petits bateaux en cherchant à se dépasser l'un l'autre, et en jetant dans l'eau un pâté nommé *queetiang*, et qui est fait de riz roulé dans des feuilles de bambou et cuit avec du sucre.

5°. Dans le septième mois, chacun célèbre au jour qui lui paroît le plus commode, la fête de *Tiauw-Ko* ou de *Rampok*, en faisant des prières pour les ames damnées. Les ames ont la permission de venir se promener sur la terre un jour dans l'année. La fête devroit proprement être célébrée le 15 du mois.

6°. Le 15 du huitième mois, est la fête de *Tiou-Sia*. Tous les artisans y prennent part, mais chaque métier adore à part son *joosje* ou patron.

7°. Le neuvième jour du neuvième mois, est la fête des *promenades* en l'honneur d'un saint homme qui, en allant se promener à propos, échappa de la destruction qui devoit frapper sa ville natale. Ce jour-là, tout Chinois se promène.

8°. Dans le onzième mois, ils célèbrent ce qu'ils nomment *la vieille fête* ou *Tang-Tie;* le jour n'est pas fixé. L'objet est une action générale de graces et de prières adressées à l'Être-Suprême.

9°. Enfin, le treizième du huitième mois, ils solennisent l'anniversaire de la naissance de leur empereur, alors Kien-Long, le même que Barrow visita avec le lord Macartney.

Leurs tombeaux, pour lesquels ils dépensent beaucoup d'argent, sont construits en partie sous terre, et en partie au dessus du sol. Ils sont voûtés par le haut; l'entrée en forme de porte se ferme avec une grande pierre, sur laquelle sont sculptées des lettres chinoises. On trouve beaucoup de ces tombeaux à une demi-lieue de Batavia, sur la route de Jaccatra.

Ils vont de temps en temps visiter les sépulcres de leurs parens et de leurs amis, qu'ils jonchent alors de différentes fleurs odorantes,

et

et laissent à leur départ, à l'entrée de ces tombeaux, quelques petits morceaux de soie ou de toile en forme d'offrande. Ils y placent aussi quelquefois du riz bouilli et d'autres comestibles qui se trouvent bientôt enlevés pendant la nuit.

Les Chinois donnent à Batavia deux sortes de *wayang* ou spectacles (1). Dans l'une et l'autre la musique est bruyante, dépourvue d'harmonie et de mélodie. De gros bassins de métal, qu'on frappoit l'un contre l'autre, des tambourins, des sonnettes, et sur-tout une espèce de gigue, formoient l'orchestre qui occupoit le fond du théâtre.

Dans les pièces parlées, les héros se distinguoient par six petits drapeaux ou étendards, qui leur étoient attachés sur le dos. Une lance et un fouet composoient leur armure; avec le fouet, ils claquoicnt sur leurs habits pour indiquer sans doute qu'ils étoient censés être à cheval. Quand deux héros se rencontroient, ils se souffletoient avec la lance, en faisant en quelque sorte la figure nommée dos-à-dos dans les contre-danses.

Leurs marionnettes plaisent davantage; ils y montrent un grand talent à changer dans un

(1) *De Wurmb*, pag. 144 et 166.

instant, le son de voix d'après les rôles ; leurs ballets sont fort grotesques; on voit les acteurs y combattre, en dansant, des géans, des tigres et des dragons.

Le port et les canaux de Batavia offriroient un aspect triste, si les *proas* des îles plus orientales et les divers navires chinois ne venoient en animer la vaste étendue.

Les jonques des Chinois, construites de bambous avec un fond plat, varient en grandeur depuis 30 à 100 pieds; les plus larges ont de 20 à 30. Cette mesure décroît à proportion pour les autres. La plupart de ces jonques portent de 2 à 300 tonneaux; elles ne tirent cependant que trois pieds d'eau, de manière qu'elles peuvent naviguer sans risques sur les rivières les moins profondes. Quelques-unes ont 2 mâts; mais le plus grand nombre n'en a qu'un, avec une espèce de gouvernail très-pesant. Tous les vaisseaux qui naviguent sur la rivière, ont une lampe attachée à la tête du mât, qu'on allume aussitôt qu'il fait nuit, pour prévenir les accidens, qui sans cela seroient très-fréquens, par la quantité de bâtimens qui se croisent en différens sens. Ces lampes sont faites de papier transparent, sur lequel se lisent en lettres imprimées, le nom de la jonque, celui des passagers qu'elle porte, ainsi que leur rang.

Les sampanes sont de petits bâtimens avec lesquels on remonte les rivières. Ils ont ordinairement 30 pieds de long sur 8 de large. La cale est plate. La poupe et la proue se relèvent en courbe, et présentent des ornemensbizarres. Au reste ces bâtimens sont très-propres, et l'on y a toute espèce de commodités. D'abord une antichambre pour les domestiques, ensuite une grande chambre dans le centre, avec des tables, des chaises, et ordinairement quatre lits. Les fenêtres sont mouvantes et garnies de jalousies ou de papier décoré. Dans la cale, recouverte d'un plancher épais qu'on peut lever avec des arganeaux, il y a assez de place pour contenir des malles et autres effets; les cloisons, les siéges, les tables ont un très-beau vernis jaune. Les voiles de ces bâtimens sont, pour la plupart, faites avec des nattes très-jolies. Les cordes qui traînent ces yachts sont faites d'écorce de bambou, et paroissent très-bonnes pour le halage, quoique cependant, pour toute autre chose, elles ne pourroient pas remplâcer les cordes de chanvre et de lin, qui sont ici d'une excellente qualité.

Dans la cuisine, ou dans l'antichambre de chaque yacht, on voit une petite idole dont

l'autel est paré suivant les moyens du capitaine, et couvert chaque jour d'une offrande de viande et de fruits. Indépendamment de ce service régulier, le capitaine offre des sacrifices solennels, soit lorsqu'il passe d'une rivière dans une autre, soit lorsque le temps est orageux ou trop calme. Pendant tout le temps que dure le sacrifice, l'équipage se tient debout derrière le capitaine, et ne prononce pas une seule parole.

Ce peuple doux et paisible fut chargé, en 1740, du crime d'une insurrection atroce. Si l'on veut en croire les actes publics de Batavia, un Chinois se disoit descendant des anciens empereurs, et s'offroit à ses compatriotes pour les aider à se rendre maîtres de Batavia. Il avoit, à ce qu'on disoit, une alliance secrète avec plusieurs princes de Java. Les Chinois devoient se faire des *canons de bois* pour battre la citadelle; on s'assureroit de la personne du gouverneur-général et de celles des conseillers de l'Inde; le sort qu'on réservoit à ceux-ci, c'étoit de porter le parasol sur le nouveau souverain chinois. Mais les femmes de ces illustres personnages devoient être hachées et mangées par les Chinois dans une de leurs fêtes solennelles; tout le reste des Hollandais devoit être immolé dans un

auto-da-fé général, dans la matinée ; toutes les femmes hollandaises subiroient le même sort dans la soirée; les enfans seroient esclaves.

On saisit le chef désigné des Chinois, et on lui fit subir la torture à la Maison-de-Ville, pour lui arracher l'aveu d'un crime, auquel peut-être il n'avoit jamais pensé. Au même instant, 500 Chinois furent mis en prison. On doubla les postes hollandais. Pendant que la torture fut donnée, un incendie se déclara dans la partie de la ville chinoise (1). Dans cet accident malheureux l'on vit un projet de mettre le feu à toute la ville. Toute la garnison prit les armes; on mit à terre les équipages des vaisseaux qui étoient dans la rade : on arma les gens de couleur. Les Chinois reçurent l'ordre de se tenir renfermés dans leurs maisons ; mais, soit crainte d'y être assassinés, soit dans l'intention de délivrer leurs chefs arrêtés, ils se précipitèrent en foule dans les rues. Aussitôt le massacre commença. Les Hollandais et leurs troupes n'épargnèrent ni le

(1) La torture étoit admise par les lois pénales de Hollande, modelées sur celles de Charles-Quint et de l'Empire Germanique.

(2) Dans l'intérieur même de la ville.—Il se pent bien que cet incendie fût combiné avec un plan de révolte.

sexe, ni l'âge. Le sang ruisseloit dans les rues.

Cette tragédie horrible eut lieu le 9 octobre. Le jour suivant on vit les soldats se disputer, les armes à la main, les riches dépouilles des vaincus. Le 11, on commença à emporter les cadavres, qui obstruoient toutes les rues et toutes les places. Le nombre des Chinois qui périrent fut, selon les relations hollandaises, de 12,000.

M. Barrow, qui a dépeint ces mêmes faits sous des couleurs plus noires encore, est d'avis que les Chinois périrent innocens et victimes de la cupidité de leurs ennemis. Il se fonde sur ce que les relations hollandaises disent « que les Chinois, malgré leur nombre, » se laissèrent mener à la boucherie comme » des moutons. » Cette circonstance pourroit ne prouver que l'imprévoyance des chefs de la conspiration, et l'impossibilité de trouver des armes.

Selon M. Barrow, on soupçonne le gouverneur *Valkanier* d'avoir inventé la fable d'une conspiration pour se venger de n'avoir pu extorquer, des chefs des Chinois, une somme d'argent. M. Barrow ajoute que d'autres membres du conseil des Indes y étant impliqués, se débarrassèrent, à ce qu'on croit,

du gouverneur, au moyen du *poison*. Nous savons par Valentyn, que les Chinois faisoient aux grands seigneurs de Batavia des cadeaux immenses. Il est possible que l'avarice d'un gouverneur ait pu enfanter une accusation atroce ; mais comment croire que tout le Conseil, naturellement jaloux du gouverneur, ait pu y souscrire ?

Quel que soit le jugement que l'on veuille porter sur cette affreuse catastrophe, les suites prouvèrent que la ville de Batavia ne sauroit exister sans les Chinois. La fuite de ceux qui avoient survécu au massacre, causa une disette de légumes et d'autres denrées qu'eux seuls cultivent. On fut obligé de rappeler les fugitifs, et les Chinois sont encore aujourd'hui les jardiniers, les peintres, les tailleurs, les cordonniers de cette ville, qui, sans eux, manqueroit des besoins d'une société civilisée (1). Ils font toutes les fournitures pour les établissemens civils et militaires; ils perçoivent les taxes, les impôts fonciers et les droits d'entrée et de sortie ; ils ont monopolisé le commerce intérieur, et partagent avec les Malais le commerce de cabotage.

(1) *Barrow*, p. 217.

CHAPITRE VIII.

MÉMOIRE SUR L'ILE DE JAVA (1).

(PAR LE TRADUCTEUR.)

L'intime union que la Hollande vient de contracter avec le Grand-Empire, double l'intérêt avec lequel les Français ont toujours dû regarder les colonies bataves. En Europe, les drapeaux français protègent les remparts d'Amsterdam : les Hollandais d'Asie pourront-ils ne pas voir, sans une vive satisfaction, le pavillon français se joindre au pavillon des Ruyter et des Tromp pour délivrer l'Océan indien de la tyrannie britannique?

(1) La description de l'île de Java, donnée par notre auteur, est, de son propre aveu, peu satisfaisante. D'ailleurs, elle ne fait pas essentiellement partie de sa Relation; car il n'est guère sorti de Batavia. Il a puisé ce qu'il dit sur Java, dans divers ouvrages, même français. Nous avons donc pris le parti de refaire cette partie de notre original, d'après des ouvrages hollandais et allemands, qui, bien que d'un mérite très-supérieur, n'avoient pas encore été traduits.

Parmi les colonies bataves, *Java* eut depuis long-temps le premier rang. Là se concentroit ce riche commerce qui, naguère, embrassoit toutes les côtes de l'Asie, depuis le golfe de Perse jusqu'aux îles des Aromates, et jusqu'au rivage inhospitalier du Japon. Cette île domine, par sa position, toutes les entrées des mers qui baignent l'Asie orientale. Le détroit de la Sonde et celui de Bali ne peuvent être passés qu'en rasant les côtes de Java. Le trajet de Batavia au détroit de Malacca n'est pas long. Enfin, Java borde cette mer qui baigne, au nord, la Nouvelle-Hollande (1), et par laquelle on peut aller aux Moluques. Ainsi, une puissance maritime, établie à Batavia, commanderoit sur tout ce vaste et superbe archipel, qui s'étend au sud-est de l'Asie.

Cette île est en elle-même une des plus importantes du monde. Elle s'étend en longueur l'espace de 250 lieues; sa largeur varie de 30 à 50 lieues. On estime son étendue en superficie à 6,700 lieues carrées.

(1) C'est la *mer Lanchidol* des cartes anciennes. Ce nom, qui a beaucoup embarrassé les géographes, vient du javanois, *Laout-Kidor*, c'est-à-dire, *mer du Sud*. Voyez la carte de Java, dans *Valentyn*, Oud-and-Nieuw-Ostindien, tome V.

Nous ne discuterons point l'histoire géographique de cette île. Il nous paroît assez probable, malgré les savans calculs de M. Gosselyn, que Ptolémée avoit une notion obscure de Java, sous le nom d'île de *Jabadiou*. Ce nom est évidemment arabe; *div* ou *diou* signifie île; et *Jaba*, que les Grecs prononçoient Java, est l'ancienne appellation propre de notre île (1). C'est ainsi, comme l'a observé il y a deux siècles un érudit du premier rang, que les Grecs avoient fait *Dio-scoridis insula* de *Din-Socotra*, île de Socotra (2). On ne sait pas si Marcopolo a eu connoissance de cette île, ou si ses deux Java sont Bornéo et Sumatra. Les Malais et les Arabes l'ont visité avant les Européens. Le nom de Java ou *Djawa* est *malais*; selon les uns, il signifie grande île, et selon les autres il dénote une espèce de grain qui ne croît qu'ici (3).

Selon le savant M. Langlès, les géographes persans désignent l'île de Java sous le nom de *Maharadjé* (grand roi); les Arabes

(1) *Valentyn*, Indes orientales, tom. V, Beschryving van Groot-Java, p. 66.

(2) *Bochart*, Phaleg.

(3) *Valentyn*, ibid. p. 64.

la nomment *Djezyret-al-Maharadjé* (île du grand roi), ou bien *Saryrah.*

D'après la grande carte de Valentyn, cette île est traversée de l'est à l'ouest dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes très-hautes, qui se rapproche sur-tout des côtes méridionales, et qui semble avoir son nœud principal un peu à l'est du centre de l'île. Les principales sont nommées dans le pays, montagnes de *Prau*, de *Panagonnau*, de *Passavan*, de *Tagal*, de *Keddo*, etc. Dans la saison des pluies (en février), il en descend des torrens qui inondent de grandes plaines, qu'on ne peut plus alors traverser qu'en bateau. Les montagnes près de Sourabaya sont fertiles ; on y cultive le froment et des arbres fruitiers, et la température y est très-douce. Thunberg observe comme notre Barrow, que les montagnes de Java et les voisines sont toutes vertes et boisées, ce qui offre un coup d'œil très-agréable. Cependant il y a des volcans dans cette île ; et quel est le pays de cette partie du monde qui n'en ait pas ? On a cherché à estimer l'élévation de celui de *Gété*, et on l'a trouvé être de 8,000 pieds au dessus de la mer.

Il paroît que la côte septentrionale est gé-

néralement bordée de ressifs de corail, très-basse et très-marécageuse. Selon un voyageur allemand, la ville de Samarang est située dans des marais aussi infects que ceux de Batavia; c'est la même multitude d'insectes, les mêmes exhalaisons méphitiques, le même défaut d'eau vive et limpide (1). La côte méridionale est sablonneuse, du moins en grande partie.

Le voyageur que nous venons de citer, donne des idées bien favorables de l'intérieur du pays, du côté de *Soura-Carta*, capitale du *Sousouhanam* ou empereur de Java. Là, plus de chaleurs étouffantes; un air pur et frais est embaumé par les parfums de mille fleurs odorantes. Tantôt on erre dans de vastes plaines où le riz de haute terre, le coton, le café, les végétaux de toute espèce croissent avec vigueur; tantôt on monte sur des collines où des ruisseaux limpides forment de petites cascades à l'ombre de forêts épaisses. Des grottes naturelles vous invitent au repos. Plusieurs terrasses vous offrent une vue immense sur les côtes, la mer et les îles voisines. Dans le lointain, des masses de rochers

(1) Lettres de M. *de Wurmb* et du baron *de Wollzogen*, p. 372 et 380.

terminent l'horizon, dont l'azur brillant est légèrement nuancé par la fumée de plus d'un volcan (1).

Le climat offre autant de diversité que l'aspect de l'île. Cependant, d'après les meilleurs observateurs, les chaleurs, même dans les plaines, sont tempérées par des vents de terre et de mer qui règnent ici alternativement pendant toute l'année; d'ailleurs; comme le soleil se lève ou se couche toujours à six heures, à la différence de quelques minutes près, les longues nuits rafraîchissent à tel point l'atmosphère, qu'on peut dire qu'elle est plutôt froide que chaude deux heures avant le lever de cet astre; particulièrement pour ceux qui ont déjà habité pendant quelque temps ces contrées.

« Vers la fin de ma résidence à Batavia, » dit Stavorinus (2), c'est-à-dire depuis le » mois de juillet jusqu'au mois de novem- » bre, le thermomètre s'est toujours soutenu, » pendant la plus grande chaleur du jour, » entre 84 et 90 degrés sur l'échelle de » Farenheit, excepté une seule fois qu'il a

(1) *Wollzogen*, ibid. pag. 378 et suiv.

(2) *Stavorinus*, Voyage, etc., p. 179 de l'édition de Janson.

» monté au 92e degré ; et pendant la plus » grande fraîcheur de la matinée, il descen- » doit rarement au dessous du 76e degré. Ce » thermomètre étoit placé dans la ville en » plein air, à l'abri du soleil et de la réver- » bération de ses rayons. Le baromètre y » éprouve peu ou point de variation, restant » fixé pendant toute l'année à 29 pouces 10 » lignes, ainsi que me l'a dit le ministre » Mohr, qui en faisoit tous les jours l'ob- » servation. »

Selon Labillardière (1), la chaleur à Sourabaya s'élève à 27 degrés de Réaumur pendant la saison sèche ; mais pendant les mois pluvieux, elle varie de 22 à 23 degrés.

Cette chaleur diminue beaucoup encore quand on approche des montagnes qui couronnent la partie méridionale de l'île. Des personnes dignes de foi, dit un voyageur véridique (2), m'ont assuré qu'à « la maison de » campagne du gouverneur-général, appelée » *Buitenzorg*, située au pied de la montagne » Bleue, à 16 lieues au sud de Batavia, le » froid est quelquefois si vif, dans la ma-

(1) *Labillardière*, Voyage à la recherche de la Peyrouse, t. II, p. 309.

(2) *Stavorinus*, p. 180.

» tinée, que les habits de drap suffisent à » peine pour s'en garantir (1). »

Les vents de terre et ceux de mer, dont il a déjà été parlé, soufflent, à Batavia, régulièrement tous les jours ; c'est à 11 heures ou midi que commence à régner le vent de mer, qui, pendant la mousson d'est, se tient, en général, entre l'est-nord-est et le nord ; mais durant la mousson d'ouest, ce vent court vers le nord-ouest, et même au-delà ; après-midi il fraîchit de plus en plus jusqu'au soir ; alors il diminue insensiblement, et vers les 8 ou 9 heures il y a calme. Le vent de terre commence à souffler à minuit ou un peu auparavant, et dure jusqu'à deux heures après le lever du soleil ; alors il est remplacé souvent par un calme qui ne finit que lorsque le vent de mer reprend à son heure accoutumée.

L'année se divise ici en deux saisons, savoir, en mousson d'est ou temps sec, et mousson d'ouest, connue sous le nom de temps pluvieux (2).

La mousson d'est, ou bonne mousson,

(1) Ceci doit sans doute s'entendre d'un habitant de Batavia.

(2) Le nom de mousson vient du mot malais *mousim*, qui signifie saison. *Valentyn*, Indes orientales, tome II, p. 163.

commence aux mois d'avril et de mai, et dure jusqu'à la fin de septembre, ou au commencement d'octobre; alors les vents de sud-est ou est-sud-est, soufflent à environ 4 ou 5 milles de la côte, et parfois dans toute la mer de l'Inde, au sud de la ligne; quelquefois même ces vents courent jusqu'au sud-sud-est, par un temps sec et un ciel serein.

C'est à la fin de novembre ou au commencement de décembre, que la mauvaise mousson, ou celle d'ouest, se déclare avec force et souffle quelquefois impétueusement accompagnée d'averses continuelles, ce qui occasionne un temps fort malsain, pendant lequel il meurt beaucoup de monde. On a remarqué que ces mêmes vents règnent alors par-tout au sud de la ligne. Ils continuent jusqu'à la fin de février ou au commencement de mars, et ne tiennent plus de cours réglé jusqu'en avril, que les vents d'est reprennent, à ce qu'on assure : voilà pourquoi ces mois, ainsi que celui d'octobre et une partie de novembre, sont appelés mois variables (*Kenter maanden*). Ces temps de la variation du vent sont regardés à Batavia comme les plus nuisibles à la santé.

On a cru remarquer depuis quelque temps

à

à Java que le commencement des moussons devient fort variable, de manière qu'on ne peut plus, comme autrefois, compter exactement sur les temps où ils doivent commencer et finir ; mais jusqu'à présent on n'a pu découvrir la cause de cette variation.

Vers la fin des moussons, il y a assez généralement tous les soirs du tonnerre et des éclairs à Batavia ; mais il est assez rare qu'il en résulte quelque dommage. L'humidité qui résulte de l'abondance des rosées, y fait rouiller promptement et dévore, pour ainsi dire, le fer, l'acier et le cuivre (1).

Comme dans tous les pays où règne une chaleur humide, le relâchement de la fibre et l'irritabilité des nerfs y rendent la moindre blessure dangereuse et difficile à guérir. La piqûre d'une aiguille suffit pour causer un ulcère considérable. La morsure du *rat-bandicot* peut ici produire l'hydrophobie. On y a vu récemment un commis aux écritures, nommé *Vau-Vliet*, qui se tua dans un accès de rage accompagné d'hydrophobie, dans laquelle il étoit tombé après avoir été mordu par un de ses amis, avec qui il s'étoit vivement querellé. Ce fut le troisième jour après cet acci-

(1) Journal de Médecine, vol. XXXIV, p. 490.

dent que la rage se manifesta, et il se tua le quatrième (1).

M. Barrow nous a dépeint d'une manière aussi vive que vraie, tout ce que les Hollandais de Batavia font pour abréger leur propre vie, par l'intempérance dans les jouissances de la table. Mais le site de Batavia est-il en soi-même d'une insalubrité aussi extrême que la grande mortalité semble le prouver?

Vingt peuples d'Asie vivent au sein des marais. Toutes les côtes de la Cochinchine, de Siam, de Bornéo, de Sumatra, ressemblent à celle de Java. Batavia même avoit, il y a cent ans, une assez bonne réputation de salubrité (2). Le vent de mer y est frais, quoi qu'en dise Barrow. Comment cette ville est-elle devenue le tombeau des Européens?

Les nombreux canaux dont elle est coupée, et les arbres qui en garnissent les bords, en trop grand nombre, ont concouru à rendre cette ville malsaine. L'eau stagnante des canaux exhale, dans la saison sèche, une puanteur insupportable, et les arbres empêchent le renouvellement de l'air. L'inconvé-

(1) Mémoires de *Ledoux*, vol. III des Transactions philosophiques de la Société de Batavia.

(2) *Valentyn*, Indes orientales, tome. V, p. 230.

nient est égal dans la saison pluvieuse; car alors ces réservoirs d'eau corrompue sortent de leurs lits, inondent la partie basse de la ville et remplissent les étages inférieurs des maisons, où ils laissent une quantité inconcevable d'ordures et de vase. On nettoie quelquefois ces canaux; mais cette opération mal faite entraîne des suites aussi funestes que si on y laissoit l'eau croupissante; la boue noire que l'on tire du fond est déposée sur les bords, c'est-à-dire au milieu des rues, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance pour qu'on puisse la charger sur un bateau et l'enlever. Cette boue empoisonne l'air au loin, pendant qu'elle sèche. Les eaux courantes elles-mêmes sont nuisibles, à leur tour, par la malpropreté des habitans. Les cadavres des animaux morts y restent jusqu'à ce que le temps les ait consumés ou que les caïmans les mangent (1).

Pourtant les habitans ont eu raison de s'opposer, comme Barrow raconte, au projet qu'on avoit de couper tout-à-fait les allées d'arbres qui ombragent leur ville. Car une semblable opération faite à Samarang, n'y

(1) *Cook*, premier Voyage, liv. III, chap. 2.

a produit que l'infection la plus insupportable dans les canaux que le soleil desséchoit à moitié (1). Il faudroit plutôt éclaircir un peu les jardins immenses qui environnent Batavia et qui, par une étrange fatalité, sont tous plantés d'autant d'arbres que le terrain peut en porter. Ces impénétrables forêts occupent un terrain plat, entrecoupé par des rivières et des canaux qui manquent de pente.

Ainsi, au milieu des terres cultivées on trouve pourtant des marais stagnans, des fondrières et des amas d'eau saumâtre. Enfin, et c'est la cause principale de l'insalubrité de Batavia, le tremblement de terre de 1706 a corrompu les eaux de la rivière, et en renversant certaines parties des montagnes voisines, a rempli cette rivière d'un limon impur qu'elle charrie depuis cette époque, et qui, repoussé par les flots de la mer, vient exhausser soit le banc qui est devant l'embouchure, soit les marais qui bordent les côtes (2).

Il n'est donc pas étonnant que les habitans d'une pareille ville soient familiarisés avec la

(1) *Wollzogen*, pag. 374.

(2) *Valentyn*, tome V. Beschryving van Groot-Java, p. 231.

maladie et la mort. Ils prennent des médecines de précaution, presque aussi régulièrement que des repas, et chacun attend le retour des maladies comme nous attendons les gelées. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp, et quand on annonce la mort de quelqu'un de connoissance, assez ordinairement on répond : Bon, il ne me devoit rien ; « ou, il faut bien que je me fasse payer par ses héritiers. »

Cependant, l'île de Java offriroit à une colonie européenne mille facilités pour s'acclimater. Sans même chercher sur les côtes des situations salubres qui ne peuvent y manquer tout-à-fait, on n'a qu'à s'avancer un peu dans l'intérieur. A la distance de 8 à 9 lieues de Batavia s'élèvent déjà des collines d'une hauteur considérable, où l'air sain et frais circule librement dans des bois charmans. Les végétaux d'Europe, et particulièrement les fraises, y croissent fort bien. Les insulaires y sont vigoureux et ont de belles couleurs. Quelques-uns des principaux personnages de Batavia possèdent des maisons de campagne sur ces collines, où ils ne vont pas une fois par année, comme un voyageur français a dit, mais bien une fois par semaine ou par

mois (1). Les médecins y envoient les malades recouvrer la santé ; les blessures s'y guérissent en peu de temps.

Les circonstances qui rendent les côtes de Java malsaines, les rendent aussi le meilleur pays de la terre pour plusieurs genres de culture. Quoiqu'on y trouve des terrains composés d'une argile rouge, maigre, ou même d'une marne jaunâtre, absolument stériles (2) ; le sol en général est noir, profond et fertile au-delà de ce que l'on peut imaginer, et les productions de besoin ou de luxe qu'il fournit sont presque sans nombre.

Le riz, nommé en javanois *pady*, y croît en abondance ; il y en a plusieurs sortes. Labillardière et Thunberg distinguent le *pady-guning* ou riz de montagne, et le *pady-sawa* ou riz de basse terre ; mais Wurmb en nomme trois sortes. Le pady-sawa, selon lui, est mûr au mois de mars, transplanté au mois d'avril et récolté au mois d'août. Le *pady-tipar* est semé au mois de novembre sur des champs élevés et labourés ; on ne le transplante point, et la récolte se fait au mois de mars. Le *pady-gaba* est semé dans des clai-

(1) *De Wurmb*, p. 187.
(2) *De Wurmb*, p. 177.

rières fraîches et dans les ravins des montagnes (1). Tandis que le riz de basse terre doit être sous l'eau pendant les trois quarts du tems de sa croissance, on sème celui-ci sur les coteaux qui ne sont arrosés que par la pluie. Il faut cependant remarquer qu'on a soin de le semer au commencement de la saison pluvieuse, et qu'on le recueille au commencement de la saison sèche. On donne ici du riz aux chevaux, en guise d'avoine.

Il faut compter au nombre des productions de ce pays le bled d'Inde ou le maïs, qui mûrit en trois mois, mais que souvent les habitans recueillent avant qu'il soit mûr, et gardent en épis, pour le manger grillé. L'immense quantité d'huile que l'on consomme ici dans les cuisines et pour les lanternes innombrables, n'auroit pu être fournie par les seules noix de coco; elle se tire principalement d'une sorte de féve de terre, nommée *kadjang-tannah*. On croit que les Chinois ont apporté cette plante utile dont ils sont encore les cultivateurs les plus assidus. Dans le district de Batavia on compte plus de 50 moulins à huile, qui livrent par an un million de pots d'huile (2).

(1) *De Wurmb*, p. 178.
(2) *De Wurmb*, p. 180.

Celle de *kadjang-tannah* sert sur-tout pour les lampions que les habitans de Batavia allument chaque soir, par centaines, dans chaque maison. Le bas peuple mange cette féve de terre qui paroît être une espèce de *dolichos* rampant ; « les cosses croissent le long de la » terre, et même un peu au dessous (1). »

On cultive encore, pour la nourriture, du millet, du sorgho jaune, des ignames fondantes et d'autres sans suc, des patates douces, des pommes de terre d'Europe, qui sont très-bonnes ; on trouve les potagers, presque tous appartenant à des Chinois, produisant des choux, des laitues, des concombres, des raves blanches de la Chine qui croissent avec presque autant de vigueur que le turneps ; le fruit de la plante appelée plante aux œufs, des carottes, du persil, du céleri ; le pois d'angole qui est délicieux, lorsqu'après l'avoir rôti on le mange avec du sel et du poivre ; une sorte de légume ressemblant à l'épinard, des ognons très-petits mais excellens, des asperges, et en outre quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la sauge, l'hysope et la rue.

On y recueille avec bien peu de culture

(2) *Barrow*, Voyag. to Cochinchina.

une quantité très-considérable des plus belles et des plus grosses cannes à sucre ; elles donnent beaucoup plus que celles d'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux sous et demi la livre ; la mélasse sert à faire de l'arack et du rum, en y ajoutant un peu de vin de coco. Les Chinois cultivent l'indigo qu'ils nomment *tschen*, les Malais l'appellent *nila*, et les Javanois *tom*; on n'en tire presqu'aucun parti. Il y a vingt ans qu'on estima l'exportation, pendant l'espace de dix ans, à 131,411 livres. Des voyageurs modernes disent qu'on a cessé d'en exporter.

Le poivre et le café sont les productions les plus importantes de Java. Le royaume de Bantam, y compris les côtes de Lampon, en Sumatra, fournit annuellement à la compagnie plus de 6 millions et demi de poivre (1), lequel est regardé comme le meilleur de toute l'Inde après celui de Malabar ; car celui de Palembang, en Sumatra, dont on fournit aussi tous les ans de grandes quantités à la compagnie, est, ainsi que celui de Bornéo, d'une bien moindre qualité. L'île de Java produit beaucoup d'autres plantes aromati-

(1) *Stavorinus*, p. 184.

ques ; le *nardus indica* est exporté à la Chine ; les graines de l'*amomum compactum* sont habituellement mâchées par les dames de Batavia, sous le nom de cardamome, pour adoucir l'haleine forte que leur donnent leurs mets trop assaisonnés d'ognons et d'ail. Elles portent avec elles une boîte à cardamome qu'elles présentent à leurs amis comme chez nous on présente du tabac (1). Parmi les autres plantes aromatiques qui arrivent pour la consommation des habitans, Thunberg remarqua le gingembre sauvage et le zerumbet, le bétel, l'arek, le curcuma et le poivre d'Espagne, épice qui, avec l'*ocymum basilicum*, entre dans la composition du karri, mets favori des Orientaux.

Dans les arbres fruitiers de l'île de Java nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer, de l'abondance, ou de la variété, ou de l'excellence de leurs produits. Le mangoustan tient pourtant décidément le premier rang. « Ce » joli arbre, dit M. Barrow, porte, comme » l'oranger, des fruits et des fleurs en même » temps. Également agréable au goût et à la » vue, ce fruit d'une couleur de pourpre » reste constamment entouré par le bas de

(1) *Barrow*, Voyage to Cochinchina, p. 188.

» son calice vert, tandis que la partie supé-
» rieure porte une corolle divisée en autant
» de rayons que l'intérieur a de lobes. Dans
» ceux-ci, une pulpe délicate entoure un
» petit noyau. L'écorce renferme un suc bru-
» nâtre et astringent, qui, avec de l'oxide
» de fer, forme une encre claire et brillante,
» d'un pourpre foncé. Le dessin ci-joint
» (Pl. XII), peindra mieux que nos paroles
» les charmes de cet arbre, de son feuillage,
» de ses fleurs et de son fruit (1). » Rumphius assure que le mangoustan réunit la douceur du raisin et le piquant arome de la fraise, à l'acidité agréable de l'orange et à l'odeur de la framboise, enfin que c'est un remède universel (2). La mangue est un fruit bien plus commun, quoiqu'agreable au goût de beaucoup de monde; ce fruit mûrit à Java *deux mois* plus tôt qu'aux îles Moluques (3). « Le
» *ramboutan* est le fruit du *nephelium echi-*
» *natum;* une espèce plus grande du même
» arbre porte le *poulosang;* tous les deux of-
» frent, par leur acide agréable, un excellent

(1) Voyage to Cochinchina, p. 185.

(2) *Rumphius*, Hort. Amboin. vol. I, pag. 132, fig. 13.

(3) *Valentyn*, Oostindien, tome III, p. 156.

» rafraîchissement. Le dessin ci-joint (Pl. » XIII), représente une branche du ramboutan ; les feuilles du poulosang sont plus » étroites ; le fruit est plus large et dépourvu » de ces épines semblables à des poils qu'on » voit sur le ramboutan (1).

Comment énumérer tous les arbres fruitiers de ce climat productif, de ee sol abondant ? Là sont le bananier de paradis, le bananier nain, *pissang radia*, qui produit un fruit très-délicat et très-sain ; l'ananas, la guiave, l'iambos de Malaca, *eugenia malacensis*, et une autre espèce de jambos qui porte un très-petit fruit à odeur de rose et qui croît du côté de Soura-charta (2); le calapa ou badamier de Malabar, le papayer, le jacquier des Indes, et mille autres. Le *dourion* est de deux espèces ; l'une porte un fruit ovale à plusieurs noyaux, l'autre un fruit rond à un seul noyau (3). Le corossel est un fruit qui provient des *sanona squammosa*

(1) Voyage to Cochinchina, p. 186.

(2) *Valentyn*, III, p. 163. Je ne trouve point cette variété chez les botanistes.

(3) *Ibid.*, p. 158 et suiv. *Dourion* vient de *douri*, qui, en malais, signifie épine, comme *dorn* en hollandais.

et *reticulata ;* celui de rotin croît sur le *calamus rotang ;* les melons d'eau et les pampelmousses abondent assez dans cette île. Les citrons y sont un peu rares, et les raisins ne sont pas très-bons. C'est peut-être faute de soins si la vigne n'y réussit; du moins Valentyn le pensa, et pour le prouver, il planta à Amboïna un assez grand vignoble qui lui fournit non-seulement de l'excellent raisin, mais même du vin égal à celui de Hochheim sur le Rhin (1).

Au surplus, le vin de palmier console les Javanois de l'absence du raisin. C'est, comme on sait, la liqueur qui se rassemble dans la vaste cavité du périsperme de la noix de coco; à mesure que la noix mûrit, cette liqueur devient plus douce et plus laiteuse. Les cocotiers élancent ici leur tronc élégant jusqu'à la hauteur de 150 pieds. Avide de leurs noix et ne voulant pas se donner la peine de grimper dans chaque arbre, le Javanois étend des lattes du sommet d'un cocotier à l'autre ; c'est en grimpant sur cet échaufaudage aérien, qu'il recueille la liqueur des noix dans des pots suspendus aux extrémités des

(1) *Valentyn*, Indes orientales, tome I. Amboina, p. 146.

branches. Cette liqueur fournit par la première fermentation le vin de palmier; on peut ensuite le convertir en vinaigre ou en distiller de l'arack. Les noix mûres donnent une huile excellente ; leur coque est taillée en coupes que la laborieuse paresse des Javanois orne de diverses sculptures. Du péricarpe fibreux de la noix on fabrique des nattes, des cordages, et même une sorte de bure. Enfin, toute la charpente d'une maison javanoise est tirée du tronc du cocotier, tandis que ses feuilles servent à couvrir le toit. Cet arbre est tout pour les indigènes de Java (1).

Parmi les médicamens on distingue deux espèces de casse, *cassia javanica* et *fistula* (de Lamarck) ; les fruits pendent à l'arbre comme de longs bâtons. L'huile de cajaput est connue. Valentyn dit que les noyaux de la *boa-lansa* sont un excellent vermifuge. La *michelia tchampaca* fournit par distillation une huile presqu'aussi précieuse que l'essence de rose.

L'île de Java produit deux espèces de coton, l'un, le fromager pentandrique,

(1) *De Wurmb*, Mémoire sur les palmiers, vol. I des Transactions de Batavia.

bombax pentandrum, arbre très-élevé; l'autre est un arbuste, c'est le *gossipium indicum* de Lamarck, décrit et figuré dans Rumphius.

Dans les buissons on voit briller de magnifiques fleurs, telles que les *gardenia florida*, des *nycthantes*, des polianthes, nommées en malais, *sounda malam*, gaillarde de nuit; des *erythrina corallodendrum*, la rose de la Chine; le marsan ou murrai des Indes, *murraya exotica*.

On vend des fleurs dans les rues, tous les soirs au coucher du soleil; elles sont disposées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes qui se séparent. Les personnes des deux sexes remplissent leurs cheveux et leurs habits de ces fleurs. Ils répandent ce mélange sur leurs lits, de manière que la chambre exhale le plus pur et le plus délicat des parfums.

Parmi les arbres qui forment de belles allées et procurent des ombragés salutaires (1), on distingue le *mimusops elengi*, la *nauclea orientalis*, le canari des Moluques, *callophyllum inophyllum*; la guettarde de l'Inde,

(1) *Labillardière*, tome II, p. 310.

guettarda speciosa, et l'énorme filaos à feuilles de prêle, *casuarina equisetifolium*. Les Javanois, en faisant de nombreuses entailles au tronc de l'*hybiscus tiliaceus*, dans la saison des pluies, parviennent à lui faire produire, sur toute sa longueur, des branches qui couvrent la terre. Parmi les arbres de construction, on doit d'abord remarquer l'arbre de têk ou teak, qui forme de très-grandes forêts, et qu'on nomme ici *diati*. Valentyn assure qu'il y a dans les îles de la Sonde et des Moluques plus de 400 sortes de bois qui peuvent servir aux charpentiers et aux menuisiers. Rumphius en fit voir des échantillons dans un petit meuble dont les Etats de Hollande firent présent au grand-duc de Toscane, Cosme III (1). Il est douteux si le sandal blanc de Timor se trouve aussi à Java. Les forêts de cette île renferment de belles espèces d'*uvaria*, d'*helicteres*, de *bauhinia*, l'*agave vivipara*, avec lequel les habitans font des étoffes, et le muscadier uviforme, dont le fruit n'est pas aromatique. Les marécages sont couverts de larges feuilles de *nymphœa nelumbo*; et le *pistia stratiotes* forme dans les rivières de belles rosettes (2).

(1) *Valentyn*, tome III, p. 220.

(2) *Labillardière*, tome II, p. 318.

A

A côté de ces magnifiques et utiles végétaux, la nature auroit-elle fait croître le poison le plus violent? Les montagnes romantiques de l'intérieur de Java nourrissent-elles dans leurs vallons secrets le terrible *bohon-upas?* L'existence de ce fameux arbre paroît aujourd'hui très-problématique. Selon le récit romanesque d'un M. *Foersch*, le *bohon-upas* se trouve à 27 lieues de Soura-Sharta, parmi des collines stériles; « il exhale autour de lui un poison mortel qui, dans un rayon de 12 à 16 milles, étouffe toute végétation; il n'y a qu'un seul arbre adulte, mais il a heureusement engendré cinq ou six petits, de sorte que cette précieuse race ne s'éteindra pas. Des criminels condamnés à mort ont l'option de subir leur supplice, ou d'aller chercher une certaine quantité de sucs poisonneux, qui découlent du bohon-upas. S'ils retournent sains et saufs, on leur fait grace, et on leur donne même une pension; mais il n'y en a eu qu'un nombre infiniment petit qui ait réussi dans cette dangereuse expédition. En vain se tourne-t-on de manière à éviter le vent qui apporte les vapeurs pestilentielles; souvent les vents changent; d'ailleurs, les calmes très-fréquens

dans ce pays, ne laissent aucun moyen d'y échapper. »

Toute cette histoire a l'air d'être copiée dans l'ouvrage de Valentyn. Cet observateur savant et judicieux avoit entendu raconter à peu près les mêmes particularités, sur un arbre qui devoit exister à Turate dans l'île de Célèbes (1): même difficulté d'en tirer le poison, mêmes exhalaisons pestilentielles, même isolement des autres végétaux; c'est le bohon-upas lui-même. On assura qu'un certain roi en avoit fait l'épreuve sur quatre malfaiteurs, dont il fit piquer les jambes par une lame trempée dans ce poison. Malgré l'amputation instantanée du membre blessé, ils moururent sur-le-champ. Mais Valentyn ne garantit pas toutes ces relations; il se borna à observer qu'il avoit reçu lui-même de Célèbes une branche de cet arbre, qu'il regarde comme une espèce de laurier (2).

M. de Wurmb déclare fort lestement, que le bohon-upas est une fable inventée par les Javanois (3). Notre M. Barrow observe que

(1) *Valentyn*, tome III, Beschryving van Amboina, pag. 218.

(2) *Ibid.*, fig. 50 et 51.

(3) *De Wurmb*, 254.

bohon-upas ne signifie, en javanois, que simplement un arbre vénéneux. « Ainsi, dit-il, la *dioscorea alata* est nommée *ubi-upas*, patate vénéneuse; la graine d'un arbre portant une fleur papilionacée, probablement une espèce de *sophora*, reçoit le nom d'*upas bidjec*, graine de poison; des *euphorbia*, des *solanum*, des *datura*, reçoivent également l'épithète d'upas, pour indiquer leurs qualités nuisibles, vraies ou prétendues (1). » Cette remarque ne décide au reste de rien. Thunberg paroît n'ajouter aucune foi au récit de Foerscle; et M. Staunton, dans le Voyage de l'Ambassade anglaise, cherche à la faire passer pour un tissu d'impostures. Mais ne pourroit-on pas donner à ce conte un sens raisonnable? Le terrain où ces arbres croissent, renferme peut-être des grottes dont les vapeurs sulfureuses ou arsenicales suffoquent les malheureux qu'on y envoie. Ajoutez à ceci un peu d'exagération d'un côté, et quelque supercherie politique de l'autre, et vous aurez toute la fable du bohon-upas.

Parmi les animaux domestiques de l'île, les buffles tiennent le premier rang ; ils sont employés à tous les travaux. Lesche-

(1) Voyage to Cochinchina, p. 193.

vaux n'y manquent cependant pas ; mais ils sont d'une espèce très-foible. Deux buffles font l'ouvrage de six chevaux ; on les nourrit à bon marché (1). Le buffle vit à Célèbes et à Timor dans l'état sauvage ; il est, dit Valentyn, comme *un demi-éléphant ;* il y en a qui pèsent 1,200 livres et au-delà ; leurs cornes sont longues d'une aune et un quart (2). Ceux de Java, quoiqu'en état de domesticité, sont très-forts et très-grands ; ils ont de longues oreilles et de grandes cornes, qui projettent droit en avant, et sont courbées en dedans par le bout ; on leur perce un trou dans le tendon des narines, au travers duquel on passe une corde, qui sert à conduire ces lourds et stupides animaux ; leur robe est d'un gris cendré avec de petites taches. Ils sont tellement accoutumés à être menés trois fois par jour à l'eau pour se rafraîchir, qu'on ne peut les mettre au travail qu'après les avoir satisfaits en cela. La femelle donne du lait, mais les Européens n'en font guère usage. La chair du buffle sauvage doit être excellente, tandis qu'on estime peu celle du buffle domestique.

(1) *De Wurmb*, p. 181.

(2) *Valentyn*, tome III, p. 264. Voici le *taureau-éléphant* de Philostorge, etc.

Les moutons sont rares; ils ont des poils au lieu de laine, et les oreilles pendantes. Les Chinois nourrissent un grand nombre de cochons ; les sangliers pullulent dans les bois, et font beaucoup de tort aux cultures. Une espèce de hérisson, l'*erinaceus malaccensis*, porte dans sa vessie de fiel, une pierre qui, sous le nom portugais de *pedra do porco*, passe parmi les Hollandais pour être douée des qualités médicales les plus merveilleuses. « Jetez cette pierre dans un verre de vin ; aussitôt sa vertu se communique à la boisson, et vous pouvez, ce verre à la main, braver les fièvres et le poison même (1). »

Il y a une autre espèce voisine du cochon, qui habite les forêts de l'intérieur ; c'est le *sus babyroussa* : le dernier de ces mots est malais, et signifie *cerf-cochon*, terme qui peint assez bien la forme et l'aspect de cet animal. Comme on s'est avisé d'établir en principe que la nature ne fait jamais rien en vain, on s'est trouvé embarrassé pour expliquer à quoi servent les deux défenses recourbées en arrière que porte le babyroussa, et qui, placées comme elles le sont, ne sauroient être employées, ni pour l'attaque, ni pour

(1) Voyage to Cochinchina, p. 198.

la défense. Valentyn assure que le babyroussa aime à dormir debout sur ses pattes de derrière, en s'appuyant contre un arbre, et que ses défenses lui servent à s'accrocher aux branches (1). M. Barrow observe qu'il a vu en Afrique australe, des babyroussas ou quelque animal très-ressemblant à celui-ci : « Or, de-
» mande-t-il, dans ces déserts qui se couvrent
» à peine de quelques arbrisseaux, où le
» babyroussa trouvera-t-il une cheville à la-
» quelle il puisse suspendre sa tête? » Il est facile de répondre à cela; ces babyroussas viennent des contrées plus riches en bois : mais la question ne mérite pas une discussion.

Parmi les singes de Java, les naturalistes nomment le *simia apedia* de Linné, et le *simia aigula*, aigrette. On voit voltiger dans les bois, l'écureuil bicolor, et le *sciurus sagitta* ou écureuil volant de Java. Le joli *moschus javanicus* aime tant la liberté, qu'aucun soin, aucune caresse ne sauroit lui rendre supportable l'état de domesticité (2).

Quoique M. de Wurmb ait affirmé que le plus grand serpent de Java, l'*oular-sawa* ou serpent de rizières, n'ait ordinairement

(1) *Valentyn*, tome III, pag. 268.

(2) *De Wurmb*, p. 134.

que 9 pieds de long, et tout au plus 20, un naturaliste français qui a visité les côtes orientales de cette île, dit que les marais y sont l'habitation ordinaire d'un redoutable serpent, le *boa-constrictor*, qui avale des chevreaux entiers.

Les crocodiles y sont énormes et très-abondans; ils se tiennent à l'embouchure des rivières pour pêcher les cadavres qu'on y a jetés, de sorte qu'on les regarde en quelque sorte comme utiles. Les prêtres *javanois* possèdent, dit-on, l'art de les appeler et de les apprivoiser; ils font croire au peuple que le crocodile obéit à leurs formules magiques, et qu'il reçoit d'eux l'ordre de dévorer un tel, et d'épargner un autre. Tout le monde regarde ici comme un fait certain, que le *trochilus* cherche son manger dans la gueule du crocodile. Cette histoire rapportée par les anciens (1), n'a rien d'invraisemblable; ce monstre aquatique s'endort souvent la bouche ouverte, et tous les petits oiseaux viennent habituellement manger sur son dos les vers et insectes dont il est couvert.

(1) *Hérodote*, liv. II, ch. 51. *Arist.* Hist. anim., lib. VI, chap. 9. *Pline*, Hist., lib. VIII, cap. 25. Voyez *Scaliger*, De Subt. ad Card. CXCVI.

Les *draco-volans* voltigent aux environs de la ville, pendant la plus grande chaleur du jour, comme les chauve-souris en Europe; on les attrape facilement et impunément. La *cicada tibicen* se perche sur les arbres et fait entendre un cri très-perçant, semblable au son d'une trompette : la blatte kakerlagor et des petites fourmis rouges s'insinuent partout, mangent et détruisent tout. La *mantis-gongiloïdes* est, chez les *Javanois*, l'objet d'une superstition particulière.

Les Anglais qui accompagnoient lord Macartney, en voulant traverser les bois voisins de la pointe d'Anjerie, se trouvèrent embarrassés par des filets d'araignées si forts, que les petits oiseaux y restoient pris. Un grave monsieur de Londres dit à M. Barrow, qu'il regardoit cela comme un conte, indigne de figurer dans la relation authentique d'une ambassade à la Chine. Quel fut l'étonnement de ce monsieur, lorsque notre voyageur lui affirma que ces araignées ont les griffes longues de quatre pouces, et si fortes, qu'à Batavia on les fait encadrer en or ou en argent, et on les emploie comme cure-dents! « Quoiqu'il » n'y ait rien de plus conforme à la vérité, » continue M. Barrow, mon bourgeois se dit

» certainement à lui-même : A beau mentir
» qui vient de loin. »

Le peuple ailé qui habite les bois de Java, ne le cède à aucun autre pour la beauté du plumage. De beaux loris, de jolis perroquets viennent par milliers se nicher sur le *corallodendrum*, au moment où il étale l'écarlate de ses fleurs. Le *phasianus argus* est commun dans les bois, mais difficile à prendre vivant. Les coqs sauvages portent une crête blanche, mêlée d'une teinte légère de violet; une espèce de *jouana* peu différente de la *parra sinensis*, fréquente les marais. On assure que les oiseaux de paradis étendent leur course aérienne jusqu'aux montagnes orientales de Java. La *fulica porphyrio*, l'*awadawat*, diverses espèces d'*oriolus*, augmentent le nombre des oiseaux javanois. Une des espèces les plus curieuses, est cette hirondelle dont on mange les nids.

Tout le monde sait que dans les Indes et presque dans tout l'Orient, l'on fait un cas infini d'une certaine espèce de nids d'oiseaux. Ces nids se trouvent en plusieurs endroits, et principalement, dit-on, sur les côtes de la Cochinchine. Ils sont de figure ovale, d'un pouce de haut, de trois pouces de tour, et du

poids d'une demi-once : ils sont l'ouvrage d'une hirondelle qui a la tête, la poitrine, les ailes d'un beau bleu, et le corps d'un blanc de lait; ou selon d'autres, noire sans tache. On l'appelle aux Manilles, salangane : Linné l'a nommée *hirundo esculenta.* Le goût de ces nids est naturellement fade; mais comme on les croit favorables à l'une des passions qui agissent le plus fortement sur l'homme, dans tous les pays, on a cherché à les rendre agréables par divers assaisonnemens; les gens raisonnables croient en effet qu'ils peuvent contribuer au rétablissement d'une santé affoiblie.

Marsden, dans son Histoire de Sumatra, dit que ces oiseaux avalent l'écume de la mer. M. Poivre crut observer que cette écume consiste souvent en rogue ou frais de poisson, délayé de manière à former une espèce de colle; d'autres ont dit que ces hirondelles se nourrissoient d'un fucus décomposé, rejeté par la mer sur le rivage; enfin M. Wurmb (1) assure que les oiseaux de cette espèce, du moins à Java, ne se nourrissent que d'insectes, et qu'ils forment leurs nids avec les résidus

(1) Mémoires dans le IIIe. volume des Transactions de Batavia. — Lettres de *De Wurmb*, p. 193-196.

les plus solides de leurs alimens. Cet oiseau est nommé par les Javanois, *waled* ou *bourong-daya*, ou *lawet.* Il n'est pas plus grand qu'un roitelet. Son plumage, selon Wurmb, est noirâtre, tirant au vert sur le dos et au gris vers la queue et sous le ventre.

On les trouve sur-tout aux deux promontoires occidentaux de Java, et principalement dans les districts de Caloppanogal et Sampia; ils demeurent dans les excavations de quelques rochers calcaires. On y prend leurs nids avec beaucoup de dangers et de peines. On en exporte pour environ 25 quintaux, à 125 liv. pesant le quintal, payé de 800 à 1,400 rixdalers.

Telles sont les richesses de cette magnifique île équinoxiale, dominée par une poignée de marchands nés à 4,000 lieues de là, au sein d'un marais voisin du pôle. Quel superbe royaume l'île de Java ne formeroit-elle pas, s'il s'élevoit un héros javanois ou malais, qui, en accoutumant les indigènes à une vie maritime, y établiroit le siége du commerce de l'Orient, prérogative que la nature semble lui avoir réservée!

Les vents impérieux qui bouleversent les nombreux bras de mer, entre l'Océan Paci-

fique et la mer des Indes, placeroient toute la navigation de ces parages sous la domination d'une bonne flotte, construite en bois de tèk, et établie à Batavia. Si les flottes de l'Europe vouloient passer par le détroit de Malaca, de nombreuses îles et de forts courans retarderoient leur marche. Il est difficile de pénétrer par le détroit de Bali; enfin, la navigation du détroit de la Sonde est sujette à des obstacles qui peuvent y retenir une flotte jusqu'à des mois entiers (1).

La marine de Batavia étant sur les lieux, profiteroit des moussons favorables qui porteroient rapidement ses détachemens, tantôt à Taïti et au Japon, tantôt aux embouchures de l'Indus et du Gange.

Mais une compagnie de marchands, occupés à combiner des achats et des ventes, devoit borner sa politique à la maxime banale de fonder sa propre sûreté sur les divisions qu'elle semeroit parmi ses voisins.

L'île de Java se trouve partagée entre cinq puissances principales, lesquelles dépendoient toutes plus ou moins de la compagnie.

En commençant par l'ouest, la première de ces puissances est le royaume de *Bantam*;

(1) *Stavorinus*, *de Mannevillette*, *Forrest*, etc.

il est gouverné par un roi qui a pouvoir de vie et de mort sur ses sujets; mais il paye à la compagnie un tribut annuel de 100 bhar, ou 37,500 livres de poivre. Ce prince est d'ailleurs tenu, par une promesse formelle, de ne point vendre le poivre et les autres productions de ses États, à des nations étrangères; ces denrées doivent être toutes livrées aux Hollandois, moyennant un certain prix convenu. Cette obligation s'étend à ses provinces conquises dans les îles de Bornéo et de Sumatra, qui fournissent l'une et l'autre beaucoup de poivre. La compagnie tenoit à cet effet des comptoirs à Baujer-Massing, dans la première de ces îles, et à Lampon-Toulabouwa, dans la seconde; elle a de plus le fort Speelwyk, près de Bantam, qui sert à empêcher le commerce interlope. Aussi, M. Barrow n'eut pas la permission de voir le roi de Bantam, crainte qu'il n'introduisît en contrebande des idées anglaises. L'officier hollandais parut à M. Barrow y être « *vice-roi, au dessus du roi.* »

Il est défendu au roi de Bantam de se donner un successeur ; c'étoit la compagnie qui le nommoit; elle le prenoit dans la famille royale, ainsi qu'on en a eu l'exemple en 1767. Le discours que M. Van Ossemberg, conseiller

ordinaire des Indes, tint à cette occasion, dépeint parfaitement l'état précaire de ces soi-disant souverains. Le voici :

« M. le gouverneur-général et les nobles » conseillers des Indes hollandaises, ayant » résolu et trouvé bon de me députer en » qualité de leur commissaire plénipoten- » tiaire à la Cour de Bantam, afin de pré- » senter et d'installer (sur la demande du » roi), son fils aîné, le pangorang (prince) » Custi, comme prince héréditaire et comme » successeur à la couronne, et l'heureuse » époque de cette élection étant arrivée; moi, » commissaire, j'installe au nom de la noble » compagnie des Indes hollandaises, le susdit » pangorang, sous le titre d'Abdul Mossagir » Mochamed Ali Joudéen, en qualité de pan- » gorang-ratau, ou prince héréditaire et suc- » cesseur à la couronne de tout le royaume » de Bantam.

» Ledit commissaire présume que ledit » pangorang - ratan voudra bien considérer » cette élection comme une faveur spéciale » que la noble compagnie lui témoigne au- » jourd'hui, en l'adoptant pour petit-fils de » la compagnie des Indes orientales hollan- » daise; et que, par la suite, il se montrera,

» dans tous les temps et dans toutes les occa-
» sions, digne de ce bienfait, par une con-
» duite franche et loyale, et en obéissant aux
» ordres de la noble compagnie et à ceux de
» son père, le roi de Bantam, pendant toute
» la durée de sa vie. »

A la réquisition du commissaire, ce discours fut lu en langue malaise, immédiatement après l'élection du prince héréditaire, en présence du roi son père, de tous les grands du royaume et d'un nombre considérable d'employés de la compagnie, qui étoient venus de Batavia à la suite du commissaire, pour lui servir de cortège. Pendant cette cérémonie il y eut une musique de plusieurs gourgons, et le peuple se livra aux plus vives expressions de la joie.

Jaccatra est le second royaume de l'île de Java; il s'étend à l'ouest jusqu'à celui de Bantam, et à l'est il touche à celui de Chéribon. Jaccatra étoit autrefois gouverné par ses propres princes; mais son dernier roi ayant été obligé, en 1619, de se soumettre aux armes victorieuses de la compagnie, celle-ci s'en est approprié la souveraineté, et le fait gouverner immédiatement par le gouverneur-général et le conseil des Indes; tous les Javanois

de Jaccatra sont par conséquent ses sujets nés. Avant cette révolution, Jaccatra étoit la capitale de ce royaume ; aujourd'hui c'est Batavia qui tient ce rang : cette dernière ville a été bâtie à très-peu de distance de la première.

Chéribon ou *Tsieribon*, comme Valentyn veut qu'on l'écrive et prononce, est le troisième royaume de l'île de Java : il est aujourd'hui gouverné par trois princes, qui tous trois sont souverains dans les cantons qu'ils possèdent, sans être sous la dépendance de la Hollande ; cependant ils en sont les alliés, et tenus, comme le roi de Bantam, de livrer aux Hollandais toutes les productions de leur pays, sans permettre à aucun étranger d'y entrer, sous quelque prétexte que ce soit ; et la compagnie avoit aussi grand soin de tenir la main à ce droit, par les garnisons qu'elle a mises dans les places maritimes. Ils seroient les seuls princes de l'île de Java véritablement souverains, si par la position de leur pays, qui est situé entre Jaccatra et le royaume du *Sousouhounam*, ou empereur de Java, lequel dépend aussi de la Hollande, ils n'étoient pas obligés de ménager celle-ci et de faire tout ce qu'elle trouve bon de leur prescrire ; car lorsqu'un de ces princes ne se conduit pas

à

à son gré, elle le destitue, et en nomme un autre à sa place. Il paroît que les Hollandais ont aujourd'hui de petits postes militaires jusque dans le centre de l'île. Ce ne sont que des châteaux avec un parapet et un pont-levis. Les commandans y mènent une vie fort tranquille. M. Wollzogen en vit un qui étoit demeuré 32 ans dans le même poste; ce qui prouve qu'on peut encore vivre passablement long-temps à Java (1). Il est vrai que cet Hollandais étoit un honnête homme et un esprit tranquille.

Le quatrième royaume est celui de *Sousouhounam*, ou empereur de Java, qu'on appelle aussi souvent, d'après le lieu qu'il habite, le *Sousouhounam-Mataram*. Ce royaume comprenoit autrefois la plus grande partie de Java, et comptoit dans sa dépendance le royaume de Cheribon; ce qui le rendoit fort puissant alors; mais depuis l'établissement de la compagnie à Java, il a successivement perdu beaucoup de son pouvoir. Il étoit cependant resté dans toute son intégrité jusque vers le milieu de ce siècle, que l'empereur se vit forcé, par la rebellion de Manko Bouni, prince du sang royal, de se

(1) *Wollzogen*, p. 384.

démettre de son empire en faveur de la compagnie, laquelle lui en rendit la moitié, et conserva le reste pour elle, en s'engageant de le protéger, et de ne laisser passer la couronne qu'à un prince du sang impérial (1).

L'empire étant partagé en deux parties, la compagnie donna la sienne en fief à Manko-Bouni, avec le magnifique titre de *sultan*, sous les mêmes conditions de le protéger et de ne prendre pour sessuccesseurs que des princes de sa maison. Voilà ce qui compose le cinquième royaume de Java. Mais ces deux derniers Etats vivent naturellement dans une discorde perpétuelle, et il n'y a guère qu'une dixaine d'années que le vieux prince *Mangono-Kora* pensa réunir de nouveau l'empire de Mataram. Après avoir soutenu dans les montagnes une guerre de vingt ans contre la compagnie, il eut l'air de faire la paix; mais en effet il ne chercha que l'occasion de s'emparer de l'esprit du *sousouhounam* actuel, pour le pousser à détrôner le *sultan* protégé par les Hollandais (2). La compagnie temporisoit et négocioit. On ne connoît pas l'état présent des affaires.

(1) *Stavorinus*, p. 175.

(2) *Wollzogen*, Lettres, etc., p. 392.

Le *sousouhounam* réside à Soura-Charta, sous la surveillance d'une garde hollandaise, qui y occupe une citadelle assez bien fortifiée. Cette ville reçoit l'eau qu'on y consomme par un bel aqueduc. L'enceinte intérieure du palais s'appelle le *thalm;* aucun homme du peuple n'ose y pénétrer. On y voit les statues des héros javanois; la cour est un grand cirque de trois quarts de lieue de circonférence. On y donne des fêtes publiques, des combats de tigres, des tournois. Deux grands tamariniers offrent sous leur ombrage un asile inviolable à tout Javanois qui veut supplier l'empereur (1).

On peut considérer la principauté de Balamboang comme une sixième souveraineté, quoique, selon d'autres, elle dépende du sousouhounam.

Deux royaumes voisins méritent d'être remarqués; l'un est l'île et la principauté de *Madura*, qui n'est séparée de Java que par un petit bras de mer. Cette île est gouvernée par un souverain qui porte, parmi d'autres titres, celui de *parhenbani* ou *très-saint*, titre qui lui a été accordé par la compagnie (2), laquelle disposoit de la succession à ce trône.

(1) *Ibid.*, p. 385.

(2) *De Wurmb*, p. 170.

Enfin, l'île de Bali, riche en or, cuivre, fer, en coton et en bœufs excellens, habitée par des peuples plus blancs que les Javanois, obéit à un prince qui paroît dépendre moins que les autres des Hollandais.

Tous les autres souverains se sont engagés, comme ceux de Bantam et de Chéribon, de ne livrer qu'à la compagnie seule les productions de leurs terres, et de ne faire aucune alliance avec des étrangers; promesse que la compagnie avoit cherché de rendre inviolable par un grand nombre de postes qu'elle entretenoit le long de toute la côte du nord.

Les Hollandais auroient certainement beaucoup de peine à soutenir la pleine intégrité de leur puissance, si tous ces princes parvenoient à s'entendre; mais ils sont parfaitement à l'abri de leurs attaques, tant par la jalousie et la division qui règnent entre ces despotes, que par leur ignorance de la tactique européenne, et l'indolence voluptueuse dans laquelle la plupart d'eux végètent.

Les diverses cours de Java présentent toute la pompe du despotisme et tous les signes extérieurs de l'esclavage politique. Lorsque le *sousouhounam* paroît, il est précédé, outre sa garde, de six nains et d'une cinquantaine

de jeunes filles, qui portent les marques de sa dignité ; ce sont un bouclier où le soleil, la lune et les étoiles sont représentés par des brillans, puis une *potence* d'or, une roue d'or, et d'autres instrumens de supplice et de torture (1). On ne s'approche de lui qu'en rampant, et l'on s'en retourne également en rampant à reculons. Les fêtes de la cour consistent ordinairement en de tristes tournois, dans lesquels, au bruit d'une musique uniforme, les seigneurs cherchent à faire tomber le bonnet l'un de l'autre à coup de lance ; mais les grandes réjouissances demandent, pour être complettes, un combat contre un tigre, ce qu'on appelle un *rambouk*. Le monarque, assis sur une haute estrade, est entouré de ses gardes en lignes serrées ; plus loin, des milliers de Javanois forment un carré, dont l'intérieur présente de tous les côtés un quadruple rang de piques. Un homme reçoit l'ordre d'ouvrir la trappe de la loge du tigre, que le feu qu'on a eu soin d'allumer dedans, force à sortir. Le Javanois chargé de cette commission dangereuse, doit encore reculer lentement et à pas cadencés. Si le tigre se jette sur lui, il n'ose tirer son *kris* ou poignard, à cause de

(1) Le baron de *Wollzogen*, p. 387 et suiv.

l'auguste présence du souverain ; mais un Javanois est bien sûr de sa longue pique. Le tigre se promène dans l'enceinte de fer qui l'environne ; on l'irrite, on le blesse, l'animal furieux essaye de faire une trouée ou de s'élancer par dessus ; des milliers de piques sont aussitôt en mouvement ; mille coups terminent lentement la vie de l'ennemi commun. On diroit que les princes javanois veulent se donner une leçon à eux-mêmes, en se rappelant, par ce spectacle, l'impuissance d'un despote dans le cas d'une insurrection générale. Mais rentrés dans leurs palais, ces princes, au milieu d'une centaine de concubines, se reposent des fatigues de leur apparition publique. Mâcher du bétel et regarder danser ou jouer, voilà les occupations avec lesquelles un prince javanois remplit les momens de la journée que ses repas lui laissent libres ; encore l'ennui qui assiége son trône, l'oblige-t-il ordinairement à se procurer quelques heures d'ivresse par l'usage de l'opium. Cette drogue, dont la compagnie vendoit annuellement des quantités énormes, n'étoit pourtant guère consommée que par les grands ; le peuple la trouvoit trop chère et y substituoit, entr'autres, les graines de chanvre. La *datura indica*

procure encore plus promptement un délire complet (1).

Quoique les Javanois ne soient point esclaves personnellement, ne pouvant être ni achetés ni vendus, leur condition n'est guère meilleure que celle des nègres dans nos colonies. Toutes les terres appartiennent en propriété aux rois, princes ou seigneurs. Le fermier est tenu au service militaire; la moitié des produits de son travail appartenoit de tout temps aux seigneurs; à présent ils prélèvent les deux tiers pour satisfaire aux demandes des Hollandais. Le peuple est principalement tenu à planter du poivre et du café. L'absence de toute justice régulière semble être le principal fléau de cette contrée; les individus offensés ont recours au souverain, dans l'audience publique; mais l'offenseur cherche ordinairement à s'emparer de la personne du plaignant, avant qu'il ait pu pénétrer dans la cour du prince. Dans quelques endroits, le seigneur hérite de tout ce qu'un homme du peuple laisse en mourant; les enfans et la veuve deviennent esclaves s'ils ne se rachètent pas.

Les Javanois ne paroissent pas toujours

(1) *Barrow*, Voyage to Cochinchina, p. 224.

avoir gémi sous un joug aussi dur. Dans les 14e. et 15e. siècles, l'île regorgeoit d'habitans, les arts y fleurissoient, la fabrique d'armes étoit renommée ; l'artillerie, fondue par eux-mêmes, étoit assez bien servie ; ils construisoient beaucoup de navires et parcouroient les mers voisines, tantôt en marchands et tantôt en pirates (1). Dès l'an 1304, ils avoient formé des colonies aux îles Moluques, où ils faisoient le commerce des épiceries, et où l'on reconnoît encore les villages fondés par eux, les animaux qu'ils y ont introduits, et les termes dont ils ont enrichi les idiômes de ces îles (2).

Avant de rechercher l'origine des Javanois, il faudroit les connoître un peu mieux que nous ne les connoissons. La langue, ce grand *critérion* de l'origine des nations, a subi de grands changemens. On distingue deux langues parlées à Java ; le *malais*, qui est l'idiôme de la vie commune, et l'ancien *javanois*, qui n'est usité que dans quelques écrits publics ou actes de la cour. On dit que dans ce der-

(1) *Odoardo Barbosa*, chez *Ramusio*, raccolta, tome I, p. 353.

(2) *Valentyn*, beschryv. van Amboina, p. 63-122.— Moluksche zaaken, p. 136, etc., etc.

nier idiôme, les trois quarts des mots sont du *sanskrit*; c'est-à-dire, du hindou. Mais cette assertion de Valentyn ne paroît pas entièrement confirmée par le petit vocabulaire que M. Langlès a publié (1). Les annales des rois de Java qui commencent par un déluge universel, font descendre cette nation de *Vischnou* (2). L'abstinence des nourritures animales, que gardent encore les habitans des montagnes, la tradition d'après laquelle ils prétendent descendre d'une espèce de singe, nommée *wou-wou;* enfin, leur croyance à la transmigration des ames humaines dans les corps des brutes (3); tout cela, joint à leur physionomie et à leur caractère, semble indiquer l'Indoustan comme leur patrie originaire. D'un autre côté, ils ont dû au moins recevoir très-anciennement une colonie chinoise, car d'après les voyageurs du 16e. siècle, ils se disoient eux-mêmes descendans des Chinois (4). D'ailleurs, on trouve dans la partie orientale de l'île, des anciens temples ornés de

(1) Voyage de *Thunberg*, tome II, p. 293.

(2) *Sadjara Radja Djawa*, dans le volume I des Transactions de Batavia.

(3) De Wurmb, p. 134.

(4) Jean de *Barros*, dec. II, lib. IX, chap. 4.

porcelaine et d'idoles chinoises (1). Le malais s'est répandu ici comme sur les îles voisines ; on ne connoît pas encore bien toutes les variétés du haut et du bas malais.

Les Javanois sont d'une taille moyenne, mais assez bien prise ; ils ont le front large, le nez écrasé et un peu recourbé par le bout ; leur teint est d'un brun clair ; leurs cheveux sont longs et fort luisans, par l'huile de noix de coco dont ils les graissent continuellement. Ce peuple est, en général, paresseux, arrogant, mais fort timide. Leur arme principale, et qu'ils ne quittent jamais, est le kris, espèce de poignard de la longueur d'un couteau de chasse, dont la lame est d'un acier bien trempé et d'une forme serpentine ; elle fait par conséquent de larges blessures, et quelquefois elle est empoisonnée. Alors elle donne immanquablement la mort. Le manche est plus ou moins riche, suivant les moyens de ceux qui portent cette arme. Le Javanois, naturellement fier et insolent avec ses inférieurs, est bas et rampant avec ses supérieurs, et avec ceux dont il espère recevoir quelques bienfaits. Mais ils n'éprouvent point ces accès de fureur qui rendent les Malais dangereux, et

(1) De Wurmb, p. 150.

l'on ne les voit jamais, comme ceux-ci, leur kris à la main, se précipiter en désespérés au milieu de la foule des passans.

Leur vêtement n'est composé que d'un simple morceau de toile de coton, jeté autour des reins, qu'ils passent ensuite entre les jambes et attachent par derrière. Le reste de leur corps est nu, à l'exception d'une espèce de petit bonnet dont ils se couvrent la tête. Tel est l'habillement du peuple. Les personnes distinguées portent une simple robe à la moresque, de toile de coton à fleurs, ou de quelqu'autre étoffe, et se garnissent la tête d'un turban, au lieu de bonnet. Ils laissent croître leurs cheveux, mais arrachent soigneusement jusqu'aux racines, les poils du corps.

Dans les fêtes que le gouvernement de Batavia donne aux rois alliés et vassaux, on voit quelques-uns de ceux-ci figurer en costume européen (1). Mais le *sousouhounam*, ou empereur de Java, se montre à son audience publique dans l'habillement d'un simple Javanois (2).

L'habillement des femmes n'est guère plus élégant que celui des hommes; c'est une pièce

(1) *De Wurmb*, p. 168.

(2) Bar. de *Wollzogen*, p. 387.

de toile appelée *saron*, dont elles s'enveloppent les reins, et qui couvre aussi une partie du sein, au dessous duquel elles l'attachent. Ce saron tombe jusqu'au dessous des genoux, et descend quelquefois même jusque sur les talons; les épaules et une partie du dos restent nues. Leurs cheveux, qu'elles portent fort longs, sont retroussés et attachés derrière la tête, en forme de disque, avec de grandes aiguilles de bois, d'argent ou d'or, selon qu'elles sont riches. Cette espèce de coiffure, qui se nomme *coudé*, est aussi en usage parmi les femmes de Batavia, qui la garnissent quelquefois de toutes sortes de fleurs.

Les deux sexes aiment également avec passion à se baigner dans les rivières, sur-tout dans la matinée. Les enfans des deux sexes courent entièrement nus, jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans; et à celui de douze ou treize ans, les uns et les autres sont nubiles.

Aucune loi civile ne restreint la polygamie: les Javanois prennent autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir, et ont de plus quelques esclaves pour concubines; mais la misère rend cet usage assez rare parmi le bas peuple, qui doit, en général, se contenter d'une seule femme, faute de pouvoir en nourrir davan-

tage. Les femmes sont d'une figure plus agréable que les hommes ; elles aiment beaucoup les blancs, dont elles sont jalouses à l'excès. Malheur à l'Européen qui leur est infidèle ! elles savent lui faire prendre certaines drogues qui l'empêchent de retomber à l'avenir dans de pareilles fautes.

En général les femmes, dans toutes ces îles, s'occupent beaucoup de sorcellerie, et malheureusement des poisons entrent souvent dans leurs philtres (1). La tyrannie des lois semble les excuser. L'assassinat d'un homme entraîne peine de mort; celui d'une femme peut s'expier par une amende pécuniaire.

Leurs demeures ressemblent plutôt à des cabanes qu'à des maisons; elles sont construites de cannes de bambou fendues et entrelacées, qu'on enduit d'argile. Le toit en est fait d'attap ou feuilles de cocotier. L'entrée en est basse, et on n'y trouve ni porte ni fenêtre. Toute la maison consiste communément en une seule pièce, dans laquelle habitent pêle-mêle, l'homme, la femme, les enfans, et quelquefois même leurs poules, dont ils nourrissent un grand nombre. Ils cherchent pour l'emplacement de leurs habitations quelque

(1) *Valentyn*, Amboina, p. 146, etc.

endroit ombragé ; et quand il n'y en a point dans les environs, ils y plantent des arbres. Ceux qui jouissent d'un peu plus d'aisance, cherchent aussi davantage leurs commodités ; mais, en général, ils vivent d'une manière fort misérable.

Leur principale nourriture consiste en riz bouilli, un peu de poisson, et de l'eau pour toute boisson. Cependant ils aiment beaucoup le vin de palmier, quand ils trouvent l'occasion de s'en procurer ; ils boivent aussi la liqueur du coco non fermenté ; ils mâchent continuellement du pinang ou du bétel, et parfois aussi une certaine espèce de tabac qui croît dans l'île de Java, et qui en porte le nom. Le bétel se compose de trois ingrédiens : la feuille de ciri (*cirium myrtifolium.* Linn.), plante qui croît comme le lierre et qui est astringente ; une noix de soupan (*areca catechu*), d'un goût amer très-fort ; enfin, une petite quantité de la chaux d'écailles du poisson nommé dans l'Inde *tschénam.* On enveloppe la noix et la chaux dans la feuille de ciri, qu'on attache quelquefois avec un clou de girofle. Selon M. Moor et d'autres Européens, cette espèce de ci-

gare corrode l'émail des dents (1). Mais la chaux, selon Valentyn, peut modérer l'âcreté du ciri dans la proportion qu'on juge convenable (2). M. Pérou a jugé l'usage du bétel très-sain et presque nécessaire sous les climats tropiques. Peut-être doit-on rapporter au même besoin physique, l'usage qu'a une partie des Javanois de manger de la terre glaise (3).

Ils n'ont ni tables ni chaises, et s'asseyent par terre sur des nattes, avec les jambes croisées dessous le corps. Ils ignorent aussi l'usage des cuillers, des fourchettes et des couteaux; leurs doigts leur en tiennent absolument lieu.

Ils ont une espèce d'instrument de musique appelé gomgom, composé de bassins creux de cuivre de diverses grandeurs et de différens sons, sur lesquels ils frappent avec une verge de fer ou un bâton. Le son de cet instrument n'est pas tout à fait désagréable, et a beaucoup de ressemblance avec celui du

(1) *Langlès*, Collect. port. des Voyages, tom. V, p. 207.

(2) *Oud-and-Nieuw-Ostindica*, tom. III, p. 252.

(3) *Labillardière*, Voyage, tom. II, p. 322.

psaltérion. Leur musique est moins détestable que celle des Chinois (1).

La danse forme la partie essentielle de toutes les fêtes de cette partie du monde. Ce doit être un spectacle curieux de voir réunis à Batavia tous les peuples depuis Malaca jusqu'aux îles Papous, et de pouvoir comparer leurs danses nationales. M. de Wurmb a vu ce spectacle, et nous allons le décrire d'après lui.

« Le *ronking* est la danse ordinaire des Javanois. Les danseuses qui l'exécutent au bruit d'un chant monotone, et au son de quelques gomgoms, ne remuent presque pas les pieds ; mais elles tournent les mains et la tête, comme si elles avoient des convulsions. Leurs attitudes sont voluptueuses, mais jamais obscènes. .... Un danseur qui est au milieu, répond par des gestes semblables. En cédant sa place à un autre, il embrasse les danseuses et leur donne une pièce de monnoie : car c'est une espèce d'*almées* ou *balladères*, qui font un métier de leur art. Aucune femme de condition ne danse à Java ; mais les plus grands seigneurs même se permettent cet amusement.

» Le costume des danseuses est assez singu-

(1) *De Wurmb*, p. 165.

lier.

lier. Par dessus leur *saron*, elles ne mettent que deux fichus, placés chacun sur une des épaules, de manière que les deux pointes du fichu de l'épaule droite viennent sur la hanche gauche, *et vice versa*. Les pointes sont fixées à une ceinture, large de trois à quatre doigts, de plaque dorée ou argentée, ou simplement d'une étoffe brodée. Le devant de la ceinture est toujours orné d'un écusson d'or ou d'argent. Les cheveux sont réunis au dessus de la tête, dans un nœud, et ornés de fleurs artificielles, attachées à de petits fétus de bambou, longs d'une main, et arrangés en demi-cercle.

» Les danses de guerre s'appellent *tandak*; celles qu'on voit à Batavia varient à l'infini. Là ce sont des *Malabarois* qui dansent seuls ou deux à deux, en s'escrimant avec des sabres courts; leur habillement est une longue robe blanche, avec des manches boutonnées, une écharpe blanche et un turban. Les *Buganèses* de Célèbes dansent avec des lances et de longs boucliers. De courtes chausses, une camisole sans manches, un tablier, un casque à la romaine, orné des plumes de l'oiseau de paradis; voilà leur costume. Les insulaires d'*Amboina* sont vêtus presqu'aussi lestement; mais une couronne de fleurs couvre seule leur

tête. Ils dansent sur une ligne, mais en deux séries, chacune conduite par un chef. Les insulaires de *Bâli*, vêtus de même, ont l'air plus martial, la démarche plus fière ; un petit bouclier rond leur couvre le bras gauche ; ils brandissent souvent leurs kris avec des accens sauvages : ils dansent quatre à quatre. Les *Javanois* ne brillent pas beaucoup dans ces exercices guerriers. Habillés comme à leur ordinaire, et leurs lances de 10 pieds à la main, ils dansent en deux ou plusieurs séries, l'une à côté de l'autre ; ils s'avancent ensuite deux à deux, se font des grimaces, mais n'exécutent pas leur combat simulé de manière à faire illusion (1). »

Il me semble que cette réunion des peuples du grand Archipel oriental pourroit fournir le sujet d'un ballet fort agréable. Ces fêtes ont lieu lorsque les princes indiens viennent féliciter un nouveau gouverneur général, ou pour renouveler leurs traités d'alliance avec les Hollandais. On voit souvent, à ces occasions, Batavia entourée d'une flotte de trois cents petits navires de toutes les formes pittoresques adoptées par ces nations insulaires. La suite de tous ces princes est armée de

(1) *De Wurmb*, p. 159-165.

toutes pièces, et il ne faudroit alors qu'un homme de tête et un coup de main pour mettre fin à la puissance hollandaise dans ces régions.

Un des plus grands amusemens des Javanois est le combat des coqs. Pour cet effet, ils élèvent de ces animaux de la grande espèce, et quelque pauvres qu'ils soient, ils préfèrent de vendre tout ce qu'ils possèdent plutôt que de se défaire de leurs coqs de combat. Pour avoir le privilége de tenir de ces coqs, ils paient à la compagnie un impôt, qu'on afferme tous les ans à Batavia, et qui est compris dans les domaines du royaume de Jaccatra. En 1770, cette ferme rapportoit 420 florins par mois; mais cette espèce d'impôt ne porte que sur les habitans de Jaccatra.

Ils sont fort habiles à jouer au ballon, qu'ils frappent successivement avec une grande adresse et une extrême agilité, en se servant du pied, du genou et du coude; ils le tiennent pendant long-temps en mouvement, sans qu'il touche la terre. Ce ballon, qui a la grosseur de la tête d'un homme, est fait de roseaux et creux en dedans. Leur manière de saluer est de porter la main au front.

Le mahométisme est la religion des habitans de l'île. On assure cependant que dans l'inté-

rieur des terres au-delà des montagnes, il y a encore quelques anciens idolâtres. Les Mahométans ont ici par-tout des mosquées, dont la plus fameuse est celle de Chéribon; mais je ne l'ai pas vue. Ils respectent beaucoup les tombeaux de leurs saints, et punissent sévèrement ceux qui se permettent d'y faire quelque malpropreté.

Ils ont leurs médecins des deux sexes, qui, par la connaissance qu'ils possèdent de certaines herbes que produit l'île, opèrent des guérisons surprenantes. Ces médecins, quoiqu'ils n'aient aucune notion de la structure intérieure du corps humain, sont cependant, en général, plus recherchés par les Hollandais qui habitent Batavia, que les médecins qui ont fait leurs études en Europe. Ils ne négligent jamais, dans toutes leurs opérations, de frotter fortement la partie offensée avec deux doigts de la main droite, qu'ils pressent avec la main gauche, en les portant de haut en bas, après avoir oint la partie malade avec un certain bois réduit en poudre et détrempé dans de l'eau ou de l'huile.

Ce tableau de l'île de Java seroit incomplet, si nous ne disions un mot sur les *kakerlakes*, prétendue variété dégradée de l'espèce hu-

maine, qu'on disoit avoir été trouvée dans les montagnes de cette île et de plusieurs autres. Selon Valentyn, « ces hommes ont le teint » d'un pâle livide, la peau ridée et écailleuse, » des verrues au visage et sur les mains, les » cheveux jaunes et comme brûlés, des yeux » gris, vacillans, presque aveugles le jour et » très-perçans la nuit (1). » Deux rois de Hitoc étoient *kakerlakes*, ils avoient des frères et des enfans parfaitement noirs. Ainsi Valentyn avoit déjà décidé cette question, qui a été récemment éclaircie par la description d'un *nègre blanc* de Bali, tirée du 1er. volume des Transactions de Batavia, et publiée, je crois, dans *la Décade*, par le savant M. Millin, de l'Institut. Selon les lettres de M. Wurmb, ce nègre blanc a engendré des enfans parfaitement noirs (2). Ainsi la leucthiopie constitue une maladie personnelle, et ne semble point se propager à des générations entières.

(1) *Valentyn*, Indes orientales. Amboina, p. 146.
(2) *De Wurmb*, Lettres, p. 221. Comp. *Blumenbach*, de Unit. G. hum., § 78.

CHAPITRE IX.

COCHINCHINE.

Nous étions restés près de l'équateur plus long-temps que nous ne nous l'étions proposé, et même qu'il ne convenoit pour la santé de l'équipage ; car, s'il avoit été en notre pouvoir, nous aurions quitté avec grand plaisir les côtes basses et marécageuses de Sumatra, et en même temps le détroit de Banca. Aussi, après avoir fait une vaine tentative pour mouiller dans une baie de l'île de Pulolingin, située précisément sous la ligne, nous ne fûmes pas trop fâchés de la dépasser ; car très-peu parmi nous étoient curieux d'éprouver une chaleur si extraordinaire, que le savant Bayer avance (mais je ne sais plus sur quelle autorité) qu'elle suffit à la propagation de l'espèce humaine, sans le concours ordinaire des deux sexes, à condition toutefois, du moins je le suppose, que l'embryon spontané sera assez heureux pour former :

« *A potent wish in the productive hour.* »
Un vœu puissant dans l'heure productive !

Comme jusqu'alors nous ne pouvions compter sur les moussons favorables, et que l'état de nos malades nous forçoit de relâcher à terre, cette considération nous fit jeter l'ancre dans une baie, en face d'une des petites îles de Pulo-Condor. Mais la vue de nos grands navires causa une telle alarme aux habitans, qu'ils se retirèrent dans leurs montagnes, laissant le peu qu'ils avoient de provisions exposé aux portes de leurs cabanes, et nous priant, par un billet écrit en caractères chinois, de nous contenter de prendre tout ce qu'ils possédoient, et d'épargner leurs miserables habitations. Quand nous vîmes l'état de cette île, nous hâtâmes notre départ, et nous cinglâmes aussitôt vers une partie de l'Asie moins connue qu'elle ne mérite de l'être, et qu'elle le sera dans quelques années de certaines nations de l'Europe, comme nous pouvons hardiment le prédire.

Dans la dernière géographie qui ait été publiée en Angleterre, une portion considérable de l'Asie offrant 3 à 400,000 milles carrés d'étendue, et une population de vingt millions d'ames, quelqu'extraordinaire que celà puisse paroître, est, pour ainsi dire, effacée d'un trait de plume. « Les royaumes de *Laos*,

» *Cambodia*, *Siampa*, *Cochinchine* ou » *Tung-quin*, dit M. Pinkerton, sont des » contrées peu intéressantes par elles-mêmes, » et sur lesquelles on n'a que des données » imparfaites. » Je ne contesterai en aucune manière la dernière partie de cette assertion tranchante et hasardée; mais, quant à la première, je suis loin d'y souscrire. J'ai la vanité de croire que les renseignemens authentiques que je suis à portée de fournir, suffiront pour montrer que ces contrées, du moins dans quelques parties, quoique traitées si légèrement dans cette géographie, sont non-seulement importantes par elles-mêmes, mais encore du plus grand intérêt pour les Indes Britanniques, et dans le moment actuel, et pour l'avenir. Et pour jeter plus de lumières sur l'essai historique qui fera le sujet de ce chapitre, il ne sera pas hors de propos de commencer par déterminer géographiquement la situation et les divisions de la partie du continent asiatique généralement connue sous le nom de Cochinchine.

L'Empire de la Chine s'étend au midi jusqu'au 22e degré de latitude; mais sa partie occidentale se prolonge par une langue de terre jusqu'au neuvième parallèle de latitude

nord. Cette prolongation de 13 degrés d'étendue, est hérissée de hautes montagnes, dont la chaîne, courant vers le milieu, du nord au sud, sépare l'empire Birman à l'ouest des royaumes de *Tonquin*, de *Cochinchine*, de *Tsiompa* et de *Cambodia* à l'est. Ces dénominations, usitées dans nos cartes, sont pourtant absolument ignorées des naturels, excepté celle de *Tung-quin*. Les trois autres collectivement sont remplacées par le mot *An-nan*, et le pays se partage en trois grandes divisions. La première, qui comprend la pointe méridionale qui forme l'extrémité du golfe de Siam, et qui occupe à peu près depuis le 9e degré de latitude jusqu'au 12e, s'appelle *Don-nai;* la seconde, qui s'étend de là jusqu'au 16e degré, s'appelle *Chang;* et la troisième, située entre celle-ci et le 17e degré, où commence le royaume de *Tung-quin*, s'appelle *Hué*. La côte maritime de ces divisions offre des baies et des hâvres sûrs et commodes. La grande rivière de *Don-nai* (Cambodie sur les cartes) est décrite comme navigable pour les plus grands vaisseaux, jusqu'à la distance de 40 milles dans l'intérieur des terres, où l'on trouve la ville de *Sài-gong*, qui a un port vaste et commode, et un grand

arsenal pour la marine. Un Anglais qui a remonté cette rivière dans un grand vaisseau portugais, à son passage de Chine aux Indes, m'en a parlé comme présentant l'aspect le plus imposant. Elle se partage en plusieurs bras fort larges; mais la largeur de celui qu'il avoit remonté passoit rarement 2 milles, et dans beaucoup d'endroits elle n'en avoit pas un. La profondeur des eaux étoit telle partout, que les agrès du vaisseau étoient quelquefois embarrassés dans les branches d'une forêt d'arbres qui ombragent ses rivages, et que les bords rasoient souvent ses côtes couvertes de verdure.

Dans la division de *Chang*, à la latitude de 13 minutes 50 secondes nord, on trouve la baie et le hâvre de *Chin-cheu*. Le hâvre est vaste et parfaitement à l'abri des vents; mais les grands vaisseaux n'y peuvent mouiller qu'à la haute mer, à cause d'une barre qui traverse l'entrée assez étroite du goulet qui y conduit de la baie extérieure : à la tête de ce hâvre, se trouve la la ville de *Quin-nong*.

La principale ville dans la division de *Hué* porte le même nom ; elle est sur la rive d'une grande rivière navigable pour des vaisseaux d'un port considérable; mais une barre de sable

traverse l'embouchure. La baie de *Han-san* est un peu au sud de cette rivière ; elle est ordinairement nommée *Turon* dans les cartes. Il y en a peu dans le Levant où l'on trouve autant de sûreté et de commodités ; et certes il n'y en a point où l'on en trouve davantage.

C'étoit sur cette baie que nous avions dirigé notre course en quittant Polo-Condor, et nous nous trouvâmes à sa vue le 24 de mai. N'ayant aucune carte à consulter, et apercevant entre nous et le rivage quantité de barques de pêcheurs, nous détachâmes une chaloupe pour prendre un pilote-côtier; mais les pêcheurs s'en apercevant, hissèrent les voiles et prirent la fuite vent arrière. A la fin, cependant, une petite barque sans voile fut prise. On en tira un pauvre vieillard. Je n'ai jamais rien vu de plus misérable ; les rides sillonnoient sa figure ; il avoit les yeux hagards et profondément enfoncés dans la tête, le visage couleur des vieilles boiseries de chêne ; quelques boucles de cheveux gris tomboient d'un mauvais mouchoir qui lui entouroit la tête ; tout son habillement consistoit en une courte souquenille, composée de vingt pièces de différentes couleurs, et quelques lambeaux de pantalon, qui lui faisoient une espèce de

jupe. Un pareil échantillon du peuple que nous venions visiter, n'étoit pas fait pour nous en donner une idée bien favorable. Quand ce malheureux mit le pied dans notre vaisseau, il parut extrêmement agité; il jetoit les yeux de tous côtés sur le pont; ensuite il considéroit nos fortes pièces de canon, et n'étoit pas peu déconcerté à la vue de tant de gens. Mais ce qui sembla sur-tout fixer son attention, ce fut l'élévation de nos mâts. Il tomba fréquemment à genoux en versant un torrent de larmes. Nous eûmes beaucoup de peine à le calmer assez pour lui faire comprendre par signe ce que nous voulions de lui, et pourquoi nous l'avions amené à notre bord. Alors il nous montra du doigt l'entrée de la baie, qui n'est pas facile à trouver pour ceux qui ne la connaissent pas. Le temps étoit orageux: ce ne fut que sur le soir du jour suivant que nous parvînmes à entrer. La principale raison qui nous avoit engagés à entrer dans la rivière de Turon, après le contre-temps que nous avions éprouvé à Pulo-Condor, étoit le déplorable état où les fièvres et la dyssenterie avoient réduit nos malades. Pendant notre séjour à Batavia, presque tout l'équipage en avoit été attaqué. On peut juger de notre

embarras et du chagrin que nous ressentîmes en apprenant du capitaine d'un vaisseau portugais qui mouilloit dans la baie, qu'une révolte en Cochinchine y avoit allumé la guerre civile, et que tout le pays étoit réduit à un tel état de disette, qu'il ne nous offroit aucune espérance d'en tirer les rafraîchissemens dont nous avions un si pressant besoin. Il nous conseilla, comme beaucoup plus avantageux pous nous, de passer tout de suite jusqu'à Macao, plutôt que de perdre un temps précieux à attendre inutilement des provisions, qu'on nous promettroit peut-être, mais qu'il savoit trop bien qu'on ne pourroit pas nous fournir. Le misérable état de notre vieux pêcheur, l'apparence générale du lieu, et enfin tout ce que nous voyions, ne sembloit que trop confirmer le triste récit de M. Manuel Duomé. Il n'y eut que fort peu de gens du pays qui s'approchèrent du vaisseau; ils paroissoient inquiets et défians dans leur conduite. Enfin, quand nous descendîmes à terre, ils sembloient nous éviter. Aucun d'eux ne vint à notre bord nous offrir les moindres provisions, et ce ne fut pas sans peine que nous nous procurâmes, sur le rivage, quelques poules et une petite quantité de fruits et de racines.

Cependant, dès le second jour le marché étoit mieux fourni ; et quelques jours après, quand ils virent que nous donnions de leurs marchandises le prix qu'ils en vouloient et en bonne monnoie, ils apportèrent abondamment toute sorte de provisions de bouche, des fruits et des légumes. Les principaux de l'endroit, qui commençoient à se présenter, firent quelqu'attention à nos demandes, et annoncèrent plus de civilité. Enfin ils vinrent nous faire visite à notre bord, et invitèrent tous nos officiers à un dîner public, qu'ils faisoient préparer ce même jour à terre.

De ce moment nos liaisons avec ce peuple furent constantes et franches; une mutuelle confiance s'établit entre nous, et nous mit à portée de faire une découverte peu honorable pour notre ami M. Manuel Duomé ; c'est que ce marchand portugais, par jalousie de commerce, avoit lui-même éveillé les soupçons des Cochinchinois, en leur insinuant qu'il étoit plus que probable qu'une escadre anglaise ne mouilloit pas chez eux sans des intentions hostiles ; et il paroît qu'il se donna beaucoup de peine pour les entretenir dans ces idées, espérant que s'ils nous fermaient leurs marchés, nous prendrions prompte-

ment le parti de lever l'ancre, et de lui abandonner à lui seul le commerce de la côte. Pour expliquer les circonstances qui donnèrent aux soupçons qu'il insinuoit quelque chose de spécieux, il est nécessaire d'exposer brièvement la situation où s'est trouvé, depuis 30 ans, ce malheureux pays; et je ne puis croire que l'essai historique que je vais donner, paroisse, même à M. Pinkerton, sans importance ou sans intérêt.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA COCHINCHINE,

TELLE QU'ELLE EST ACTUELLEMENT.

DANS la trente-cinquième année du règne de Caung-shung, roi de Cochinchine, qui étoit la 30e de son âge, répondant à l'an 1774 de l'ère chrétienne, une insurrection soudaine, bouleversa l'Empire. Elle prit origine dans la capitale, la ville de Quinnong. Trois frères étoient à la tête des insurgés. L'aîné, qui se nommoit Yin-yac, étoit un riche marchand, dont les relations commerciales avec la Chine et le Japon étoient très-étendues; le second se nommoit Long-niang: c'étoit un officier général, qui jouissoit par sa place d'une très-grande considération. Le troisième étoit prêtre. Une coalition si dangereuse de richesses, de pouvoir militaire et d'influence sur l'esprit des peuples, n'étoit que foiblement balancée du côté du roi. Une constitution maladive et des habitudes indolentes lui avoient, depuis bien des années, fait abandonner les rênes du gouvernement aux mains

mains de ses généraux, pour la plupart eunuques. D'autres circonstances contribuèrent encore à favoriser les vues des chefs rebelles. L'imposition d'une capitation avoit causé un mécontentement général dans le peuple; ils saisirent cette occasion; leur première mesure, assez ordinaire en pareil cas, fut de s'emparer de la personne du roi et de ceux de la famille royale qu'ils purent saisir. Tous ceux qui tombèrent dans leurs mains furent aussitôt mis à mort. La ville de *Sai-gong* parut favorable à la cause du souverain détrôné. Une armée marcha contre elle; elle fut rasée, et 20,000 de ses habitans furent passés au fil de l'épée. Des dénonciations, des exécutions eurent lieu tous les jours dans toutes les parties du royaume, sous prétexte de complots et de conspirations contre les personnes sacrées des usurpateurs. Ceux-ci, de leur côté, n'oublièrent ni ne négligèrent aucune occasion d'augmenter leur popularité. Le marchand prodigua les festins, les fêtes, les spectacles de feux d'artifices. Le général se concilia les armées, et le prêtre fit parler le clergé; il fit annoncer à la multitude imbécille les décrets du *Tien*, qui ordonnoient aux

peuples de recevoir désormais les lois de ces trois respectables chefs.

Dans leurs arrangemens pour le gouvernement de cette vaste contrée, il fut réglé que Yin-yac auroit pour son partage les deux divisions de *Chang* et de *Donnai;* que *Long-niang* auroit celle de *Hué*, qui s'étend jusqu'au *Tung-quin*, et que le dernier frère seroit grand-prêtre de toute la Cochinchine. Par cette disposition, *Yin-yac* plaçoit adroitement son frère entre ses états et ceux du *Tung-quin*, qu'on regardoit alors comme une nation puissante. *Long-niang* étoit à peine établi à *Hue-fo*, sa capitale, qu'il saisit une occasion de quereller avec le roi de Tung-quin qui étoit vassal tributaire de l'empereur de la Chine. Les Tunquinois, qui ressemblent de caractère aux Chinois, n'étoient guères en état de se mesurer avec les troupes aguerries de l'aventurier hardi qui venoit d'usurper le trône. Le roi, au premier combat, abandonna son armée, s'enfuit à Pékin, où il demanda le secours de l'empereur de la Chine. *Kien-lung*, à qui ses succès dans plusieurs parties de la Tartarie, et contre la grande île de *Formose*, faisoient regarder ses troupes comme invincibles, crut qu'il ne

trouveroit pas grande difficulté à chasser de *Tung-quin* l'usurpateur, et à rétablir le souverain légitime sur son trône. Dans cette vue, il ordonna au vice-roi de *Canton* de marcher à l'instant à la tête d'une armée de 100,000 hommes. *Long-nian*, au moyen des intelligences qu'il entretenoit, eut bientôt connoissance des mouvemens de cette immense armée; et sachant au juste la route que les Chinois devoient prendre, il envoya divers détachemens pour piller et ravager les villes et les lieux de leur passage. Le pays étant ainsi laissé désert, l'armée des Chinois, long-temps avant que d'avoir atteint les frontières du Tung-quin, fut contrainte par la famine de retourner en arrière.

L'usurpateur étoit bien meilleur général que notre ami *Fou-chang-tong* qui commandoit l'armée chinoise (et que nous avons vu à la cour de Pékin); il ne cessa de harceler son ennemi dans sa retraite. Les Chinois, dans cette expédition mal conçue et mal dirigée, souffrirent tellement par la fatigue, la famine et quelques escarmouches, qu'on assure qu'ils perdirent plus de 50,000 hommes, sans qu'il y eût eu une bataille générale. Ils se retirèrent avec les débris de leur armée jusqu'à

100 milles de Canton. Le vice-roi, pour éviter la perte de plus d'hommes, et, ce qui le touchoit encore davantage, celle de sa réputation et de sa faveur, jugea que ce qu'il pouvoit faire de plus prudent, étoit d'entamer une négociation avec l'usurpateur. *Long-niang* prit le ton d'un vainqueur. Il déclara hautement qu'ayant été appelé au trône de *Tung-quin* par la volonté du ciel et la voix du peuple, il étoit résolu de soutenir ses droits jusqu'à la dernière extrémité ; qu'il avoit 200,000 hommes dans le *Tung-quin*, et autant en *Cochinchine*, prêts à verser, pour le soutenir, jusqu'à la dernière goutte de leur sang; qu'il n'étoit plus *Long-nian* l'usurpateur, et qu'il s'étoit fait couronner sous le nom de *Quang-tung*, roi des royaumes unis de *Tung-quin* et de *Cochinchine*.

Le vice-roi de *Canton* ne s'étoit attendu nullement au ton haut et déterminé que prenoit l'usurpateur; mais il n'avoit pas de temps à perdre en délibérations. *Fou-chang-tong* n'étoit rien moins qu'un grand général; mais ce qui lui manquoit en courage et en habileté militaire, il le remplaçoit abondamment en adresse. Sa fortune et sa réputation couroient grand risque : il étoit réduit à un coup de

désespoir ; il dépêcha un courrier à la cour de Pékin pour informer l'empereur du brillant succès de son expédition, et après quelques détails sur différens combats qui n'avoient jamais eu lieu, mais où il supposoit que les armes de l'empereur avoient toujours triomphé, il ne dissimuloit pas le courage de l'ennemi, et la justice de ses prétentions à la couronne, que le premier possesseur avoit abandonnée ; il vantoit le caractère de son antagoniste, l'estime universelle dont il jouissoit dans la nation ; et enfin il ouvroit l'avis d'inviter *Quang-tung* à venir à la cour de *Pékin*, prêter le serment accoutumé de foi et d'hommage, et recevoir la sanction de l'empereur pour tenir de lui le trône de *Tung-quin*. Il insinuoit en même temps que la dignité de mandarin d'une des provinces de la Chine, pourroit être un ample dédommagement pour le dernier souverain qui avoit perdu la couronne de *Tung-quin*.

La cour approuva la proposition du vice-roi. Comme Frédéric de Naples, quand il fut créé duc d'Anjou par Louis XII, le prince fugitif de *Tung-quin* abandonna ses droits et accepta le titre déshonoré de mandarin de la Chine. Ensuite on envoya dans toutes les

formes une invitation à Quang - tung de se rendre à Pékin. Cependant le général fut sur ses gardes, et craignant d'autant plus que ce ne fût une ruse du vice-roi pour s'emparer de sa personne, qu'il se défioit naturellement d'un ennemi honteusement vaincu, balança d'abord s'il devoit s'avancer jusque-là ; puis consultant un de ses généraux qui avoit sa confiance, il fut décidé entre eux que ce seroit cet officier qui iroit à la cour de Chine, sous le nom du nouveau roi de *Tung-quin* et de *Cochinchine*. Celui-ci fut reçu à la cour de Pékin avec tous les honneurs dus à un souverain, comblé de présens suivant l'usage, et confirmé dans le titre de roi des royaumes unis de *Tung-quin* et *Cochinchine*, considérés désormais comme tributaires de l'empereur de Chine. Quand ce fantôme de roi fut de retour à Hué, Quang-tung, fut très-embarrassé de la conduite qu'il avoit à tenir ; enfin, voyant qu'il étoit impossible de garder long-temps un secret qui avoit eu tant de confidens, il crut que le plus sûr, et peut-être le seul moyen pour empêcher l'empereur de la Chine de découvrir le tour qu'il lui avoit joué si heureusement, étoit de se défaire de son ami, et de tous ceux qui l'avoient accompagné. Cet événement eut lieu en 1779.

Ceux qui ont quelque connoissance du caractère des Chinois, et de la nature de leur gouvernement, ne seront point du tout surpris qu'un officier commandant d'une armée ait fait passer au tribunal suprême de Pékin, un faux rapport de ses opérations. Dans un pays où toutes les chances sont en faveur du mensonge, où le mérite militaire n'a pas d'autre mesure que les succès, où le cordon est la conséquence d'un seul revers, aussitôt qu'il est connu, on ne peut guères attendre que la vérité sorte de la plume de celui qui n'a que ses désastres à raconter. C'est en vain que *Kien-lung* et *Kia-king* ont publié de temps en temps des proclamations qui menacent de punition exemplaire les généraux qui supposeroient dans leurs rapports des batailles qui n'auroient pas eu lieu, ou des victoires qu'ils n'auroient pas remportées : le tribunal militaire de *Pékin* n'est pas plus en mesure aujourd'hui pour se procurer des récits fidèles de ce qui se passe, que ses prédécesseurs il y a 2,000 ans. Il n'est donc pas étonnant que *Fou-chang-tong*, à 2,000 milles de distance, dans un pays presque sauvage et des moins fréquenté, ait été tenté d'en imposer, et que la fausseté de son rapport n'ait pas été découverte.

Dans le temps où la révolte éclata en Cochinchine, et où les trois frères firent mettre à mort le roi et tous ceux de sa famille et de ses partisans qui tombèrent en leur pouvoir, il y avoit à la cour un missionnaire français, nommé Adran (1), qui, dans plusieurs écrits publiés dans le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, se qualifie lui-même de *vicaire apostolique de Cochinchine*. Ce missionnaire étoit très-attaché à la famille royale, dont il avoit aussi reçu toutes sortes de marques de considération et d'estime. Il avoit formé dans le pays une petite colonie de chrétiens; et le roi, loin de les persécuter, leur accordoit sa protection. Il étoit si sûr de cet homme, quoique d'une religion différente de la sienne, qu'il lui confia l'éducation de son fils unique, héritier de son trône. Adran, dès que les premiers feux de la révolte éclatèrent, vit qu'il n'y avoit d'espérance de salut pour lui et ses amis, que dans la fuite. Le roi étoit déjà dans les mains des rebelles; mais la reine, le jeune prince avec son épouse et leur enfant, et une sœur, par les secours d'Adran, étoient parvenus à s'échapper. A la faveur de la nuit ils s'éloignèrent à une distance considérable de

(1) Il étoit *évêque* du siége d'Adran. (*N. du Trad.*)

la capitale, et se réfugièrent dans une forêt. Là, pendant plusieurs mois, le jeune roi de Cochinchine, comme un nouveau Charles, fut caché avec les restes de sa famille, non dans les branches touffues d'un chêne, mais dans celles d'un bananier ou d'un figuier, dont le caractère inviolable dans le pays, leur promettoit, peut-être dans leur opinion, plus de sûreté. Dans cette situation, ils recevoient tous les jours quelque nourriture qu'un prêtre chrétien, nommé Paul, leur apportoit, au risque de sa vie, jusqu'à ce que les recherches fussent ralenties, et qu'enfin les troupes envoyées à leur poursuite eussent été rappelées.

Aussitôt que l'ennemi fut retiré, les malheureux fugitifs gagnèrent, comme ils purent, la ville de *Sai-gong*, dont les habitans se rangèrent en foule sous les étendards de leur souverain légitime, qu'ils couronnèrent sous le nom du dernier roi son père, *Caun--shung*. Précisément dans ce temps, un bâtiment de guerre français, commandé par un nommé Manuel, mouilloit à *Saï-gong*, avec sept vaisseaux marchands portugais, et un nombre considérable de barques et de bâtimens chinois. Par le conseil et les secours d'Adran, cette flotte fut engagée, armée et équipée avec

le plus grand secret, pour tomber à l'improviste sur la flotte de l'usurpateur, sans défiance dans le port de *Quin-nong*. Les moussons favorisoient le projet. La flotte entra dans la baie où les vaisseaux ennemis étoient tranquillement à l'ancre. Cependant l'alarme étant donnée, les troupes furent bientôt embarquées. L'événement du combat fut douteux jusqu'au moment où échoua le vaisseau français auquel la narration française attribue des prodiges. Les commandans des vaisseaux portugais prirent aussitôt la fuite, et se dirigèrent à toutes voiles sur Macao. Le jeune prince montra le plus grand sang-froid et la plus grande intrépidité ; mais enfin, accablé par le nombre, il fut obligé, pour se sauver, de précipiter sa retraite.

Dans cette action, la plupart des vaisseaux de *Yin-yac* furent désemparés ou mis hors de service; mais cela n'eut d'autre effet que d'attirer son attention sur la partie méridionale de ses États. *Caung-shung* ne parvint qu'avec de grandes difficultés à *Don-nai*, à cause des moussons qui étoient contraires à son retour; et à peine y étoit-il rentré, qu'il apprit qu'une armée considérable marchoit contre lui. Il vit bientôt que toute la résistance

qu'il pouvoit opposer seroit inutile, et il se détermina à abandonner le pays. Il s'embarqua sur le fleuve *Sai-gong*, avec les restes de sa famille et un petit nombre de serviteurs fidèles, et arriva heureusement à une petite île inhabitée, nommée *Pulo-wai*, dans le golfe de Siam. Là il fut joint, en divers temps, par environ 1,200 de ses sujets en état de porter les armes. L'usurpateur découvrit sa retraite, et résolut d'envoyer une escadre à sa poursuite; mais Caung-shung en fut informé, et jugea qu'il étoit plus prudent de passer à Siam, et de se mettre sous la protection du roi, que de rester dans une île sans défense, où il exposoit lui et sa suite à une perte certaine.

Le roi de Siam étoit alors en guerre avec les Braamans (Birmans), qui jusque-là avoient eu constamment l'avantage, et avoient envahi une partie considérable de son territoire.

Caung-shung, dont le cœur étoit trop haut pour soutenir l'idée de rester dans une humble et inactive dépendance des bontés du roi de Siam, lui offrit ses services contre ses ennemis, à la tête de sa petite armée. Dans ce moment, elle se composoit de 1,000 hommes. Le roi accepta l'offre. Le jeune prince avoit acquis, chez les missionnaires français,

une certaine théorie de la tactique européenne, et il eut alors pour la première fois l'occasion de la mettre en pratique. Il se garda de hasarder avec l'ennemi une bataille rangée ; il ne l'attaqua que partiellement, et toujours avec l'avantage de la position; il sut triompher de tous les obstacles, harcela tous ses détachemens; et enfin, par beaucoup de manœuvres inconnues des Birmans, il les obligea à demander la paix, dont il dicta les conditions. Ainsi il revint triomphant, et fut reçu dans la capitale avec une joie universelle. Le roi lui prodigua les marques de son estime et le combla de riches présens d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Il paroît que, pendant l'absence du prince, le roi séduit par la beauté de sa sœur, avoit desiré d'en faire une de ses concubines, et qu'il avoit fait cette proposition à sa mère, qui l'avoit repoussée avec dédain. Le roi, dominé par son amour, s'étoit décidé à obtenir la princesse à tout prix, et offroit enfin de partager son trône avec elle : mais cette proposition fut encore rejetée. Le roi, à son tour, se tint offensé, et se permit de dire : qu'un prince abandonné et chassé de ses états, ne devoit pas tant se faire valoir, ni lui ni sa fa-

mille. Telle fut, selon quelques-uns, la cause de la rupture entre les deux souverains; mais on en donne encore une autre raison plus probable. On dit que les généraux siamois, jaloux de la gloire du prince, avoient formé un complot contre sa vie. Il seroit possible que cette même jalousie eût pénétré jusque dans le cœur du roi. Quoi qu'il en soit, le prince, averti de l'orage qui le menaçoit, communiqua ses craintes à quelques-uns de ses fidèles amis, qui lui conseillèrent de quitter sur-le-champ cette cour, où le délai d'une nuit pouvoit lui être fatal. Il fut donc décidé que ce soir même ils s'ouvriroient un passage l'épée à la main jusqu'au port le plus proche, s'empareroient des vaisseaux qu'ils y trouveroient, s'embarqueroient sur-le-champ, et feroient force voiles vers leur ancienne île solitaire de *Pulo-wai*. Le nombre des Cochinchinois qui s'étoient attachés à sa fortune, en y comprenant ceux qui l'étoient venu joindre depuis à Siam, montoit à environ 1,600 personnes. Il se mit lui-même, avec sa famille, à la tête de cette petite armée, sortit de vive force de la capitale de Siam, renversa tout ce qui s'opposoit à son passage, prit dans le port assez de bâtimens siamois et malais pour embarquer sa

troupe, et arriva heureusement à *Pulo-wai*. Il fortifia tellement cette île avec les canons et les armes des vaisseaux dont il s'étoit emparé, qu'il n'eut plus rien à craindre des entreprises ni du roi de Siam, ni des rebelles de Cochinchine.

Quelque temps avant cet événement, Adran étoit parti de Siam pour visiter les provinces méridionales de Cochinchine et sonder les dispositions du peuple pour leur souverain légitime. Il les avoit trouvé attachés à ses intérêts, et généralement mécontens de l'usurpateur. Alors il avoit conçu l'idée d'implorer le secours du roi de France, Louis XVI, pour replacer sur son trône l'héritier légitime, à des conditions en tout favorables pour lui, et que les événemens pouvoient rendre très-avantageuses à la France. Plein de ce projet, il s'embarqua pour chercher le prince fugitif. Voici comme il s'exprime dans une lettre datée de Pondichéry. « J'ai retrouvé ce monarque infortuné dans une des petites îles du golfe de Siam, près de la partie de ce royaume qui touche à la Cambodie. Il étoit dans la plus déplorable situation, accompagné d'un petit nombre d'amis fidèles. Ses soldats ne vivoient que de racines qu'ils arrachoient de la terre. »

Il paroît que ce fut là que le roi confia au missionnaire son fils aîné, en le priant, s'il lui arrivoit à lui-même quelque accident, de lui servir de père, de continuer toujours à l'aider de ses avis et de ses secours; enfin, de lui recommander de ne jamais perdre de vue les États qu'il étoit appelé par sa naissance à gouverner, et dont un usurpateur avoit privé son père par un crime.

Adran, après avoir donné sa parole au roi, prit congé de lui et fit voile pour Pondichéry avec son jeune pupille. Là, ils s'embarquèrent sur un vaisseau européen, et arrivèrent à Paris dans l'année 1787. Le jeune prince fut présenté à la cour, et y fut accueilli avec toute la considération et tous les égards possibles. Le projet du missionnaire fut très-goûté, et en peu de mois un traité fut conclu entre Louis XVI et le roi de Cochinchine, et signé à Versailles par les comtes de Vergennes et de Montmorin, pour le roi de France; et par le jeune prince, pour le roi son père. Voici quels étoient les principaux articles de ce traité extraordinaire et qui, je crois, n'a pas été rendu public jusqu'ici.

I. Il y aura une alliance offensive et défensive entre les deux rois de France et de

Cochinchine : ils devront se prêter mutuellement secours et assistance, contre tous ennemis de l'une ou l'autre des parties contractantes.

II. En conséquence, il sera équipé, et mis sous les ordres du roi de Cochinchine, une escadre de 20 bâtimens de guerre français, de telle force que les demandes pour son service feront juger convenable.

III. Cinq régimens européens, et deux régimens de troupes coloniales du pays, seront embarqués sans délai pour la Cochinchine.

IV. Sa majesté Louis XVI s'engage à fournir dans quatre mois, la somme d'un million de dollars, dont 500,000 en espèces, le reste en salpêtre, canons, mousquets, et autres armemens militaires.

V. Du moment où les troupes françaises seront entrées sur le territoire du roi de Cochinchine, elles, et leurs généraux, recevront les ordres du roi de Cochinchine.

De l'autre part :

I. Le roi de Cochinchine s'engage à fournir, aussitôt que la tranquillité sera rétablie dans ses Etats, et sur la simple réquisition de l'ambassadeur du roi de France, tout ce

qui

qui sera nécessaire en équipemens, agrès et provisions, pour mettre en mer, sans aucun délai, 14 vaisseaux de ligne; et pour la parfaite exécution de cet article, il sera envoyé d'Europe un corps d'officiers et sous-officiers de marine, qui formeront un établissement permanent en Cochinchine.

II. Sa majesté Louis XVI aura des consuls résidens dans toutes les parties de la côte de Cochinchine, par-tout où elle le jugera convenable. Ces consuls seront autorisés à construire, ou faire construire, des vaisseaux, frégates, et autres bâtimens, sans qu'ils puissent être troublés, sous aucun prétexte, par le gouvernement de Cochinchine.

III. L'ambassadeur de sa majesté Louis XVI à la cour de Cochinchine, aura le droit de faire du bois pour la construction des vaisseaux, frégates, et autres bâtimens, dans toutes les forêts où il en trouvera de convenable.

IV. Le roi de Cochinchine, et son Conseil d'état, céderont à perpétuité à sa Majesté Très-Chrétienne, ses héritiers et successeurs, le port et le territoire de *Han-san* (baie de Turon et la péninsule), et les îles adjacentes de *Fai-fo*, au midi, et de *Hai-wen*, au nord.

V. Le roi de Cochinchine s'engage à fournir

les hommes et les matériaux nécessaires pour la construction des forts, ponts, grandes routes, fontaines, etc. qui seront jugés nécessaires pour la sûreté et défense des cessions faites à son fidèle allié le roi de France.

VI. Au cas où les naturels du pays, en quelque temps que ce soit, répugneroient à rester dans le territoire cédé, ils auront la liberté d'en sortir : la valeur des propriétés qu'ils y laisseront leur sera remboursée ; la jurisprudence, tant civile que criminelle, ne sera pas changée ; toutes les opinions religieuses seront libres ; les taxes seront perçues par les Français suivant les usages du pays ; et les collecteurs seront nommés, d'un commun accord, par l'ambassadeur de France et le roi de Cochinchine : mais le roi ne réclamera aucune part dans ces taxes, qui appartiendront en propre à sa Majesté Très-Chrétienne, pour subvenir aux frais que le territoire exigera.

VII. Dans le cas où sa Majesté Très-Chrétienne se détermineroit à faire la guerre dans quelque partie de l'Inde, il sera permis au commandant en chef des troupes de France de faire une levée de 14,000 hommes, qu'il fera exercer de la même manière qu'en France, et qu'on formera à la discipline française.

VIII. Dans le cas où quelques puissances attaqueroient les Français sur le territoire de la Cochinchine, le roi de Cochinchine fournira au moins 60,000 hommes de troupes de terre, qu'il habillera et entretiendra à ses frais, etc. etc.

Outre ces articles, le traité en contenoit encore quelques autres, d'une moindre importance, mais tous, comme on peut croire, très-avantageux à la France. Adran fut élevé à l'épiscopat, sous le titre d'évêque de Cochinchine, et fut nommé ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à cette Cour. Les troupes qu'il étoit question d'embarquer pour l'expédition, furent mises d'abord sous les ordres et à la disposition de l'évêque seul; le commandement en devoit être donné à M. Custin, ou à M. de Frêne. L'évêque avoit desiré qu'il fût confié au gouverneur de Pondichéry, M. Conway; mais il paroît que Louis XVI étoit fortement prévenu contre cet officier, qu'il regardoit comme sans mœurs, sans principes, haut, vain et turbulent: « Monsieur d'Adran, lui dit ce monarque plein de bonté, vous vous êtes laissé prévenir en faveur de Conway; mais, croyez-moi, il vous donneroit beaucoup de chagrin, et proba-

blement il feroit échouer tous vos projets dans cette expédition. Si je l'ai nommé gouverneur général dans l'Inde, ce n'a été que pour me débarrasser ici de ses intrigues, et l'empêcher d'y mettre tout en confusion; car je sais très-bien que lui, son frère, et Dillon, ne peuvent rester un moment en repos. Il peut être bon soldat, et servir assez utilement tant qu'il sera retenu à Pondichéry; mais je ne voudrois pas de lui à la tête d'une armée. Cependant, pour vous obliger, je lui donnerai le cordon rouge, et le rang de lieutenant-général. »

L'évêque ayant ainsi terminé cette importante négociation, s'embarqua pour Pondichéry, dans la frégate *la Méduse*, avec le jeune prince confié à ses soins, emportant avec lui le traité, et honoré du titre d'ambassadeur plénipotentiaire de Louis XVI, roi de France, auprès du roi de Cochinchine. Il mouilla, à son passage, à l'Ile-de-France, où il trouva à l'ancre un vaisseau de 50 canons, 7 frégates, et quelques bâtimens de transport. Il reconnut aussi que le nombre de troupes disponibles dans l'Ile-de-Bourbon montoit à 4 ou 5,000 hommes. Les ordres furent donnés pour équiper la flotte dans le plus bref délai, et pour que les troupes se tinssent prêtes à

s'embarquer, aussitôt qu'on auroit reçu de Pondichéry l'aviso que l'évêque se proposoit de faire partir en y arrivant.

Il se trouvoit à Pondichéry, en 1789, précisément dans le temps où l'évêque y arriva, une célèbre beauté qui y faisoit grand bruit. C'étoit madame de Vienne, femme d'un aide-de-camp de Conway, et maîtresse de ce général. L'évêque, à son arrivée, fit visite à toutes les femmes de distinction. On lui fit entendre qu'il feroit bien de voir aussi cette dame. Non-seulement il se refusa à cette invitation; mais même il se montra très-offensé de la proposition. A cette occasion, il lui échappa plusieurs épithètes injurieuses et de la plus grande force; et il se permit des observations très-sévères sur le scandale de la conduite du général avec sa maîtresse. Le tout fut fidèlement rapporté à cette dernière, par quelques amis officieux. Furieuse au récit des observations de ce prêtre impertinent, comme elle disoit, elle ne voulut pas différer un instant à s'en venger. Cette dame philosophe exerçoit un empire absolu sur l'esprit de Conway. Elle commença par saisir l'occasion, dans une nombreuse assemblée, de jeter du ridicule sur son cordon rouge, qu'elle présenta plutôt

comme un joujou dont on l'amusoit pour prévenir son mécontentement, que comme une récompense honorable de ses services : elle affecta le plus grand mépris pour le grade auquel il avoit été promu sous le commandement d'un évêque, daus ce qu'elle appeloit l'armée du pape. Enfin, cette belle irritée réussit complètement dans son projet : elle sut si bien employer tout ce qui pouvoit émouvoir les passions de Conway, qu'elle lui fit mettre un délai temporaire à l'expédition. Le général envoya, par une chaloupe légère, la défense de continuer l'armement, jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres plus positifs de la cour de Versailles ; et la révolution, qui éclata en France dans le même moment, arrêta totalement les suites de cette affaire.

Sans cet événement, on ne sait trop quelles conséquences un pareil traité auroit pu avoir pour nos possessions dans l'Inde et pour le commerce de notre compagnie avec la Chine. Mais il est assez évident que leur destruction en étoit l'objet.

Les circonstances malheureuses qui avoient arrêté l'expédition, ne détournèrent pas l'évêque du projet qu'il avoit formé de rétablir le souverain légitime de Cochinchine ; s'il

vivoit encore; ou, s'il n'étoit plus, de rendre au jeune prince le trône de ses ancêtres. Il avoit avec lui plusieurs officiers français qui, dans les nouveaux arrangémens, devoient avoir des appointemens. Plusieurs s'attachèrent à lui comme volontaires. L'évêque s'embarqua avec eux, et le jeune prince, dans un vaisseau marchand, pour le cap Saint-Jacques, à l'embouchure de la rivière qui conduit à *Sai-gong*, où ils espéroient recevoir des nouvelles du roi. Voici ce qu'ils en apprirent.

Après leur départ, le monarque infortuné étoit resté près de deux ans dans l'île de *Pulo-wai*, ne vivant, comme ses gens, que de racines. Pendant ce temps, les deux usurpateurs s'étoient tellement épuisés par des querelles et des combats perpétuels, et ses fidèles sujets desiroient tellement sa présence à *Don-nai*, que le roi se détermina à risquer encore une descente dans ses Etats. Ses sujets, de tous les rangs, s'étant rangés avec ardeur sous ses drapeaux, il s'étoit rendu de suite à *Sai-gong*, qu'il avoit aussitôt fortifiée et mise en état de défense. Le hasard lui avoit offert le moment le plus favorable pour son débarquement, car les deux frères rebelles,

qui étoient en guerre l'un contre l'autre, étoient renfermés tous deux dans leurs capitales, où chacun s'attendoit à être attaqué par l'autre. Ces heureuses nouvelles ranimèrent toutes les espérances de l'évêque et de son fils, qui joignirent le roi à *Sai-gong* dans l'année 1790. Ils amenoient avec eux un petit vaisseau chargé d'armes et de munitions; mais le capitaine Richerie, qui le commandoit, fut accusé d'avoir vendu la plus grande partie de sa cargaison à Malaca, pour son propre compte.

Il est plus aisé de concevoir que d'exprimer la joie du roi, de son fils et de son gouverneur, au moment où ils se retrouvèrent. Dès-lors ils concertèrent leur plan pour presser vigoureusement la guerre contre l'usurpateur. Ils furent obligés d'employer presque toute la première année à fortifier *Sai-gong*, recruter, discipliner l'armée, rassembler et équiper une flotte.

Dans l'année 1791, le rebelle *Quang-tung* mourut à *Hué*, laissant après lui un fils âgé d'environ douze ans pour lui succéder au trône de *Tung-quin* et du nord de la Cochinchine. Cet événement ne fit que hâter les dispositions du roi légitime *Caung-shung*. Elles devenoient en effet plus pressantes, car *Yin-*

yac, jusqu'alors enflammé par la haine qu'il portoit à son frère, seroit probablement plus disposé à un accommodement avec son jeune neveu. La ratification du titre de roi de *Tung-quin*, que *Quang-tung* avoit obtenue de l'empereur de la Chine, avoit été la première cause des hostilités entre les deux usurpateurs. Dans chaque bataille, Yin-yac avoit été défait et avoit perdu quelque chose de son territoire. On devoit donc naturellement s'attendre à ce qu'il fît au jeune roi de *Tung-quin* des ouvertures pour la paix. Dans cette persuasion, l'évêque opina fortement pour attaquer sur-le-champ la flotte de *Yin-yac* dans le hâvre de *Quin-nong*. Il considéroit sur-tout qu'ils n'avoient pas de forces de terre assez imposantes, ni par le nombre ni par la discipline, pour marcher contre l'ennemi dans l'intérieur. Le roi n'avoit qu'un petit nombre de vaisseaux ; l'usurpateur avoit une flotte nombreuse, mais les moussons contraires l'enfermoient dans le port, tandis qu'ils étoient favorables au roi, et le portoient directement sur l'ennemi. Il s'embarqua donc au printemps de l'année 1792 : il mit à la tête de toute sa flotte deux officiers français, qui commandoient deux vaisseaux européens, et

cingla vers Quing-nong. On dit que l'un d'eux, M. *Ayot*, fit éprouver à la flotte cochinchinoise une perte considérable, brûlant, coulant à fond ou désemparant tout ce qu'il trouva sur son passage. Mais, entraîné par ses succès, il s'avança trop, et son vaisseau échoua. On dit aussi que le roi, témoin de cet accident, qui pouvoit lui arracher la victoire, ne put cependant s'empêcher de témoigner une certaine satisfaction de ce qu'il lui laissoit l'occasion de se signaler à son tour comme d'*Ayot*. « Il a bien fait sa part, dit-il; je n'aurois pas voulu qu'il eût fait aussi la mienne. » *Yin-yac* étoit si éloigné de s'attendre à cette attaque, que ce jour même il étoit occupé, avec toute sa cour, d'une partie de chasse à trente milles de là. Dans ces occasions, le souverain n'est pas seulement accompagné de quelques courtisans; le nombre de ceux qui le suivent forme une petite armée; et, en effet, ce sont des soldats qui en forment la plus grande partie. Ils font des battues, et quand ils ont débusqué l'animal, qui est ordinairement un éléphant, ou un tigre féroce, ou un buffle sauvage, ils l'enferment dans un grand cercle, qu'ils forment autour de lui, et dont ils dres-

serrent peu à peu le diamètre, jusqu'à ce qu'ils l'aient réduit à un point. Alors ils tuent l'animal à coups d'épieu, ou le prennent vivant.

Bientôt l'alarme, que l'ennemi avoit jetée, se répandit jusqu'au lieu de la chasse, et le rivage fut couvert de troupes : mais elles furent d'un foible secours à la flotte, qui étoit déjà presque entièrement détruite. Le roi, cependant, fit le signal de la retraite, aussitôt que le vaisseau d'*Ayot*, que la marée releva, fut à flot. Le grand yacht de l'usurpateur, qui étoit amarré avec quelques autres, dans le port, n'avoit point pris part à l'action : on les montra au roi, qui ne voulut pas les couler bas, et qui dit « que quand Yin-yac alloit revenir ennuyé de la chasse, il voudroit peut-être s'amuser de la pêche, et qu'il seroit cruel de lui ôter les moyens de se livrer à cet innocent plaisir. »

Nous étions au printemps de l'année suivante 1793, quand l'escadre anglaise, en allant à la Chine, mit à l'ancre dans la baie de Turon. Alors tout le *Don-nai* étoit rentré sous la domination du souverain légitime. L'usurpateur *Yin-yac* tenoit toujours le centre du pays; le royaume d'*Hué*, qui comprenoit le territoire et les îles adjacentes à la baie de

Turon, étoit gouverné par le jeune fils de *Quang-tung*, dont nous avons déjà parlé, et qui tenoit sa cour à *Hué*. Dans ces circonstances, il n'est pas étonnant que nos vaisseaux aient inspiré tant d'effroi et toute la défiance dont notre ami portugais, Manuel Duomé, s'est efforcé de tirer parti, pour que nous ne nuisions pas au commerce exclusif et lucratif qu'il faisoit avec les gens du pays. Il paroît qu'ils avoient d'abord imaginé que nous étions au service du souverain légitime, et que nous venions de *Sai-gong* avec l'intention de nous rendre maîtres de *Turon*. Dans cette persuasion, ils avoient rassemblé près de la ville un corps de troupes considérable, et des éléphans dressés pour la guerre : ces impressions ne furent dissipées que plusieurs jours après.

Mais avant que de faire connoître la suite de nos opérations dans ce pays, ainsi que les mœurs de ce peuple, et tout ce qu'il avoit de remarquable, j'acheverai de donner les détails des progrès de *Caung-shung* dans la conquête de ses Etats, et sur-tout j'extrairai de mes matériaux tout ce qui peut montrer dans son jour le caractère de cet homme extraordinaire, qu'on doit ranger dans le petit

nombre de ceux que leurs talens appellent à donner des lois aux nations, et qui, dans tous les pays, paroissent de temps en temps avec une splendeur qui efface le reste des mortels. Il est bon de dire au lecteur, que j'ai tiré la plus grande partie des détails que je viens de donner, et de ceux qui vont suivre, d'un mémoire manuscrit de M. *Barisy*, officier français d'un grand mérite, qui commandoit une frégate au service de *Caung-shung*. Il est certain que la première partie s'accorde parfaitement avec ce que nous avons appris dans la baie de *Turon*, d'un secrétaire du gouvernement de la Chine, résident en ce lieu, et dont les récits nous étoient transmis par notre interprète. Les différentes relations des missionnaires qui ont résidé dans le pays, s'y accordent également : ainsi, je n'hésite pas à donner au reste la plus entière confiance. D'ailleurs, les faits principaux m'ont encore été confirmés par le témoignage de deux Anglais, qui ont été à *Sai-gong* dans les années 1799 et 1800.

Le rebelle *Yin-yac* ne vécut pas longtemps après la destruction de sa flotte. Il mourut quelques mois après notre départ de la baie de *Turon*, dans l'année 1793. Quel-

ques-uns disent que ce fut d'un transport au cerveau, que lui avoient causé la rage et le désespoir de voir les succès du rôi légitime; mais d'autres prétendent que son humeur étoit devenue si intraitable, qu'on crut devoir se défaire de lui par le poison. Il eut pour successeur son fils, qui eut tous les vices du père sans aucun de ses talens. Cruel, artificieux, vindicatif, il excita la haine universelle. En 1796, Caung-shung résolut d'attaquer sa capitale par terre. Le jeune usurpateur n'avoit pas moins de cent mille hommes à lui opposer; mais le roi, avec des forces bien inférieures, le défit complètement, et s'empara de *Quin-nong*. On rapporte à cette occasion un trait de magnanimité de *Caung-shung*, bien extraordinaire. Quand la garnison eut mis bas les armes, le roi, qui avoit combattu tout le jour, en personne, accablé de fatigue, se fit porter en chaise à la citadelle. Comme il passoit la dernière porte, on lui tira un coup de fusil du rempart. L'assassin fut pris aussitôt par les gardes du roi et amené devant lui, les mains liées derrière le dos. Il fut reconnu pour un officier général de la famille de l'usurpateur. Le roi, suivant la coutume de la Chine, quand le souverain

veut adoucir la sentence prononcée contre un criminel, lui dit: qu'au lieu de lui faire trancher la tête, comme il l'avoit mérité, il vouloit bien, en considération de son rang, lui permettre de choisir lui même le genre de son supplice, entre le poison, le cordon de soie et le poignard qui lui seroient présentés. « Si vous n'avez pas peur de moi, dit » le chef rebelle, vous me ferez relâcher à » l'instant; et je vous préviens qu'ayant juré » de ne jamais vivre sous vos lois, si vous » osez faire ce que je vous demande, je me » retire à l'instant à *Hué*, où mon rang et » ma réputation me procureront le commandement d'une armée, à la tête de laquelle » je me ferai gloire de me mesurer avec vous. » Le roi frappé de sa hardiesse et de sa franchise, le fit relâcher, et lui donna une escorte pour le conduire aux frontières. L'année suivante, ce même homme commandoit en second au siége de *Quin-nong*, où il fut tué. Le fils de *Yin-yac* fut totalement soumis, et tous ses Etats, jusqu'à la baie de *Turon*, rentrèrent sous l'obéissance du souverain légitime. L'autre jeune usurpateur à *Hué*, étoit encore en possession du royaume de *Tung-quin* en 1800, et *Caung-shung* préparoit contre lui un arme-

ment formidable. Quoiqu'aucun récit authentique ne soit parvenu en Angleterre depuis ce temps, il y a lieu de croire qu'il a reconquis la totalité de ce pays.

Depuis l'année 1790, où Caung-Shung rentra en Cochinchine, jusqu'à 1800, il n'eut que deux années de paix, 1797 et 1798; et ces deux années sont probablement les plus importantes de ce règne, jusqu'ici trop orageux. Sous les auspices de l'évêque Adran, qu'il consultoit comme un oracle dans toutes les grandes circonstances, il donna tous ses soins à l'amélioration de son pays : il établit une manufacture de salpêtre à *Fen-tan* (le *Tsiompa* des cartes) : il ouvrit des routes de communication entre les postes et les villes les plus considérables : il les fit planter, de chaque côté, d'arbres qui les ombragent : il encouragea la culture de la noix d'areca et du bétel, dont les plantations avoient été détruites par les armées de l'usurpateur ; il accorda des récompenses pour la propagation des vers à soie, fit préparer beaucoup de terres pour la culture des cannes à sucre, et, enfin, établit des manufactures pour la préparation de la poix, du goudron et de la résine. Il fit fabriquer plusieurs mil-

liers

liers de fusils à mèches : il ouvrit une mine de fer, et construisit des fourneaux de fusion : il distribua ses forces en régimens réguliers, et établit des écoles militaires, où des instructeurs européens enseignoient aux officiers les principes des projectiles et de l'artillerie. Adran traduisit en chinois un traité de tactique militaire pour l'usage de ses armées. Dans le cours de ces deux années, il fit construire au moins 300 barques canonnières ou galiotes à rames, 5 luggers, et une frégate sur le modèle d'un vaisseau européen. Il introduisit un nouveau système de tactique navale, et fit instruire ses officiers de marine dans la connoissance et l'usage des signaux. Un des Anglais que j'ai déjà dit avoir été à *Sai-gong*, en 1800, a vu une flotte de 1,200 voiles sous le commandement de ce prince lui-même, lever l'ancre, et descendre la rivière dans le plus bel ordre, en trois divisions séparées, se former en ligne de bataille, ouvrir et serrer les rangs, et exécuter toutes les différentes manœuvres aux signaux.

Dans ce même intervalle de paix, il entreprit aussi de réformer le système de jurisprudence, et il n'y a pas de doute que l'évêque

ne lui ait prêté pour cela un puissant secours. Il abolit plusieurs espèces de tortures que les lois du pays avoient ordonnées jusque-là ; il mitigea les supplices qui ne paroissoient pas proportionnés aux crimes auxquels ils étoient appliqués ; il établit des écoles publiques, auxquelles les parens furent obligés d'envoyer leurs enfans à l'âge de quatre ans, sous peine d'amende ; il détermina un système régulier d'intérêts pour le commerce de son royaume, fit établir des ponts sur les rivières, des bouées et des amarques dans les endroits dangereux de la côte, et des inspections dans les ports et les principales baies ; il envoya plusieurs missionnaires dans les districts montagneux à l'ouest de son royaume, habités par les *Laos* et les *Miaotsé*, nations barbares qu'il souhaitoit d'amener à un état de civilisation et de gouvernement réglé. Ces montagnards sont les peuples que les Chinois désignent sous la dénomination dégradante d'*hommes à queue*, quoique, selon toutes les probabilités, ils soient les véritables descendans des anciens habitans de cet empire, depuis long-temps civilisé. Enfin, ce monarque qui, par son application infatigable aux arts et aux manufactures, égala Pierre de Russie, mais qui

n'eut rien de sa férocité, excita comme lui, par son exemple particulier, l'énergie de son peuple, et comme notre immortel Alfred, n'épargna rien pour régénérer son pays. Pour se faire une idée de son activité et de son génie, il ne faut que considérer qu'après les circonstances où il s'est trouvé, ne possédant qu'un seul vaisseau, en moins de dix ans il s'étoit vu une flotte de 1,200 voiles, dont 3 vaisseaux de construction européenne, environ 20 grandes jonques à la chinoise, mais complètement équipées et armées, et le reste en grands bâtimens de transport, armés de canons.

Caung-shung est représenté comme un parfait soldat, dans toute la force du terme. On dit qu'il se tient beaucoup plus honoré du titre de général, que de celui de souverain. On le peint comme brave, sans rudesse, fécond en expédiens dans les occasions. Ses conceptions sont généralement justes; jamais les difficultés ne le rebutent, ni les obstacles ne le font rétrograder. Prudent dans ses décisions, prompt et vigoureux dans l'exécution de ce qu'il a résolu, toujours au lieu le plus remarquable dans les batailles, à la tête de ses armées, il se montre toujours d'une hu-

meur gaie et agréable : poli et attentif pour tous les officiers sous son commandement, il évite avec soin de marquer pour aucun individu une faveur particulière; sa mémoire est si sûre, qu'il connoît par leurs noms presque tous les soldats de son armée : il prend un plaisir singulier à converser avec eux, et à leur rappeler leurs actions et leurs exploits ; il s'informe avec un soin particulier de leurs femmes, de leurs enfans, veut savoir s'ils envoient ces derniers régulièrement aux écoles, ce qu'ils prétendent en faire lorsqu'ils seront grands; enfin, il entre avec le plus grand intérêt dans les plus petits détails de ce qui concerne leurs ménages.

Sa conduite avec les étrangers est pleine d'affabilité et de complaisance. Il marque la plus haute estime aux officiers français qui sont à son service : il les traite avec toute la politesse, la familiarité et la bonté possibles. Jamais il ne fait une partie de chasse, ou de quelque plaisir que ce soit, sans y inviter un d'eux. Il déclare ouvertement son estime pour les principes du christianisme ; il tolère cette religion, et aussi à la vérité toutes les autres, dans ses états : il observe avec le respect le plus scrupuleux les maximes de la piété filiale, telles

que Confucius les a énoncées dans ses ouvrages; et il se tient devant sa mère, qui vit encore, dans le respect d'un enfant devant son maître : il est très-versé dans la connoissance des meilleurs auteurs chinois. A l'aide des traductions que l'évêque Adran a faites en Chinois, de beaucoup d'articles de l'Encyclopédie, il s'est instruit dans les sciences et les arts d'Europe, et s'est attaché sur-tout à ce qui tient à la navigation et à la construction des navires. On dit, et ce n'est pas sur de vagues autorités, que pour joindre la pratique à la théorie de l'architecture navale, il a acheté un vaisseau portugais, uniquement pour le défaire de ses mains, planche par planche, imitant tout à mesure dans la même dimension, jusqu'à ce qu'il eût substitué par-tout les nouvelles pièces qu'il avoit faites, aux anciennes qu'il avoit ôtées, et qu'il eût ainsi complètement renouvelé le vaisseau.

L'énergie de son esprit égale la vigueur et l'activité de ses facultés corporelles. On le représente, en effet, comme le principal ressort de tous les mouvemens dans son vaste et florissant empire. Intendant des ports et des arsenaux, maître constructeur dans les chantiers de marine, ingénieur en chef dans tous les

travaux, rien ne s'entreprend, rien ne s'exécute sans son avis et ses instructions. Il ne se fabrique pas une pièce sans qu'on l'ait consulté; il ne se monte pas un canon sans son ordre. Non-seulement il entre dans les plus petits détails en donnant ses instructions, mais même il fait exécuter en sa présence.

Pour vaquer plus sûrement à tout ce qui tient à son gouvernement, il s'est assujéti à un plan de vie fixe et réglé. A six heures du matin, il se lève, et prend un bain froid; à sept, ses mandarins sont introduits à son lever; là, toutes les lettres qui lui ont été adressées la veille sont ouvertes, et ses ordres sont enregistrés par différens secrétaires. Il va ensuite à l'arsenal de la marine, examine tout ce qui s'est fait en son absence, parcourt tout le port dans sa barque à rames, inspecte ses vaisseaux de guerre, s'occupe particulièrement de l'artillerie, et visite la fonderie qu'il a établie à l'arsenal, où se fondent des canons de tout calibre.

A midi, ou une heure, il déjeune au chantier. Ce déjeuné consiste en un peu de riz bouilli et de poisson sec. A deux heures, il se retire dans son appartement, et dort jusqu'à cinq; ensuite il donne audience aux

officiers de marine et de terre, aux chefs des tribunaux, ou des départemens publics. Là, il approuve, rejette ou corrige les plans qu'on lui propose. En général, les affaires d'État l'occupent jusqu'à minuit. Alors, il rentre dans son cabinet, fait les notes et les apostilles qu'il croit à propos pour cette journée ; ensuite il prend un léger souper, passe une heure avec sa famille ; et il est toujours deux ou trois heures du matin quand il se couche. Ainsi, ce prince, dans les vingt-quatre heures, ne prend guère que six heures de repos.

Il ne boit jamais de vin de la Chine, ni aucune liqueur spiritueuse ; il ne mange que fort peu de viande. Un peu de poisson, de riz, de légumes ; des fruits, quelques pâtisseries légères et du thé : voilà à peu près sa nourriture. Comme un véritable descendant de la famille impériale de Ming en Chine, qu'il se vante d'être, il mange toujours seul, et ne permet jamais ni à son épouse, ni à personne de sa famille, de s'asseoir à sa table. Le même principe d'orgueil lui fit refuser de recevoir dans son palais l'hommage de quelques Anglais, en 1799 ; et il en apporta pour raison, que l'état d'agitation où se trouvoit sa

cour dans ce moment, ne lui permettoit pas de faire pour cette circonstance tous les préparatifs convenables à son rang, avec des étrangers de distinction. On pourroit se tromper en interprétant une telle excuse de la part d'un prince chinois; mais, avec celui-ci, on ne peut supposer qu'aucun sentiment de jalousie le porte à refuser de satisfaire la curiosité des étrangers. Au contraire, ils jouissent de toute liberté de visiter l'arsenal de la marine, et même de considérer la tour et ses fortifications. Il ne fait aucune difficulté de les entretenir comme général : c'est seulement dans le caractère de souverain qu'il ne les reçoit pas.

On dit qu'il est de moyenne taille, d'une figure régulière et agréable. Il a le teint rougeâtre, bruni par le soleil, auquel il est continuellement exposé ; et maintenant (1806) il doit avoir atteint juste sa 50e année.

Il ne connoît guère les Anglais que de nom ; mais on dit que dans toutes les occasions il marque une grande estime pour cette nation ; et quand ce sont des Français qui font cet aveu, ils doivent en être crus. Il est certain qu'il a donné des preuves fréquentes de ses bonnes dispositions pour l'Angleterre. Il a déclaré

par un édit, que tous nos vaisseaux seroient en tout temps admis dans ses ports et hâvres, francs de toutes redevances ; et il s'est présenté une occasion où la générosité de sa conduite a mis la bonté de son caractère dans tout son jour. Le capitaine et le premier officier d'un vaisseau marchand anglais étoient morts à leur bord. Quand le bâtiment arriva de Canton à *Sai-gung*, pour prévenir le pillage et les fraudes, et la perte que devoit naturellement occasionner aux propriétaires la mort de ceux qui étoient chargés de leurs intérêts, il envoya le capitaine Barissy avec un détachement de ses gardes pour mettre le vaisseau sous sa protection et le remettre en sûreté à Canton, ou bien à Macao, aux propriétaires ou leurs agens, qui devoient s'y trouver.

Quoiqu'il n'ait rien changé à sa conduite avec les officiers français à son service, on dit que la nation a beaucoup perdu dans son estime, quand il a été informé des outrages et du traitement que l'infortunée famille royale a eu à souffrir d'une populace féroce et effrénée. Toutes les sensations d'un cœur comme celui de *Caung-shung* ne pouvoient qu'être cruellement réveillées dans cette occasion. Chassé lui-même de son

royaume par des usurpateurs, exilé lui-même, errant lui-même, pendant plusieurs années, d'États en États ; il n'est pas étonnant qu'en comparant la nation qui a chassé ses souverains légitimes, avec une autre chez qui ceux-ci ont trouvé un généreux asile, il ait senti plus d'inclination pour la dernière (1). Toutefois nous ne nous sommes pas pressés d'entretenir des liaisons amicales, qui ne pouvoient manquer d'être d'un grand intérêt pour notre commerce. Il est vrai que la compagnie des Indes, convaincue à la fin de l'importance pour elle de se maintenir en bonne intelligence avec le roi de Cochinchine, a envoyé, en 1804, un de ses agens à Canton, avec une mission secrète pour *Sai-gung ;* mais cette démarche n'a eu aucun succès. J'entrerai ci-après dans plus de détails à cet égard.

Il faut rendre justice à la mémoire d'Adran, qui est mort en 1800, et convenir que le caractère du monarque, son retour dans ses États, ses succès à la guerre, l'amélioration de son pays dans l'intervalle de la paix, et sur-tout ses rapides progrès dans les différens

(1) Cette phrase sent le cabinet de Saint-James. (*Note du Traducteur.*)

arts et sciences, ses établissemens, ses manufactures, sont absolument dus au savoir, aux talens et au fidèle attachement de ce missionnaire. Le roi, de son côté, l'aimoit jusqu'à l'admiration. Il le distinguoit par le nom de *maître illustre*, réservé en Chine au seul Confucius. Pour témoigner, après sa mort, sa grande vénération pour lui, quand ses restes eurent été enterrés par ses frères missionnaires, suivant le rite de l'église romaine, il fit déterrer son corps, et voulut qu'il fût reporté en terre avec la pompe funéraire prescrite par la religion des Cochinchinois. Jamais on ne put le détourner de rendre à sa mémoire cet honneur signalé, qui excita les réclamations pressantes des Frères missionnaires, très-scandalisés de ces cérémonies profanes. On peut croire que l'évêque n'eut pas une tâche toujours aisée à remplir. Comme conseil du roi et instituteur de son fils, il dut naturellement être un objet de jalousie pour tous les mandarins. Il y eut souvent des complots contre lui : on hasarda souvent des remontrances au roi, sur l'impolitique et le peu de convenance de confier l'éducation de l'héritier présomptif du trône, à un étranger qui ne reconnoissoit pas

la loi, et ne professoit pas la religion de ses ancêtres ; on fit valoir la nécessité pressante de remettre le jeune prince aux mains et sous la direction des lettrés du pays, instruits dans la seule véritable doctrine contenue dans les livres de Confucius. Dans ces occasions, le roi rejeta toujours les représentations avec fermeté, et quelquefois il ne fit pas difficulté de laisser voir sa détermination de renoncer plutôt aux services de ses ministres, qu'à l'amitié de l'évêque, qui ne cessa pas un moment, jusqu'à sa mort, de jouir de sa plus entière confiance.

On représente la reine son épouse comme une princesse d'une vertu exemplaire, et d'une fermeté d'ame qui soutint et consola le roi dans ses plus grands revers. Il eut sept enfans. Les deux aînés des fils furent confiés à Adran pour leur éducation. L'héritier présomptif, ce jeune prince, que l'évêque amena avec lui à Paris, mourut peu après son instituteur. Il étoit d'un caractère doux, obligeant et affable, doué de toutes les vertus privées ; mais ses qualités étoient plus convenables à la vie tranquille d'un particulier, qu'au poste élevé où l'appeloit sa naissance. Son frère, l'héritier actuel du trône, passe

pour un excellent militaire. Il a été trois ans simple soldat, et cinq ans caporal et sergent; et dans ces années de guerre, il a servi très-activement. En 1797 il fut élevé au grade de lieutenant-colonel; et l'année suivante il fut nommé gouverneur de la province méridionale. En 1800 il fut fait général, et commanda une armée de 35,000 hommes. Dans cette même année, il remporta une victoire des plus importante sur les rebelles du Nord, qui laissèrent 9,000 des leurs sur le champ de bataille. Tous leurs éléphans et leur artillerie furent pris.

Voici l'état des forces du roi de Cochinchine en 1800, d'après le capitaine Barissy.

Armée de terre.

24 escadrons de cavalerie (sur des buffles).	6,000
16 bataillons d'éléphans (200 bêtes).....	8,000
30 bataillons d'artillerie................	15,000
25 régimens de 1,200 hommes chacun (armés à l'européenne)...............	30,000
Infanterie armée de sabres et fusils à mèches à l'ancienne manière du pays..	42,000
Gardes exercés à la tactique régulière de l'Europe.........................	12,000
Total des forces de terre.............	113,000

Marine.

Artificiers dans l'arsenal de la marine....	8,000
Matelots enrôlés, et nés sur les vaisseaux dans le port.......................	8,000
Attachés aux vaisseaux construits à l'européenne..........................	1,200
Attachés aux jonques..................	1,600
Attachés à 100 galères à rames..........	8,000
Total du service de la marine.........	26,800
Total.......................	139,800

Je ne prétends pas déterminer la valeur de ces troupes, comparativement avec les troupes européennes; mais, d'après le peu d'observations que nous avons été à portée de faire, elles sont composées d'hommes jeunes et vigoureux, que leurs habits n'embarrassent guère. Ces habits ne sont uniformes ni de couleur, ni de façon, excepté certains habits d'appareil, comme ceux des troupes commandées le jour de notre reception publique, dont les casques de carton, ornés de queues de vaches, étoient écarlate, et les cottes d'armes et jupes piquées étoient entièrement à la chinoise. En général, un mouchoir leur entoure la tête, quelquefois en forme de turban. Une chemise ou fourreau négligé, avec

un caleçon, forment l'habit d'un soldat, comme on peut voir dans la figure que nous joignons ici, et qui est un portrait tiré avec soin d'après nature.

L'histoire de ce prince, dont nous n'avons donné qu'une légère esquisse, présente un exemple frappant et une utile leçon à ceux qu'une malheureuse destinée a placés dans de semblables circonstances. Elle montre tout ce qu'on peut attendre de la réunion des talens, de l'énergie et du courage, bien dirigés. Un roi chassé de ses États, forcé de dérober sa tête à un usurpateur assassin, et de subir les plus dures épreuves de l'adversité, a pu, dans l'espace de dix à douze ans, non-seulement recouvrer les États de ses pères, mais encore y ajouter le royaume de *Tung-quin*, qui anciennement avoit appartenu aux rois de Cochinchine. On dit même qu'il a demandé à l'empereur de la Chine la cession de la grande île d'*Hai-nan*, moins dans l'intention d'étendre son empire, que pour laisser à son nom la gloire d'avoir restitué à la Cochinchine tous ses anciens domaines; car il a fait un vœu à *Tien*, de ne rester tranquille qu'après avoir atteint ce noble but; il sent que

»Le seul prix d'un grand cœur, c'est un nom immortel.»

L'exposé des progrès qu'il a dus à son activité, amène encore d'autres considérations, qui ne sont pas indignes de l'attention du gouvernement britannique dans les Indes. Si ce monarque, obligé de tourner ses efforts contre de puissans rebelles pour recouvrer ses États, et enfin, dans les circonstances les plus défavorables, a pu, dans le court espace de dix années, équiper et armer une flotte de 1,200 voiles; quel armement plus considérable les actifs sujets de Louis XVI n'auroient-ils pas préparé dans le même pays, si le traité eût eu son effet? et quelles tentatives pourroit concevoir le gouvernement actuel de France, infiniment plus actif encore, dans la seule partie de l'Inde où il puisse conserver raisonnablement l'espérance de se faire un solide et durable établissement?

CHAPITRE

CHAPITRE X.

ESSAI GÉNÉRAL SUR LES MOEURS, LE CARACTÈRE ET LA SITUATION DES NATURELS DE TURON.

J'AI déjà fait observer dans le dernier chapitre, qu'à mesure que les impressions de jalousie et l'alarme causées par l'arrivée de notre escadre, et propagées par les insinuations perfides de Manuel Duomé, se dissipoient, les marchés étoient de jour en jour mieux approvisionnés, et les officiers du gouvernement nous traitoient avec moins de contrainte. Il s'établissoit une mutuelle confiance, des liaisons, des rapports continuels entre les habitans du port et tous ceux qui appartenoient à notre escadre; les officiers du vaisseau et les gentilshommes attachés à l'ambassade, que leurs affaires ou la simple curiosité engageoient à passer des journées à terre, étoient invités à des dîners publics : de leur côté, quelques personnes du pays venoient chaque jour visiter nos vaisseaux où elles dî-

noient ordinairement, quoique notre cuisine ne parût pas beaucoup de leur goût. Les gens du pays faisoient peu de cas de nos vins et de notre bière; mais leur avidité pour le rum, l'eau-de-vie et toutes nos liqueurs spiritueuses, étoit telle, que nous vîmes bientôt qu'il étoit nécessaire de ne pas les laisser à leur discrétion, toute la compagnie sortant du vaisseau dans un état complet d'ivresse.

Comme il n'y avoit pas dans la ville de maison assez grande pour recevoir une compagnie aussi nombreuse que la nôtre, le gouverneur prit le parti de faire construire une grande salle, qui, au moyen de l'utile et toujours secourable bambou, fut achevée en quelques heures: le toit et les côtés étoient couverts de nattes serrées et épaisses. Sous cet abri étoit placée une rangée de petites tables avec des bancs des deux côtés, où pouvoient s'asseoir commodément 20 ou 24 personnes. Les Chinois ont la coutume de charger tellement leurs petites tables carrées, de plats, ou plutôt de *bowls*, que la surface en est absolument et totalement couverte. Mais les Cochinchinois ont enchéri sur la politesse déjà excessive de leurs voisins, en ne se contentant pas de couvrir les tables, mais mettant deux ou trois

rangs de *bowls* en étages les uns sur les autres. Je ne crois pas que nous nous soyons trouvés à table avec un nombre de *bowls* au dessous de 200, sans compter les tasses de riz qu'ils donnent à la main aux convives, en place de pain. Le riz est dans ce pays, comme en Chine et dans presque tout l'Orient, la base de la nourriture. Ils ne se servent ni de linge de table, ni de couteaux, ni de fourchettes, ni de bouteilles, ni de verres; mais ils mettent devant chaque personne une cuiller en terre cuite, deux espèces de tuyaux ou petits bâtons de bambou, ou de bois de rose, ou de sandal, quelquefois garnis d'argent, semblables en tout à ceux dont se servent les Chinois, et que les Anglais connoissent sous le nom de *chop-sticks*. Les *bowls* contiennent des ragoûts de bœuf, de porc, de poules et de poissons cuits par petits morceaux avec des légumes, et dressés en soupes et en jus, assaisonnés de différentes manières et mêlés de différens ingrédiens. Il n'y avoit rien de rôti ni de servi à sec; point de vin ni de liqueurs d'aucune espèce, ni même d'eau pendant tout le repas; mais, après le dîner, le *seau-chou* chinois nous fut présenté dans des petites coupes de porcelaine.

Comme notre ignorance mutuelle de la langue les uns des autres ne nous permettoit pas de converser, nous n'eûmes aucun motif qui nous retînt long-temps à table. Le gouverneur ou général qui commandoit à Turon, ne nous faisoit pas l'honneur de se mettre à table avec nous; mais ordinairement, dans ces circonstances, il étoit couché au bout de la salle, sur un carreau qu'on mettoit sur une natte, fumant du tabac, ou mangeant sa noix d'areca ou son poivre de bétel, tandis que deux ou trois valets le rafraîchissoient de temps en temps en agitant de grands éventails de plumes de paon. Ordinairement nous passions de la table à la salle de spectacles, qui est aussi un hangar de bambou. Là, comme dans la Chine, on ne manque jamais de trouver des acteurs qui représentent à toutes heures du jour, et qui paroissent jouer avec autant de feu quand il n'y a personne que quand il y a des spectateurs : comme ils sont engagés pour toute la journée, il leur est indifférent qu'il y ait foule ou peu de monde; tout ce qui les intéresse, c'est d'être payés quand ils ont fini leur travail.

Toute la division de la Cochinchine où se trouve la baie de *Turon*, étoit alors au pou-

voir du jeune *Quang-tung*, fils du général rebelle, qui avoit vaincu le vice-roi de Canton, et qui ensuite avoit joué à l'empereur de la Chine un tour qui avoit si bien réussi. Je l'ai raconté dans le chapitre précédent. La résidence du prince étoit dans la ville de *Hué*, à 40 milles au nord de Turon. Aussitôt qu'il eut l'agréable assurance de notre bonne intelligence avec lui, ou du moins de notre stricte neutralité, il envoya à l'ambassadeur un des principaux mandarins pour l'inviter à venir à la cour. Son excellence jugea à propos de refuser, pour plusieurs raisons, dont la principale étoit le délai que cette cérémonie apporteroit à notre expédition. Quelque agréable que nous eût été ce voyage dans le nord de la Cochinchine, en nous fournissant l'occasion de visiter tout l'intérieur de ce pays et sa capitale, il y a lieu de croire que nous avons peu perdu en ne voyant pas les cérémonies et les fêtes de la cour d'*Hué*, puisque nous étions sur le point d'en voir de même genre à *Pékin*, où elles doivent avoir beaucoup plus de magnificence que tout ce que la Cochinchine en peut déployer. Nous aurions préféré une occasion de passer quelques jours dans les villes, les villages et les hameaux.

« C'est dans la classe mitoyenne, comme l'observe le docteur Johnson, qu'il faut chercher le véritable état d'une nation; ce n'est pas dans les assemblées brillantes ni dans les banquets des riches, que vous jugerez du bonheur du peuple. Le peuple, en général, n'est nulle part ni riche ni gai. » Cela est particulièrement vrai chez les nations de l'Orient, où il n'y a que deux classes d'hommes; les gouvernans et les gouvernés. Il y a cependant un divertissement qui auroit été d'un grand intérêt pour nous, parce que les souverains de la Cochinchine ont coutume de le donner aux ambassadeurs étrangers : c'est une chasse dans les forêts, à l'éléphant, ou au tigre, ou au buffle; et dans ces occasions, on célèbre ordinairement la fête des éléphans. On nous a dit, dans le pays, que les Cochinchinois mangeoient de l'éléphant; mais il est probable que c'est plutôt pour donner un caractère particulier à la fête, que par goût pour cette viande, qui me paroît devoir être très-coriace. On dit que ces animaux sont plus gros dans les forêts de la Cochinchine et des pays voisins, que dans aucune autre partie du monde. C'est à *Turon* que j'en ai vu pour la première fois ; et ils ont fait sur moi une

grande impression. Je puis dire que les éléphans de Cochinchine, le pic de Ténériffe, et une tempête sur la mer, sont les trois objets qui ont le plus surpassé, dans la nature, les idées que je m'en étois formées dans mon imagination.

La lettre du jeune roi étoit remplie des expressions de sa haute considération pour la nation anglaise; et pour en donner un témoignage, il faisoit observer qu'il envoyoit par un de ses officiers un petit présent pour les gens du vaisseau (c'étoit ses termes). Le present consistoit en 10 jeunes buffles, 50 cochons et environ trois centaines de canards et poules, avec des fruits, des ognons et des légumes. Ces rafraîchissemens, qui nous venoient fort à propos, arrivèrent dans une barque à voiles précédée d'une grande galiote à rames, peinte et décorée de flammes et de banderoles, dans laquelle étoient des officiers en cérémonie. L'ambassadeur fit réponse et envoya avec sa lettre un beau fusil à deux coups, avec toutes ses dépendances, une paire de pistolets de fonte à baïonnettes, une épée à poignée de cuivre, et plusieurs pièces d'étoffes et de larges draps écarlates. Celui qui porta cette lettre royale, étoit d'abord vêtu

d'une robe de soie avec des figures de tigres et de dragons en broderie, comme on les porte à la Chine; mais en passant à bord du *Lion*, il quitta cet habit et prit deux ou trois longues robes de mousseline blanche.

Une indiscrétion de notre part, troubla pendant quelques instans la bonne intelligence qui régnoit entre les naturels et nous. Comme nous voulions tracer une carte exacte de cette excellente baie, et du port, un matin quelques-uns de nous prirent une barque, et descendirent sur la rive orientale, pour mesurer une base et prendre les angles qu'il nous falloit pour déterminer la position des principaux points. L'heure matinale que nous avions choisie, et la rapidité avec laquelle nous avions rempli notre objet, firent conclure que nous étions échappés aux regards des habitans; mais un officier vint aussitôt nous témoigner, de la part du gouverneur, son mécontentement de notre conduite, et nous prévenir de ne plus prendre de mesures sur le terrain. Une autre maladresse confirma encore le soupçon que nous avions des vues que nous n'annoncions pas. Un officier du *Lion*, qui, pendant la nuit, sondoit avec plus de zèle que de prudence, la rivière qui mène à *Fai-fou*, fut pris avec la

chaloupe et tout l'équipage, et détenu prisonnier dans une espèce de petit fort. N'en ayant aucune nouvelle, nous crûmes que la chaloupe avoit coulé bas, et que personne ne s'étoit sauvé. A la fin, cependant, il vint à bord du *Lion* des officiers du gouvernement, qui nous informèrent du fait, en se plaignant amèrement de ce que nous n'agissions pas franchement avec eux. L'ambassadeur déclara que la chose s'étoit faite à son insu; mais il demanda que l'officier fût relâché à l'instant et renvoyé à son bord, pour y répondre sur sa conduite à son officier commandant, aux ordres de qui il avoit osé désobéir. On jugea que son indiscrétion avoit été assez punie. Le mandarin aux mains de qui il avoit été remis, étoit presque continuellement ivre, et dans cet état il avoit coutume de se faire amener cet officier. De temps en temps, pour s'amuser, il agitoit devant sa tête un large cimeterre; d'autres fois il lui mettoit autour du cou une lourde pièce de bois et de fer, comme le *cangue* des Chinois. Cependant l'affaire fut expliquée à notre commune satisfaction, et nous eûmes lieu de croire que quels que fussent les soupçons défavorables qu'on avoit pu concevoir sur les motifs de notre arrivée

dans la baie de Turon, on avoit du moins été bientôt convaincu qu'ils ne pouvoient être de nous mêler en rien de ce qui divisoit les partis. Le roi, dans une seconde lettre, nous fit quelques ouvertures pour établir un commerce réglé avec le nord de la Cochinchine. Les présens qu'il envoya avec cette lettre, consistoient en dents d'éléphans et dix corbeilles de poivre pour l'ambassadeur; et pour l'équipage, trois mille corbeilles de riz, pesant chacune environ soixante-dix livres, ensemble cent tonneaux.

L'ambassadeur ne connoissoit pas encore la ville de Turon; et comme les principaux de la ville desiroient lui témoigner leur considération en lui donnant une fête, son excellence prit jour pour le 4 juin, afin de célébrer à terre, avec les Cochinchinois, l'anniversaire de la naissance du roi du pays. Dès la veille au soir nous observâmes un mouvement extraordinaire dans la ville, un nombre de troupes considérable, tant au dehors qu'au dedans, et enfin des éléphans de guerre. Nous ne pouvions juger si c'étoit par accident, ou par suite des anciens soupçons, ou pour donner plus d'éclat à la cérémonie; mais, de notre côté, nous prîmes toujours la précau-

tion d'envoyer nos deux briks armés dans la rivière opposée à la ville, afin d'assurer notre retraite en cas de nécessité. Cependant la journée se passa dans la plus grande harmonie. Nous fûmes conduits de la place où nous descendîmes à terre, à un bâtiment plus grand que le nôtre ordinaire, et qui avoit été construit exprès. Les deux appuis du toit étoient supportés par une rangée de piliers de bambous qui partageoient le bâtiment en deux parties dans sa longueur. Les deux côtés et le toit étoient couverts de doubles nattes serrées, et tapissés en dedans de grosse toile de coton de différens dessins. Ces toiles peintes paroissoient neuves, mais gâtées; c'étoient probablement des rebuts des manufactures de la Chine, apportés là par les marchands portugais. Dans la première salle du bâtiment il y avoit une longue table couverte d'une nappe, avec des assiettes, couteaux, fourchettes, à la manière et dans le goût d'Europe. Il paroît que notre ami le Portugais, pour nous faire une espèce de réparation du tort qu'il nous avoit fait précédemment, peut-être sans malice, avoit engagé les Cochinchinois à le laisser en quelque sorte maître des cérémonies de ce jour, et que présumant que rien

ne nous plairoit plus que boire et manger, il avoit voulu servir à notre goût plutôt qu'à celui des Cochinchinois. Il faut lui rendre justice, il n'avoit épargné ni peine ni dépense pour nous donner un dîner aussi complet que les circonstances le pouvoient permettre; mais son zèle maladroit avoit substitué un mauvais dîner portugais à un bon repas cochinchinois.

Une légère circonstance de notre entrée dans le bâtiment, ne laissa pas que d'embarrasser les officiers cochinchinois. On avoit suspendu, suivant la coutume de Chine, qui s'observe dans beaucoup d'occasions, un étendard de soie, qui portoit en gros caractères le nom du jeune usurpateur de *Hué*. Nous n'avons pas su si l'on avoit regardé comme une chose toute naturelle, que nous nous prosternerions, suivant l'usage du pays, devant cette représentation de sa majesté, ou si Manuel Duomé leur avoit dit que les Anglais ne feroient sur cela aucune difficulté; mais il est évident qu'ils s'y attendoient, car, lorsque le général commandant à *Turon*, qui étoit assis, les jambes croisées, sur un banc, comme représentant de son maître, eut vu que nous défilions après l'avoir salué, et que

nous allions prendre nos places sans regarder l'étendard, il parut tout à fait déconcerté; et on ne peut pas même dire qu'il se soit remis de la journée. Son chagrin de ce que les neuf prosternations n'avoient pas été faites, l'affectoit tellement, qu'il sembloit se croire d'antant déchu dans l'estime des autres officiers. Il ne fit pas grande attention quand on lui expliqua, comme il l'avoit demandé, le rang et les fonctions de chacun dans l'ambassade, jusqu'au moment où l'interprète chinois annonça M. Parish, capitaine d'artillerie, sous le titre de *surveillant des grands canons*. Toute son attention s'éveilla à ce mot, et il parut regarder toute la journée cet officier comme un homme très-formidable et très-dangereux.

Dans la dernière partie du bâtiment, une troupe de comédiens étoit au milieu de la représentation d'un drame historique, lorsque nous entrâmes; mais, dès que nous fûmes assis, ils s'interrompirent, s'avancèrent, et firent devant nous les neuf génuflexions et prosternations que nous avions eu l'incivilité de ne pas faire au mandarin et à son étendard de soie. Après quoi ils reprirent leurs rôles et nous importunèrent, tout le temps que nous restâmes, d'un bruit insupportable. Le ther-

momètre étoit, ce jour-là, à 81 deg. à l'ombre et en plein air, et au moins à 10 deg. plus haut dans le bâtiment. La foule du peuple, avide de voir des étrangers; l'horrible fracas des *gongs*, des timbales, des tambours, des sonnettes, des trompettes et des flûtes bruyantes, étoit si étourdissant et si déchirant, qu'il n'y avoit que la nouveauté du spectacle qui pût nous retenir un instant. La plus amusante et la moins bruyante partie de cette représentation théâtrale, fut une espèce d'intermède, exécuté par trois jeunes femmes, qui sembloient trois des principales actrices, et qui parurent dans l'habillement et le rôle de quelques anciennes reines, tandis qu'un vieil eunuque, en habit tout à fait singulier, jouoit ses vieux tours, comme un scaramouche, ou un bouffon dans une arlequinade. Le dialogue, dans cette partie, différoit entièrement du récitatif monotone et plaintif des Chinois. Il étoit vif et comique, souvent coupé par des airs gais, qu'un chorus général terminoit ordinairement. Ces airs, tout rustiques et grossiers qu'ils sont, paroissent cependant être des compositions régulières, et sont chantés en mesure exacte. Il y en eut un en particulier qui attira notre attention, dont le mou-

vement lent et mélancolique respiroit cette douceur plaintive, si particulière aux airs écossais, avec lesquels, en vérité, il avoit une grande ressemblance. Les voix des femmes étoient aigres et tremblantes ; mais quelques-unes de leurs cadences n'étoient pas sans mélodie. Les instrumens, à chaque pause, donnoient une petite ritournelle qui étoit graduellement soutenue et couverte par le bruit assourdissant des *gongs*. Comme nous n'entendions rien de la langue, nous étions aussi peu au fait du sujet, que la très-grande partie des spectateurs, en Angleterre, à l'opéra italien. Au reste, sous le hangar de *Turon*, comme au théâtre d'*Haymarket*, les yeux étoient occupés ainsi que les oreilles. A chaque reprise des chœurs, les trois beautés cochinchinoises, dans une danse compliquée, et où les pieds ne jouoient pas le plus grand rôle, déployoient les graces de leur taille menue, par différentes postures du corps, des bras et de la tête; elles formoient des tableaux variés, et tous leurs mouvemens étoient parfaitement accordés à la mesure musicale. Le refrain du chœur avoit quelque chose d'assez agréable, et qui fut souvent rappelé sur le gaillard d'arrière du *Lion*, jusqu'à ce que

les nouvelles scènes qui succédèrent en Chine, l'eussent effacé de notre mémoire. Mais dans ce dernier pays, nous n'avons vu danser ni hommes ni femmes, ce qui porte à croire que les Cochinchinois ont eux-mêmes inventé ce genre de spectacle chez eux, ou qu'il y a été introduit des parties occidentales de l'Inde. La gravure ci-jointe peut donner une idée assez juste du théâtre et du mouvement de la représentation. (Pl. XV.)

En Chine, ni en Cochinchine, on ne paie jamais pour entrer au spectacle. Les acteurs donnent des représentations particulières pour une somme fixée; ou bien ils représentent publiquement, sous un hangar dont l'entrée est libre. Dans ce cas, les spectateurs, au lieu d'animer les acteurs par des applaudissemens stériles, leur jettent de petites pièces de monnoie. Les mandarins apportent exprès, attachées à des cordes, des centaines de petites pièces de même espèce que celles qui ont cours en Chine. Les Cochinchinois appellent le drame régulier *troien*, ou *relation historique*. Quant aux intermèdes du récitatif, comme les airs et les danses, ils les appellent *song-sang;* et un grand chœur, accompagné par les *gongs*, les tambours, les castagnettes, les trompettes et

autres instrumens bruyans, s'appelle *ring-rang*. L'ambassadeur s'étoit fait accompagner par la troupe sur le rivage; et là il avoit fait jouer quelques airs. Mais les Cochinchinois n'ont point d'oreilles pour l'harmonie douce de la musique européenne : ils font beaucoup plus de cas de leurs *ring-rang* et de leurs *song-sang*, qui leur plaisent d'autant plus qu'ils sont plus bruyans.

Nous laissâmes les comédiens au milieu de leur représentation, et nous traversâmes la place Verte, qui est aussi le marché, où nous prîmes plaisir à voir une quantité de jeux et de danses. Le 4 de juin étoit, dans cette partie de la Cochinchine, un jour de fête générale. Dans un endroit nous remarquâmes une douzaine de jeunes gens qui jouoient au ballon avec une vessie; dans un autre, quelques-uns déployoient leur agilité à sauter par-dessus un bâton placé horizontalement : ici, un groupe bruyant s'amusoit d'un combat de coqs; là, de jeunes enfans, à l'imitation de leurs aînés, excitoient des cailles et d'autres petits oiseaux, et jusqu'à des sauterelles, à se déchirer les uns les autres; dans un autre coin, on jouoit aux cartes ou aux dés : mais, ce qui attira le plus notre attention, ce fut une troupe

de jeunes gens, qui maintenoient en l'air une espèce de ballon, en le frappant uniquement avec la plante des pieds. A la vérité, rien n'est au-dessus de l'activité et de l'énergie des Cochinchinois. Un des matelots du *Lion* en eut une preuve peu agréable pour lui; ayant eu une dispute avec un d'eux, il voulut absolument se battre. Prêt à *boxer*, tandis qu'il étendoit ses bras, et manœuvroit pour marquer juste l'endroit où il frapperoit son adversaire, le Cochinchinois lui rit au nez, tourna froidement sur le talon, et lui en frappa sur la mâchoire un coup aussi vigoureusement appliqué qu'inattendu : puis se retirant avec un grand sang-froid, il abandonna le matelot étonné, aux ris et aux plaisanteries de la foule des spectateurs.

S'ils sont actifs dans l'exercice de leurs pieds, ils ne sont pas moins remarquables par la dextérité de leurs mains. Les joueurs de gobelets, les diseurs de bonne aventure et les sauteurs, montrent chez eux tous leurs talens, au grand plaisir du peuple, et avec un grand profit pour eux. Et nous apprîmes à nos dépens, que ceux qui n'exercent pas ouvertement la profession d'escamoteurs, n'en sont pas moins habiles dans l'art de fouiller dans

les poches. Il étoit fort rare que nous retournassions tous au vaisseau, sans que quelqu'un eût perdu son mouchoir; car c'est un objet pour lequel ils paroissent avoir un goût particulier. Nous les trouvâmes tous, depuis le premier jusqu'au dernier, les mendians les plus importuns; ils demandent, sans la moindre cérémonie, tout ce qui se trouve à leur fantaisie : ils ne se rendent pas à un premier refus; il ne leur suffit pas d'obtenir ce qu'ils ont demandé; ordinairement la libéralité de celui qui leur donne les rend plus pressans dans leurs demandes, et ce qu'ils n'obtiennent pas en le demandant, ils tâchent de se le procurer par le vol. Ils n'ont pas même la pudeur des Spartiates, qui rougissoient au moins d'être découverts. Il paroît qu'ils ne craignent d'être punis ni pour avoir volé, ni pour être surpris : leur disposition à dérober étoit si générale, que nous fûmes obligés de surveiller de très-près les officiers du gouvernement qui venoient à bord de nos vaisseaux.

En entreprenant de tracer une esquisse générale du caractère de cette nation, je n'ignore pas le risque que je cours de tomber dans quelques erreurs. Pour parler exacte-

ment des mœurs et des opinions de peuples étrangers; pour découvrir les motifs de leur conduite et l'origine de leurs préjugés; pour observer les effets de leurs institutions civiles et religieuses sur leurs habitudes et leurs mœurs; pour sonder leurs idées du bien et du mal, juger des notions qu'ils ont du goût; de la beauté, du bonheur, et quantité d'autres objets qu'il faut avoir découverts, avant que l'on puisse se flatter d'avoir acquis une connoissance de leur véritable caractère et de leur situation réelle, il faut non-seulement avoir résidé long-temps dans leur pays, mais s'être fait des liaisons intimes dans toutes les classes du peuple; et après tout cela, on peut encore à peine espérer de peindre fidèlement. Que peut-on concevoir de plus ridicule qu'un Français qui veut faire connoître les mœurs anglaises, ou qu'un Allemand qui met le caractère anglais sur la scène (1)?

Il y a pourtant certains traits fortement prononcés, qui se distinguent éminemment dans la masse du peuple, et qu'on peut sûrement assigner comme caractéristiques d'une nation. Ce n'est que de ceux-là que j'ai tiré

(1) Les Anglois sur-tout excellent à tracer la *caricature* des autres nations. (*Note du Traduct.*)

le petit nombre d'observations que j'ai faites sur les Cochinchinois : il y en a quelques-unes qui peut-être peuvent tenir entièrement aux localités, et qui ne sont applicables qu'à la partie de la côte où nous avons abordé.

Il est presque inutile de dire que la Cochinchine n'a formé un Etat séparé de la Chine, que quelques siècles après Jésus-Christ, et que les traits des Cochinchinois, et en général la plupart de leurs coutumes, leur écriture, leurs opinions religieuses et les cérémonies qu'ils retiennent encore, décèlent clairement leur origine chinoise. Dans les provinces du nord, cette analogie est plus fortement marquée que dans les méridionales. Ces mêmes caractères se distinguent aussi, mais dans un moindre degré, à Siam, qui est proprement *Se-yang*, ou pays occidental; à *Pegu*, probablement *Pe-quo*, ou province du nord; à *Ava*, et dans les autres petits Etats compris maintenant sous le nom d'*Empire Birman*, dans lesquels, toutefois, le mélange avec les Malais de Malacca et les Hindous des régions supérieures et orientales de l'Indoustan, a presque entièrement effacé les traces du caractère chinois. Les Cochinchinois de *Turon*, malgré la corruption des mœurs de leurs

femmes, dont je vais avoir occasion de parler, et malgré la tendance que les révolutions ont dans tous les pays à altérer plus ou moins le caractère des peuples, ont conservé, à beaucoup d'égards, le type parfait de leur origine, et dans quelques points ils l'ont tout à fait perdu. Par exemple, les deux peuples s'accordent parfaitement pour l'étiquette observée dans les mariages, les processions et les cérémonies funéraires. Ils ont les mêmes superstitions religieuses, le même usage de présenter des offrandes aux idoles, de consulter les oracles; le même penchant à interroger le sort pour percer l'avenir, et à chercher la guérison des maladies par des charmes. Ils ont la même nourriture et la même manière de préparer les alimens. Leurs jeux publics et tous leurs amusemens sont de même genre; on trouve chez tous les deux les mêmes formes et la même manière de feux d'artifices, les mêmes instrumens de musique, les mêmes jeux de hasard, les combats de coqs et de cailles. La langue de la Cochinchine, quoiqu'on y retrouve les principes de la langue chinoise, en diffère tellement, que les Chinois ne peuvent pas ou presque pas la comprendre; mais les caractères d'écritures sont précisé-

ment les mêmes. Toutes les églises que nous avons pu observer, n'étoient que de très-chétifs bâtimens; et nous n'y avons trouvé aucune trace ni de ces immenses voûtes, ni de ces pagodes élevées qu'on rencontre si souvent à la Chine. Mais il paroît qu'il y a, dans beaucoup de parties du pays, des monastères amplement dotés, dont les bâtimens sont vastes et entourés de murailles pour plus de sûreté. En général, les maisons à la baie de *Turon* et aux environs, ne consistent qu'en quatre murailles de terre couvertes de chaume; et celles qui sont dans des terrains bas, comme au bord des rivières, sont ordinairement élevées sur quatre pièces de bois ou quatre piliers de pierre, pour les préserver des inondations et de la vermine.

L'habit des Cochinchinois a été très-changé et considérablement raccourci; ils ne portent ni souliers épais, ni bas piqués, ni grosses bottes de satin, ni jupes d'étoffes ouatées; mais ils vont toujours nu-jambes, et ordinairement nu-pieds. Leurs longs cheveux noirs sont ordinairement rassemblés en un nœud au dessus de la tête; à la vérité, c'est l'ancienne manière dont les Chinois portoient leurs cheveux, jusqu'à ce que les Tartares qui conquirent le pays, les

eussent forcés de se soumettre à l'ignominie d'avoir toute la tête rasée, excepté une touffe de cheveux par derrière.

Le système de conduite morale dans ce pays est fondé, comme à la Chine, sur les préceptes de Confucius; cependant ici, à en juger par ce qu'on voit de morale, ils ne sont pas fort respectés. En Chine, ces préceptes sont exposés avec affectation en lettres d'or dans toutes les maisons, dans les rues et dans tous les lieux publics; mais ici on les voit rarement, et on n'en parle jamais. Quand ils sont récités, c'est dans la langue originale qu'ils n'entendent pas; et il leur seroit fort difficile de les traduire. La conduite du peuple, en général, ne paroît pas plus soumise aux principes de la religion qu'à ceux de la morale. Les Cochinchinois sont comme les Français, toujours gais et parlant sans cesse; les Chinois toujours graves, affectent de penser; les premiers sont d'un caractère ouvert et familiers; les autres serrés et réservés. Un Chinois regarderoit comme une bassesse, de confier une affaire importante à une femme; les Cochinchinois regardent les femmes comme les plus propres aux affaires. La politesse, chez les Chinois, ne permet pas

aux femmes de parler, à moins que ce ne soit pour répondre : elles ne doivent jamais rire ; sourire est tout ce qui peut leur être permis ; elles ne peuvent chanter qu'on ne les en prie. Quant à la danse, elles ont une infirmité physique qui ne leur permet pas le mouvement qu'elle exige. En Cochinchine, les femmes sont aussi gaies et aussi libres que les hommes ; et comme il y a des conclusions assez importantes pour l'état de leur société, à tirer de la condition des femmes chez eux, et de la considération qu'ils ont pour elles, j'entrerai dans quelques détails sur leur situation ici, autant toutefois que les moyens bornés que nous avons eu de les observer, nous le permettent.

Dans quelques-unes des provinces de la Chine, les femmes sont condamnées au travail laborieux et avilissant du labourage, et en outre elles sont chargées de tous les emplois pénibles. En Cochinchine, on croit le sexe le plus foible, né pour les occupations qui exigent, non la force du corps, mais l'industrie la plus persévérante. Nous en voyons à la vérité tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, dans l'eau jusqu'aux genoux, occupées à transplanter le riz. Au fait, tous

les travaux du labourage, et tous ceux qui ont rapport à l'agriculture, paroissent être le partage des paysannes, tandis que les femmes de *Turon* ajoutent aux soins du gouvernement intérieur de leurs maisons, tous ceux des détails du commerce. Ce sont elles qui président à la construction et à la réparation de leurs murailles de terre; elles dirigent les manufactures de vaisselles de terre cuite; elles conduisent les barques sur les rivières et dans les ports; elles portent les marchandises aux marchés; elles écossent et épluchent les cotons: elles en font du fil, le tissent, le teignent de différentes couleurs, et en font des habits pour elles et pour leurs familles. La plupart des garçons sont obligés de s'enrôler dans les armées. Ceux qui peuvent être exemptés du service militaire, sont de temps en temps occupés à la pêche, à chercher dans les îles voisines des nids d'hirondelles et des biches de mer, tant pour le luxe des grands seigneurs du pays, que parce que c'est un article de commerce pour la Chine. Ils font du bois pour les vaisseaux et les barques, les construisent et les réparent; enfin, ils suivent diverses occupations, mais en ayant toujours grand soin qu'elles leur laissent

une grande partie de leur temps à ne rien faire, ou à donner aux amusemens pour lesquels ils ont le plus de goût ; car ils ne sont pas naturellement paresseux. Mais l'activité et l'industrie de leurs femmes sont telles, leurs travaux sont si variés, les fatigues qu'elles supportent si excessives, que les Cochinchinois leur appliquent la même expression proverbiale que nous à nos chats ; ils disent que la femme a neuf vies, et qu'elle ne meurt pas de la perte d'une seule. Il est évident, du moins par leur conduite, que les hommes, même dans la condition mitoyenne, regardent les femmes comme créées uniquement pour leur usage, et que ceux d'un rang supérieur les croient faites tout à fait pour leurs plaisirs. Les lois ni la coutume ne fixent pas le nombre de femmes ou de concubines qu'un homme peut avoir ; mais ici, comme à la Chine, la première en date a la préséance sur les autres ; elle est à la tête de tout ce qui concerne la maison. Les mariages et les divorces ne sont pas ici plus difficiles les uns que les autres. En Angleterre, une pièce de six sous rompue entre deux amans, est regardée par les paysans de quelques comtés, comme une promesse et un gage

de fidélité inaltérable. En Cochinchine, la rupture d'une petite monnoie de cuivre ou d'un morceau de bois, en présence de témoins, est considérée comme la dissolution d'un mariage, et un acte de séparation.

Dans la Chine, les hommes ont eu grand soin d'inculquer certains principes ; c'est, premièrement, qu'une femme comme il faut ne peut jamais sortir; et ils ont si bien réussi, qu'elles se renferment elles-mêmes dans leurs appartemens. Secondement, c'est qu'elle ne peut jamais laisser voir à aucun homme, même de sa plus intime famille, ni son cou ni ses mains. Pour prévenir cet accident, leurs robes sont boutonnées jusqu'au menton, et elles ont des manches qui descendent jusqu'aux genoux; ensuite ils ont si adroitement étendu ces principes, qu'ils ont amené les pauvres femmes à regarder comme une perfection admirable, un défaut naturel qui les confine dans leurs maisons. Ici, il y a à cet égard une totale différence dans le sexe; bien loin que les Cochinchinoises soient privées de la liberté ou de l'entier usage de leurs membres, elles en jouissent dans la plus grande extension. Ce n'étoit sûrement pas en Cochinchine, qu'Eudoxe avoit observé, comme il le

dit dans son Voyage, que les femmes avoient les pieds si petits, qu'on pouvoit avec justice les appeler les femmes aux pieds d'autruche : *Fœminis plantas adeo parvas, ut struthopodes appellentur.* Au contraire, leur usage d'avoir les pieds nus, les grandit et les aplatit prodigieusement. Mais cette dénomination convient parfaitement aux dames chinoises : la forme indéfinie et ridicule de leurs pieds, les fait assez ressembler à ceux de l'autruche.

Souvent les extrêmes se touchent : la même cause qui, en Chine, a tout à fait exclu le sexe de la société, et qui y a restreint ses facultés physiques, a produit en Cochinchine un effet diamétralement opposé, en permettant aux femmes de se livrer sans frein à toute espèce de licence. Cette cause, c'est leur dégradation dans l'opinion publique, et la persuasion qu'elles sont des êtres inférieurs par nature aux hommes. Dans cette superstition, leur honneur est de peu de valeur à leurs propres yeux, comme à ceux des autres ; et tout prouve qu'elles ont le sentiment intime de ce peu d'importance.

Il en en résulte qu'on ne peut trouver dans aucune partie du monde plus qu'aux environs de *Turon*, des femmes sans scrupule et des

hommes commodes. Il faut espérer toutefois que le caractère général de la nation n'est pas par-tout comme on le voit dans le port le plus fréquenté du pays. L'indulgence singulière de Solon, dont les lois permettoient aux jeunes femmes de trafiquer de leurs charmes, quand c'étoit pour procurer à elles-mêmes ou à leurs familles des objets de première nécessité, est sanctionnée en Cochinchine, sans aucune limitation d'âge, de condition ou d'objet. Ni le mari, ni le père, ne paroît se faire scrupule de laisser sa femme ou sa fille à un amant. Galba lui-même, qui eut la politesse de s'endormir, comme nous l'apprend Plutarque, pour ne pas gêner Mécène, et qui gronda son esclave pour avoir fait un bruit officieux avec les assiettes, afin qu'il s'éveillât et qu'il vît ce qui se passoit; Galba n'étoit sûrement pas plus commode que les maris cochinchinois; et c'est à eux qu'il faut appliquer les vers suivans d'Horace, où il fait la peinture des mœurs dissolues de Rome:

« Sed jusso coram non sine conscio
» Surgit marito; seu vocat institor,
» Seu navis Hispanæ magister
» Dedecorum pretiosus emptor.

Ces observations, d'un côté, sur l'indifférence des hommes pour l'honneur et la chasteté des femmes ; de l'autre, sur les excès de dissolution auxquels elles se livrent, et qui sont la conséquence nécessaire de cette indifférence, ne sont pas bornées au commun du peuple ; elles s'appliquent au moins autant aux premiers rangs de la société. Ces hommes, aussi débauchés que les mandarins chinois, ne gardent pas même les dehors de décence que ceux-ci croient utile d'observer. Les gens du vaisseau eurent d'assez singulières preuves de cette facilité qu'ont les habitans à faire part de leurs femmes aux étrangers. En voici une, entr'autres, qui peut donner une idée de la valeur pécuniaire qu'ils attachent à leur complaisance.

Un officier du *Lion* alla un jour à terre, acheter une couple de jeunes bœufs pour le vaisseau. Comme le prix étoit établi à dix dollars par tête, l'officier n'avoit qu'à compter l'argent à un des magistrats de la place, et recevoir les bœufs. Le mandarin, après avoir pris les dollars, envoya deux de ses gens qui revinrent promptement avec une jeune et jolie fille, que le magistrat prit par la main et présenta à l'officier. Je ne saurois dire

si ce fut par modestie que celui-ci refusa de conclure un marché proposé avec une indécence si révoltante, ou si ce fut faute d'argent pour payer une seconde fois le prix des bœufs. Quoi qu'il en soit, il fut fidèle à son devoir, au grand étonnement du mandarin, dont il comprit que la jeune personne étoit la fille ou la femme. Un autre, un jour, en revenant de la ville, suivoit le bord de la rivière. Une femme âgée vint à lui, et lui fit signe de la suivre dans une chaumière où elle lui présenta sa fille, dans l'état à peu près où elle étoit en sortant des mains de la nature ; et les yeux de la vieille étincelèrent de joie à la vue d'un dollar d'Espagne.

Il n'y a rien de prévenant dans le caractère ni dans l'extérieur des Cochinchinois. Leurs femmes ne doivent pas avoir de prétentions à la beauté. Toutefois, ce qui leur manque de charmes réels, est compensé par un air de vivacité et de gaîté, tout l'opposé de la sévère et triste figure des recluses chinoises. On auroit tort de chercher en Cochinchine un maintien agréable, qui appartient autant à l'éducation et au sentiment, que la délicatesse des traits et la fraîcheur du teint tiennent à l'aisance de la vie, et aux soins

pour

pour n'exposer la figure ni à l'ardeur, ni aux intempéries de l'air. Au fait, les deux sexes ont les traits durs, et leur couleur est aussi foncée que celle des Malais. L'habitude générale de mâcher l'areca et le bétel, leur rend les lèvres plus rouges et les dents plus noires qu'ils ne les auroient naturellement. L'habillement des femmes n'est pas calculé pour en imposer. Une chemise de grosse toile de coton, brune ou bleue, qui descend jusqu'au milieu des cuisses, et un large caleçon de nanquin noir, le composent ordinairement. Elles ne connoissent point l'usage des bas ni des souliers ; mais les femmes du premier rang portent des espèces de sandales ou de grossières pantoufles. Une dame, dans sa parure, pour des occasions particulières, met trois ou quatre chemises de différentes couleurs, et dont celle de dessus est la plus courte. C'est une femme ainsi habillée qui est représentée dans la (planche N°. XVI), avec un groupe de Cochinchinoises ; et on peut la regarder comme un bel échantillon des femmes du pays. Leurs longs cheveux noirs sont quelquefois rassemblés dans un nœud au haut de la tête, et quelquefois elles les laissent pendre derrière leur dos en longues

tresses, qui souvent touchent la terre. Les cheveux courts sont regardés dans le pays, non-seulement comme la marque d'un bas état, mais même comme l'indication d'une race dégénérée. L'habit des hommes consiste en une jaquette et un caleçon; s'il a quelque différence de celui des femmes, elle se réduit à fort peu de chose. Quelques-uns ont des mouchoirs autour de la tête en forme de turban; d'autres ont des chapeaux ou bonnets de différentes formes et de différentes étoffes, mais qui sont presque tous arrangés pour mettre le visage à l'abri du soleil. Ils se servent aussi, pour le même usage, d'ombrelles de papier fort de la Chine, ou d'écrans de feuilles de borasse, ou d'éventails de palmiers, ou de latanier, et arbres semblables, ou enfin, de plumes. Leurs grossières cabanes de bambou répondent assez à leur pauvre et mince habillement; enfin, on ne voit rien chez ce peuple qui puisse donner à un étranger l'idée qu'il jouisse d'un sort heureux.

Il faut pourtant aussi convenir qu'il y a une grande différence entre l'existence d'un Européen et celle des habitans du tropique. L'Européen qui se trouve pour la première

fois chez ceux-ci, peut très-facilement se tromper, s'il veut établir une comparaison entre sa situation et la leur. Le chauffage, le vêtement, et un logement commode, sont essentiels au premier, non-seulement pour son agrément, mais même pour son existence. Pour l'autre, le feu ne sert qu'à faire bouillir son riz, et préparer ses offrandes aux idoles. Ni ses besoins ni son goût ne lui font souhaiter de riches bâtimens. Des habillemens serrés et épais, loin de lui offrir quelques avantages, seroient pour lui la plus embarrassante des superfluités; souvent il faut qu'il rejette le peu de vêtemens qu'il prend quelquefois. Comme il ne voit rien de honteux dans la nudité, il peut, en tout temps et en tous lieux, ne consulter à cet égard que sa commodité et les circonstances, sans offenser les autres ni se gêner lui-même ; et c'est un avantage que n'a pas l'Européen.

Quoique nous ne nous fussions pas attendus à trouver dans *Turon*, ni une grande ville, ni des palais magnifiques, cependant, comme nous savions qu'elle étoit autrefois la principale place du commerce entre la Cochinchine, la Chine et le Japon, nous fûmes désagréablement surpris de n'y trouver que

quelques petits villages, dont les plus considérables n'avoient pas une centaine de maisons au plus, et qui n'étoient encore que des cabanes couvertes de chaume. Des ruines de bâtimens plus considérables, et de meilleure construction, montrent assez que *Turon* a beaucoup souffert dans la dernière révolution. Les inégalités du terrain laissent voir aussi des traces de murs et de fortifications qui, au rapport de celui de nos officiers qui a été détenu prisonnier, sont encore plus reconnoissables à Fai-Fou. Enfin, il reste des jardins et des plantations d'arbres fruitiers qui maintenant sont en friche. Mais on ne retrouve nulles traces qui indiquent une ancienne opulence, ou qui portent l'empreinte d'une antique magnificence. Leurs plus belles maisons n'ont jamais qu'un étage; elles sont en bois ou en briques simplement séchées au soleil, et qui ne demandent aucun soin pour les préserver de se réduire en poussière. Les murailles de leurs villes sont construites avec des matériaux légers et très-imparfaits; aussi tombent-elles bientôt en ruines, et disparoissent elles sous une rapide et forte végétation d'arbustes. Il est vrai aussi que leur manière de les bâtir est peu propre

à en assurer la durée. Une masse de terre grossière, entassée au milieu, tend perpétuellement à pousser au dehors les bordures de briques ou de pierres qui forment les côtés, et qui tombent dans les fossés; de sorte qu'en peu d'années, cette élévation est effacée. Si par quelque accident la ville de *Pékin*, la plus vaste et la plus populeuse cité du globe, venoit à être abandonnée, il ne faudroit pas beaucoup de siècles pour que les vestiges de son emplacement fussent absolument perdus. Il ne faut donc pas du tout s'étonner que ce palais de Troie, auquel on a prêté tant de magnificence, eût entièrement disparu au temps d'Alexandre, et que l'orgueilleuse Babylone, autrefois la maîtresse du monde, soit ensevelie dans la poussière.

Les chaumières de *Turon* sont, en général, serrées et propres, et assez bien fermées pour mettre les habitans à l'abri de la chaleur du soleil dans une saison, et des grandes pluies dans l'autre. Ceux-ci paroissent trouver dans les marchés assez d'étoffes de coton et de soie pour leurs vêtemens, et le pays produit une grande variété et une grande abondance de denrées qui font vivre le peuple, et fournissent au luxe des riches. Il paroît y

avoir beaucoup de toutes sortes d'animaux, excepté des moutons. Ils ont un peu de gros bétail, des cochons, des chevaux, et une grande quantité de canards et de poules. Ils mangent du chien comme à la Chine, et les grenouilles font partie de leur nourriture ordinaire. La mer offre autant de ressources que la terre à ces peuples, et à tous ceux qui avoisinent les côtes. Outre un grand nombre d'excellens poissons, ils ont trois espèces particulières de *balistes*, et autant de la classe des *chétodons*, dont une, surtout, rayée de pourpre et de jaune, est un très-beau poisson. Ils en prennent beaucoup au filet et dans des claies disposées comme des souricières, de sorte que le poisson, une fois entré dedans, n'en peut plus sortir. Nous leur avons vu prendre une quantité de poissons volans, en mettant dans la mer de profondes bouteilles de terre, à col étroit, amorcées avec du porc et des morceaux de poissons.

En Cochinchine, la plupart des espèces de vers de mer, qui appartiennent à la classe que les naturalistes distinguent par le nom de *mollusca*, font partie de la nourriture, comme par exemple, différentes espèces de

méduses, d'*holoturies*, d'*actinies*, d'*ascidies*, de *doris ;* ils servent comme des morceaux délicats, ou ils font un article de commerce des *biches de mer*, qu'on appelle ordinairement *trepan*, et qui sont du genre de l'*holoturia* ou de l'*actinia*. Ils regardent toutes les substances gélatineuses, animales ou végétales, qu'ils tirent de la mer, comme des alimens; et sur ce principe, ils tiennent pour bonnes à manger toutes sortes de plantes marines du genre des *algæ*, et particulièrement celles qui sont connues sous le nom de *fuci* et d'*ulvæ*.

Dans les îles très-peuplées du Japon, ceux qui habitent les côtes tirent parti, pour leur nourriture, de différentes productions de la mer, et particulièrement d'une espèce de *fucus*, qu'on appelle *saccharin*. Ce que dit M. Thunberg, sur l'emploi qu'ils font de ses feuilles pour envelopper les fruits et autres présens offerts aux étrangers, donne lieu de croire que cette plante est fort estimée dans le pays : peut-être qu'elle y est regardée comme le symbole des ressources que la mer offre abondamment aux nations qui, par choix ou par nécessité, recherchent ses différentes productions. La gelée de chinchou de la

Chine peut sans doute appartenir au *fucus saccharinus ;* car il paroît, par les échantillons qu'on en a apportés en Angleterre, que les feuilles dont cette gelée est faite sont de trois ou quatre différentes espèces de ce genre très-étendu. Il y a lieu de croire que beaucoup d'espèces de *fucus* et d'*ulva* peuvent servir au même usage.

Depuis les rivages de l'île de *Robben* jusqu'au cap de Bonne-Espérance, les esclaves ont coutume d'emplir des corbeilles d'un fucus découpé, qui a la forme d'une épée, et d'environ six pouces de long. On lave d'abord ces feuilles, et on les fait bien sécher pour qu'elles ne pourrissent pas ; on les fait infuser dans l'eau froide pendant cinq ou six jours, en renouvelant l'eau tous les matins ; ensuite, en les faisant bouillir pendant quelques heures dans fort peu d'eau, elles se fondent en une gelée transparente. On la mêle avec un peu de sucre et de jus d'orange ou de limon, et elle est aussi agréable et aussi rafraîchissante qu'aucune autre espèce de gelée. Il y a peu de pays peut-être qui puissent se flatter de posséder un plus grand nombre d'espèces de fucus et d'ulves, que les côtes des Iles Britanniques. Nos enfans

découvriront un jour les qualités nutritives que plusieurs possèdent, et ne borneront pas à quelques-unes, ainsi qu'on fait aujourd'hui, le parti que le commerce en peut tirer comme comestibles; car, excepté l'*esculentus* ou le *tangle*, le *saccharin*, plus connu en Islande qu'en Angleterre, et le *palmatus* ou *dulse*, que les Ecossais vantent non-seulement comme riche en gélatine, mais encore comme donnant aux autres plantes avec lesquelles on le mêle, l'agréable odeur de la violette, et enfin une espèce d'ulve bien connue sur les côtes du pays de Galles, sous le nom de *laver*, il paroît que tout le reste est négligé.

Mais en Chine, au Japon et à la Cochinchine, on emploie le *chin-chou*, qui s'appelle plutôt *hai-tsai* ou plante marine, non-seulement comme comestible, mais encore comme une gomme ou substance gélatineuse, qui donne de la transparence à de grandes feuilles de papier ou à de grosses gazes. On les emploie aux fenêtres ou aux lanternes. On fait ordinairement ces dernières avec des baguettes de bambou croisées diagonalement, et dont les interstices en losange sont souvent remplis d'un enduit transparent de *hai-tsai*.

Les Cochinchinois recueillent aussi beau-

coup de petites plantes charnues et succulentes, qui se trouvent ordinairement dans les marais salans et sablonneux , comme le *salicornia* , l'*arenaria* , le *crithmum maritime* ou *samphire*, et beaucoup d'autres qu'ils font bouillir en soupes ou en étuvées, ou qu'ils mangent crues, pour donner du goût au riz qui, au fait, est pour eux la base de la nourriture. Ils ont l'art de tirer de sa graine une espèce de vermicelle qu'ils appellent ordinairement *lock-soy*. Il est d'une transparence parfaite, ce qui le rend très-précieux au Japon et à la Chine. On en expédie une quantité considérable pour ce dernier Empire. Il donne à leur soupe une consistance de gelée, sans perdre sa forme ; et sa transparence et cette propriété feroit douter si le riz est le seul ingrédient qu'ils emploient. Le *lock-soy* des Chinois n'est pas transparent.

Les habitans des climats chauds ne comptent guère les animaux dans les alimens de première nécessité ; ils en usent modérément ; et quoique le poisson soit la nourriture commune de ceux qui habitent sur les bords de la mer ; le riz avec du sel, des cosses de *capsicum* ou de *poivre*, des feuilles de quelques-unes des plantes acidules maritimes que nous venons de

nommer, sont plus agréables à la plus grande partie des nations orientales ; hors cet article et ce qui y tient, on peut y regarder tout, même la *noix d'areca* et la feuille de *bétel*, comme objets de luxe. Les Cochinchinois peuvent à peu près compter sur deux abondantes récoltes de riz chaque année ; l'une en avril, l'autre en octobre. Toutes les parties du pays produisent des fruits en abondance, comme *oranges*, *bananas*, *figues*, *pommes de pins*, *goyaves*, *grenades* et autres dont on fait moins de cas. Ils ont d'excellentes *ignames* et une grande quantité de *patates ;* il ne paroît pas que leurs petits troupeaux leur fournissent beaucoup de lait ; mais ils n'en font pas non plus beaucoup d'usage, pas même pour la nourriture de leurs petits enfans. Ces petites créatures sont très-nombreuses à *Turon*, et semblent y jouir d'une excellente santé. Jusqu'à l'âge de sept à huit ans, ils vont totalement nus. Il paroît qu'on les nourrit sur-tout de riz, de cannes de sucre et de melons aquatiques. En général, le peuple en Cochinchine, comme en Chine, ne fait que deux repas par jour ; l'un à neuf ou dix heures du matin et l'autre au coucher du soleil. Ordinairement, dans la

belle saison, ils mangent devant les portes de leurs chaumières, sur des nattes en plein air. Comme tous mangent les mêmes mets, personne n'a à rougir qu'on voie son humble repas.

Dans les maisons de *Turon*, nous avons vu plusieurs plantations de cannes de sucre et de tabac. Le suc des premières, après avoir été en partie raffiné, est mis en gâteaux et envoyé à la Chine ; il ressemble par la couleur, l'épaisseur et la porosité, aux rayons de miel. Le tabac est consommé dans le pays ; car tout le monde, sans distinction d'âge, ni de sexe, a l'habitude de fumer. L'aspect du pays ne présente que de foibles marques d'agriculture. Il est évident que les arts et les manufactures y languissent. Les habitations n'ont que peu de meubles, et le peu qu'on y en voit est d'une construction grossière : comme pour l'usage du moment, les nattes qui couvrent les planchers sont tressées très-ingénieusement en différentes couleurs ; mais l'art de faire des nattes est si commun dans toutes les nations de l'Orient, que l'on y fait peu de cas des plus belles, même chez les gens du pays. Un poêle de terre, un pot de fer pour faire bouillir le riz, un ustensile qui ressemble à une

ampoulette, et qui leur sert à frire leurs légumes dans l'huile, et quelques coupes ou *bowls* de porcelaine; voilà ce qui compose leur batterie de cuisine. Leur vaisselle de cuivre fondu égale en qualité celle de la Chine; mais leur poterie de terre est très-inférieure. Ils paroissent travailler les métaux avec assez de propreté. La plupart des poignées d'épée de leurs officiers sont d'argent, et assez passablement finies, et leurs ouvrages en filigrane valent ceux de la Chine. Au fait, ces deux nations ont une vive intelligence; et si elles étoient encouragées comme il le faudroit, elles sont déjà assez avancées dans les arts et les métiers, pour y faire de rapides progrès. A travers tous les désavantages d'un mauvais gouvernement, leurs dispositions naturelles brillent quelquefois d'une manière surprenante. L'homme qui, à Canton, fit une horloge aussitôt qu'il en eut vu une, n'avoit certainement ni la tête mal organisée, ni la main maladroite.

Cependant, on ne remarque chez eux aucune amélioration progressive dans l'état des arts. C'est un vice radical dans tous les gouvernemens de l'Orient, qui ne peut être compensé par aucun avantage ni du sol, ni du

climat, ni par aucune circonstance favorable, et qui doit à jamais empêcher ces nations de prétendre à la réputation et à la condition de peuples heureux. C'est le défaut de sûreté pour les propriétés qui oppose une barrière insurmontable à leur grandeur et à leur félicité. Dans ces pays où le droit de la naissance n'assure que foiblement à l'héritier la possession de sa fortune ; où le pouvoir arbitraire peut en tout temps, sous les formes d'une condamnation juridique, dépouiller un citoyen de la pièce de terre qui le nourrit, lui et sa famille ; où la force est mise à la place de la loi, et où ni les personnes, ni les propriétés n'ont une protection effective contre la rapacité ou la vengeance armée du pouvoir ; quel encouragement peut-on trouver à bâtir une maison élégante, à améliorer la culture de son champ, à perfectionnner quelques branches d'industrie, à étendre son génie ou son adresse au-delà de ce qui fournit aux nécessités de la vie ? Un sage, dans un de ces pays orientaux, a dit, que la preuve d'un gouvernement juste et d'une police bien réglée, étoit, quand une belle femme couverte de diamans, pouvoit sans crainte voyager par-tout. Qu'auroit dit ce sage du gou-

vernement et de la police d'un pays où une femme âgée et sans pouvoir, au milieu d'une troupe de domestiques robustes et indigens, remet entre leurs mains sa personne et sa fortune; avec autant de confiance et sans plus d'inquiétude, que si ses forces physiques égaloient toutes les leurs? d'un pays où un orphelin, encore plus foible, non-seulement existe en sûreté jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de discrétion, mais même, lorsqu'il y est parvenu; trouve sa fortune accrue au double de ce qu'elle valoit à sa naissance? Quel seroit l'étonnement d'un habitant de l'hémisphère oriental, si on l'informoit de tout ceci que nous avons pourtant la satisfaction de savoir vrai dans beaucoup d'États de l'Occident, et beaucoup plus qu'ailleurs dans les îles si fortunées de la Grande-Bretagne?

Une branche particulière des arts dans laquelle la Cochinchine peut se flatter actuellement d'exceller, c'est l'architecture navale; et dans cette partie il faut avouer qu'ils n'ont pas été peu favorisés par la qualité et la grandeur de leurs bois. Leurs galiotes de plaisance sont des bâtimens d'une beauté remarquable: le vaisseau a de 50 à 80 pieds de longueur, et quelquefois il n'entre dans sa construction

que 5 planches, qui toutes s'étendent d'une extrémité à l'autre, assemblées à mortaises et à chevilles de bois, et tenues fermement par des cordes de fibres de bambou, sans aucune espèce de côtes ni de couples. L'avant et l'arrière sont très-élevés et ornés de figures monstrueuses de dragons et de serpens, d'une sculpture assez curieuse, ornées de peintures et de dorures. Un grand nombre de mâts et de perches sont chargés de flammes et de banderoles. Des touffes de queues de vaches teintes en rouge, des lanternes, des parasols et d'autres décorations suspendues à des bâtons des deux côtés de la galiote, annoncent le rang de ceux qui la montent; et comme ils se tiennent toujours sur l'avant, et qu'il seroit incivil que les rameurs leur tournassent le dos (car les usages de ces peuples, comme ceux des Chinois, diffèrent presque en tout de ceux de la plus grande partie du monde); les rameurs tournent le visage à l'avant du bâtiment, et poussent les rames devant eux, au lieu de les tirer de derrière, comme on fait dans tout l'Occident. Les domestiques et les bagages occupent la poupe. Les bâtimens qui sont employés au commerce de la côte, à la pêche et à cueillir le *trepan* et les

les *nids d'hirondelles*, dans le groupe d'îles appelé *Paracels*, sont de diverses constructions. La plupart sont, comme les *sampans* chinois, couverts de nattes, sous lesquelles toute la famille se tient constamment. Les autres ressemblent aux barques des Malais, tant pour le corps que pour les agrès. Leurs bâtimens marchands sont sur le plan des jonques chinoises, dont la forme et toute la construction ne sont sûrement pas dans la perfection de l'architecture navale. Toutefois, comme cette construction n'a été changée en rien depuis des milliers d'années, l'antiquité de l'invention lui a imprimé un certain respect; et comme ces bâtimens ne doivent jamais être employés comme vaisseaux de guerre, une vîtesse extraordinaire pour la poursuite ou la fuite, n'est pas une qualité essentielle pour eux. La sûreté est un objet que les propriétaires considèrent beaucoup plus que la vélocité. D'un autre côté, le marchand étant à la fois propriétaire et navigateur, un tonnage limité lui suffit pour ses propres marchandises; et pour que le vaisseau puisse être chargé par plusieurs marchands, il est partagé en compartimens distincts. Les cloisons qui forment ces séparations, sont de planches de deux pou-

ces d'épaisseur, si bien calfatées et arrangées, qu'elles sont absolument imperméables à l'eau. Quelques objections qu'on puisse faire contre l'usage des séparations dans le fond de cale (et les embarras de l'arrimage sont sans contredit les plus fortes), on ne peut nier que cette construction ne donne au vaisseau plusieurs avantages importans. Un vaisseau ainsi fortifié par ces cloisons qui se croisent, peut toucher sur un roc sans en être matériellement endommagé. Une voie d'eau dans une division de la cale, ne fait aucun tort aux marchandises placées dans les autres divisions ; et le corps du bâtiment, où tout se lie et se fortifie mutuellement, est en état de soutenir plus qu'un choc ordinaire. Tous les marins savent bien que, quand un vaisseau a touché, le premier indice de sa rupture est quand les bords des ponts se séparent des côtés ; et cette séparation ne peut se faire quand le pont et les côtés sont fortement attachés ensemble par des cloisons qui se croisent. Au fait, on en est actuellement en Angleterre à l'essai de cette construction si ancienne en Chine. On nous propose encore des moyens pour voyager dans le calme : ce sont de grands bateaux à rames avec des roues de puits placées aux côtés

ou à la quille; et enfin, d'autres *inventions*, qui toutes, quoiqu'on leur donne ce nom, sont d'un usage vulgaire en Chine depuis plus de deux mille ans.

La planche N°. XVII donnera une assez juste idée de ces sortes de bâtimens chinois, qui naviguent dans la rivière de *Fai-fou*, dont l'embouchure est dans la baie de *Turon*.

Quoique le roi qui gouverne actuellement ce pays ait, jusqu'à un certain point, secoué le joug de la coutume dans ce qui a rapport à la construction des vaisseaux de guerre, cependant il n'a pas entièrement frondé les préjugés populaires, qui, dans ces contrées de l'Asie, particulièrement gouvernées par l'opinion, ont un caractère trop sacré pour qu'on les puisse entièrement déraciner. C'est par respect pour ces préjugés, qu'il n'a changé dans la construction des navires que la forme de la carène, et toute la partie du bâtiment plongée dans l'eau; mais il a laissé à la cochinchinoise toutes les œuvres mortes, les mâts, les voiles et les agrès. A la vérité, il est douteux si le pliant bambou, qui forme la partie la plus essentielle des œuvres mortes de leurs vaisseaux, pourroit être remplacé avantageusement par des câbles épais, puis-

qu'il est plus léger, et qu'il n'est pas moins fort. Il est impossible de ne pas admirer le parfait jugement de ce prince, aussi prudent qu'actif, qui, en se tenant dans un juste milieu, a obtenu un avantage réel, sans introduire un changement visible.

L'empereur du Japon donna une preuve assez remarquable de cette tenacité aux anciennes coutumes, lorsque les Hollandais de Batavia, il y a quelques années, apportèrent à ce souverain, entre autres présens, un modèle de vaisseau de guerre. L'ambassadeur s'étant aperçu que l'empereur examinoit ce modèle, se hasarda de lui proposer de faire venir de Hollande un certain nombre d'ouvriers qui pussent instruire ceux du pays dans les principes de l'architecture navale. L'empereur lui fit demander depuis combien de temps les Hollandais savoient construire des vaisseaux semblables au modèle qu'il avoit apporté. L'ambassadeur répondit, environ 300 ans. « Dites lui, répondit l'empereur, » qu'il y a des milliers d'années que mes sujets construisent des vaisseaux tels que ceux » qu'il voit flotter dans mes ports, et que je » n'ai jamais su qu'on eût rien blâmé dans » leur usage. Je ne ferai donc point l'injure » à moi-même et à mon peuple, d'abandon-

» ner ce qui a la sanction de tant de siècles,
» pour une innovation d'hier. Les vaisseaux
» hollandais peuvent être bons en Hollande,
» mais non au Japon. Ajoutez encore qu'il
» peut remporter cette partie de son pré-
» sent. »

Les Cochinchinois ont conservé les caractères d'écriture de la langue chinoise, et nous n'avions aucune difficulté à nous faire entendre d'eux de cette manière, par l'entremise de nos prêtres chinois. La langue parlée a souffert une altération considérable, dont on sera moins surpris quand on considérera que les habitans des provinces méridionales et septentrionales de la Chine ne s'entendent pas entr'eux. Cette langue des Cochinchinois ne paroît pas avoir reçu dans tous ses changemens aucune amélioration, ni par des additions, de son propre fonds, ni par l'introduction de mots étrangers. Un petit recueil comparatif des mots chinois et cochinchinois correspondans, pourra faire juger à quel point les deux langues se rapprochent ou diffèrent l'une de l'autre (1).

(1) Nous y avons conservé l'orthographe de M. Barrow, la prononciation d'un Anglais étant soumise à trop de particularités pour qu'on puisse la deviner avec certitude. (*Note du Traducteur.*)

Français.	Chinois.	Cochinchinois.
La terre.	*Tee.*	Dia.
L'air.	*Kee.*	Bloei.
Le feu.	*Ho.*	Whoa.
La mer.	*Hai.*	Baea.
Une rivière.	*Ho.*	Jeang.
Une montagne.	*Shan.*	Noni.
Le soleil.	*Jee-to.*	Mat-bloei. Œil du ciel.
La lune.	*Yué.*	Blang.
Les étoiles.	*Sing.*	Sao.
Les nuages.	*Yun.*	Moo.
Le tonnerre.	*Luie.*	No-sang.
Les éclairs.	*Shan-tein.*	Choap.
Le vent.	*Fung.*	Jeo.
Le jour.	*Jee* ou *Tien.*	Ngai.
La nuit.	*Ye* ou *Van-shang.*	Teng.
Le firmament, ou le ciel.	*Tien.*	Tien.
L'est.	*Tung.*	Doo.
L'ouest.	*See.*	Tai.
Le nord.	*Pee.*	Pak.
Le midi.	*Nan.*	Nang.
L'homme.	*Jin.*	Dan-ou.
La femme.	*Foo-gin.*	Dan-ba.
Un quadrupède.	*Shoo.*	Kang.
Un oiseau.	*Kin.*	Ching.
Un poisson.	*Eu.*	Ka.
Un arbre.	*Shoo.*	Kai.
Un fruit.	*Ko-tse.*	Blai.

Français.	Chinois.	Cochinchinois.
Une fleur.	*Wha.*	Wha.
Une pierre.	*Shee.*	Ta.
L'or.	*Tchin.*	Whang.
L'argent.	*In-tse.*	Bak.
Le cuivre.	*Tung.*	Tow.
Le plomb.	*Yuen.*	Chee.
Le fer.	*Tié.*	Tié.
La tête.	*Too.*	Too.
La main.	*Shoo.*	Tai.
Le cœur.	*Sin.*	Blai.
Le pied.	*Tchiau.*	Tchen.
La figure.	*Mien.*	Mien.
Les yeux.	*Yen-sching.*	Mat.
Les oreilles.	*Eulto.*	Tai.
Un bœuf.	*Nieu.*	Bo.
Un cheval.	*Ma.*	Ma.
Un âne.	*Loo-tse.*	Looa.
Un chien.	*Kioon.*	Koo.
Un mouton.	*Yang.*	Chien.
Un chat.	*Mian.*	Miao.
Un cerf.	*Shan-loo.*	Hoo.
Un pigeon.	*Koo-tse.*	Bo-kau.
Un œuf.	*Kee-tan.*	Te-lung.
Un oie.	*Goo.*	Ngoo.
Huile.	*Yeo.*	Taw.
Riz.	*Mée.*	Gao.
Vinaigre.	*Tsoo.*	Jing.
Sel.	*Yen.*	Muoi.
Joie.	*Tsoo.*	Looa.

Français.	Chinois.	Cochinchinois.
Coton.	*Mien-wha.*	Baou.
Sucre.	*Tung.*	Daug.
Une maison.	*Shia.*	Da.
Un temple.	*Miau.*	Shooa.
Un lit.	*Tchuang.*	Tchuang.
Une porte.	*Men.*	Pan.
Un couteau.	*Tau.*	Tiau.
Une charrue.	*Lee.*	Kaï.
Une ancre.	*Mau.*	Dan.
Un vaisseau.	*Tchuan.*	Tau.
L'argent monnoyé.	*Tsien.*	Tien.
Un.	*Ye.*	Mot.
Deux.	*Ul.*	Hai.
Trois.	*San.*	Teng.
Quatre.	*Soo.*	Bon.
Cinq.	*Ou.*	Lang.
Six.	*Leu.*	Lak.
Sept.	*Tchee.*	Bai.
Huit.	*Pa.*	Tang.
Neuf.	*Tcheu.*	Chin.
Dix.	*Shee.*	Taap.
Onze.	*Shee-ye.*	Moei-mot.
Douze.	*Shee-ul.*	Moei-hai.
Vingt.	*Ul-shee.*	Hai-moei.
Trente.	*San-shee.*	Teng-moei.
Trente-un.	*San-shee-ye.*	Teng-moei-mot.
Trente-deux.	*San-shee-ul.*	Teng-moei-hai.

Cent.	*Pe.*	Klang.
Mille.	*Tsien.*	Ngkin.
Dix mille.	*Van.*	Muon.
Cent mille.	*Shee-van.*	

Il faut observer que les Cochinchinois ont introduit les consonnes B, D et R qu'ils prononcent sans la moindre difficulté, mais que les Chinois ne peuvent absolument articuler une syllabe où il entre de ces lettres. Il y a aussi une différence considérable dans la construction des deux langues. Les Chinois, pour former le pluriel des pronoms personnels, emploient les syllabes *muen* et *many*. Exemple :

Ngo.,	*Ne.,*	*Ta.*
Je,	tu,	il.
Ngo-muen.	*Ne-muen,*	*Ta-muen.*
Nous,	vous,	ils.

Mais les Cochinchinois emploient les syllabes *chung*, *all.* Exemple :

Tooi,	*bai,*	*no.*
Je,	tu,	il.
Chang-tooi,	*chung-bai,*	*chung-no.*
Nous,	vous,	ils.

Nous trouvâmes moins de difficulté à nous faire entendre de ce peuple, qu'il ne nous en

étoit réservé avec les graves et sérieux Chinois, dont la dignité se croiroit blessée s'ils prenoient un crayon pour dessiner un objet, quoique cette méthode ait beaucoup d'analogie avec leur écriture. Ils ne voudroient pas non plus indiquer par signes ou par gestes, bien des idées, susceptibles de se communiquer par ce moyen sans l'aide de la parole. Nous étions bien mieux secondés par les Cochinchinois, qui sembloient toujours s'occuper d'entrer dans nos vues, et faciliter une mutuelle intelligence entre nous. Cependant ceux des Chinois qui commercent avec les Européens à Canton, et ceux qui s'engagent à leur service, sont très-disposés et très-ingénieux à se faire entendre de ceux qui les emploient, et même très-fertiles en inventions pour cela ; et on ne peut montrer plus d'intelligence pour saisir les idées de ceux à qui ils ont intérêt de se rendre agréables. En voici un exemple. Un jour, à table, un capitaine d'un de nos vaisseaux de la compagnie des Indes, montrant un plat qu'il croyoit être du canard, demande à un domestique chinois (qui entendoit un peu le jargon que ces sortes de gens apprennent ordinairement de leurs maîtres), qu'il lui apportât du *quaak-quaak*;

le domestique ayant regardé le plat, secoua la tête pour montrer à son maître qu'il se trompoit, et trouva le moyen de lui faire entendre que ce n'étoit pas une fricassée de canard, mais de chien, du *wow-wow*, et non pas du *quaak-quaak*.

Il est presque inutile d'observer que la religion des Cochinchinois, comme celle de presque tous les peuples de l'Orient, est une modification de la doctrine très-étendue de *Budha*. Mais, autant que nous avons pu en juger par ce que nous avons eu occasion de voir, elle est plus simple; et sa partie mystique est plus dégagée des mystères et des jongleries d'oracles, vulgairement en usage dans le peuple de la Chine. Par un sentiment de gratitude pour la bienséance de l'Être-Suprême, les Cochinchinois manifestent leur piété en offrant à l'image de la Divinité qui les protége, les premiers nés de leurs troupeaux et les prémices des fruits de la terre, les premiers épis de riz, les premières noix d'areca, la première coupe de sucre; enfin, les prémices de toutce que la nature leur donne, sont réservées pour l'image sacrée, et sont déposées dans son sanctuaire avec le respect convenable, et comme l'hommage de leur

reconnoissance pour la Providence divine.
J'ai eu le plaisir d'être témoin d'une de ces offrandes. Dans une belle soirée, j'étois descendu au rivage, et j'étois entré dans une petite grotte, sur la côte nord de la baie de *Turon:* je vis un personnage vêtu d'une longue robe jaune, la tête nue et fraîchement rasée, s'avançant d'un pas mesuré, vers un arbre grand et touffu. Il étoit suivi d'un petit nombre de paysans. Arrivés au pied de l'arbre, ils s'arrêtèrent tous. Je remarquai au haut du principal tronc de l'arbre (qui étoit une sorte de figuier d'Inde ou de bananier, que les Cochinchinois appellent *dea,* et dont les branches prennent racine et deviennent des tiges); je remarquai, dis-je, une sorte de grande cage en treillage, avec deux espèces de portes brisées. Elle étoit attachée entre deux branches, et en partie cachée par le feuillage. Il y avoit dedans une statue de *Budha* ou de *Fo,* en bois, de la même grandeur, et dans la même posture où il est représenté dans les temples de la Chine. Un enfant qui servoit le prêtre, tenoit tout près de lui du charbon allumé sur un plat de cuivre. Un des paysans portoit une échelle de bambou qu'il plaça contre l'arbre; un autre y monta, et déposa

dans la cage, devant l'idole, deux bassins de riz, une coupe de sucre et une de sel. Le prêtre, au même instant, les mains étendues et les yeux levés au ciel, prononça quelques paroles à voix basse. Alors l'homme qui avoit porté l'échelle, se mit à genoux et étendit neuf fois son corps sur la terre. Plusieurs femmes et des enfans se tenoient à une certaine distance, comme n'ayant pas la permission d'approcher, quoiqu'il ne soit pas probable qu'il y eût là de restriction relative au sexe, puisqu'on nous a dit que les prêtresses étoient très-communes dans ce pays.

Il n'y a guère de doute que l'échelle ne fût au prêtre, et qu'il ne sût prendre son temps pour s'approprier l'offrande, comme autrefois les prêtres de Baal, ainsi qu'il est rapporté dans les livres apocryphes; mais l'offrande n'en étoit pas moins un don de la piété, et un gage de la reconnoissance de celui qui la faisoit; et quoiqu'il eût été plus convenable à la dignité du prêtre de prendre franchement et ouvertement ce qui lui étoit dû, encore faut-il convenir qu'il n'y a pas d'hommes qui aient plus de droits à la rétribution de leurs services, que ceux qui se consacrent à maintenir le respect de la religion. Dans

tous les temps et chez toutes les nations, les prémices des fruits semblent avoir appartenu aux prêtres. L'histoire sainte nous montre clairement que les Juifs leur donnoient une part de leurs récoltes ; et nous lisons dans Pline, que personne ne goûtoit, avant les prêtres, des fruits ni du vin nouveaux : *Ac ne degustabant quidem novas fruges aut vina, antequam sacerdotes primitias libassent.*

On voit dans tous les bosquets, près Turon, de petites boîtes de bois ou des corbeilles en treillage, suspendues à quelques arbres, ou attachées entre les branches, et qui contiennent quelques statues de même matière, ou des images peintes et dorées, en papiers découpés, de différentes grandeurs, avec des inscriptions sur des planches de bois, en caractère de la Chine, et beaucoup d'autres indications de leur destination sacrée. Au fait, ces arbres semblent avoir été les premiers temples consacrés aux dieux. Pour l'homme peu au dessus de l'état de nature, les plus grands objets qui se présentent semblent les plus propres à attirer ses hommages. Tels sont, dans les plaines, les arbres vénérables par leur antiquité, et sur les montagnes, les hauts et solides rochers qui les couronnent. Mais l'homme, plus vain

et plus ambitieux à mesure qu'il s'est plus avancé dans l'état civilisé, a conçu l'idée d'élever une tour de Babel qui touchât le ciel. Des temples somptueux et magnifiques ont été consacrés à la Divinité, par la plupart des anciens peuples civilisés ; et cette pratique a été universellement adoptée par ceux qui ont professé le christianisme. Les Chinois et leurs voisins n'ont pas, à cet égard, comme à bien d'autres, les opinions du reste du monde. Ils se contentent d'adorer, en tout lieu et en toute circonstance,

« Cet esprit qui préfère
» Au plus superbe temple, un cœur qui le révère. »

Souvent ils ont leurs divinités de prédilection, enfermées dans de petites boîtes comme nos tabatières. Il est vrai que les dévotions particulières n'exigent pas d'espace étendu comme les rassemblemens religieux. Il suffit de placer le protecteur dans un coin de l'habitation, et de le porter dans sa poche.

Les Cochinchinois sont très-superstitieux, et leurs pratiques de dévotion, comme celles des Chinois, ont plutôt pour objet d'écarter un mal chimérique, que d'obtenir un bien positif; ou, en d'autres termes, ils craignent

plus le diable qu'ils n'adorent Dieu. Ils ont élevé des poteaux ou des piliers dans plusieurs endroits où il est arrivé quelque événement désastreux, soit public, soit particulier, comme la perte d'une bataille ou un assassinat, ou tout autre accident fâcheux. Non-seulement ce sont des signaux pour marquer le lieu de l'événement, mais encore ce sont des sacrifices pour appaiser l'esprit malin, à l'influence duquel ils attribueut l'accident. Ainsi, quand un enfant meurt, ils supposent que ses parens ont attiré sur eux la colère de quelque esprit malin, qu'ils s'efforcent d'appaiser par des offrandes de riz, d'huile, de thé, d'argent, ou de tout ce qu'ils peuvent croire le plus agréable à la divinité irritée. Cette opinion reçue chez eux, donne lieu de penser que l'horrible pratique de l'infanticide n'est pas au nombre des mauvaises coutumes qu'ils ont retenues des Chinois.

Outre les offrandes volontaires que les particuliers croient nécessaires en différentes occasions, le gouvernement lève tous les ans des contributions pour l'entretien d'un certain nombre de monastères, où des prêtres invoquent leurs divinités pour le bonheur public. Ces contributions se lèvent en nature

sur

sur le riz, les fruits, le sucre, la noix d'areca et d'autres denrées. Dans les villes on donne en place de ces dîmes de l'argent monnoyé, des métaux, des habits et autres marchandises. Là, comme à la Chine, les prêtres sont regardés comme les meilleurs médecins; mais leur science consiste plus en secrets magiques et en prestiges, que dans une application raisonnable des substances médicinales.

De ce que les Cochinchinois ont le même code criminel et les mêmes supplices que les Chinois, on doit conclure que les principes fondamentaux des deux gouvernemens sont les mêmes; mais, à cet égard, je ne suis point à portée de donner aucun éclaircissement. Nous avons vu le *Tsha* et le *Pan-tsé* (la cangue et le bambou) dans un bâtiment ouvert, et qui touchoit à celui où résidoit le mandarin commandant. L'exécution des lois est-elle moins rigide dans ce pays qu'en Chine, ou la morale du peuple y est-elle moins corrompue? c'est sur quoi je ne puis prononcer; mais il faut du moins remarquer qu'aucun châtiment d'aucun genre n'est venu à notre connoissance. Au contraire, en Chine, nous n'avons guère traversé de villes ou de villages, où nos yeux n'aient été affligés du cruel spec-

tacle de la cangue, et où nos oreilles n'aient été déchirées des cris des malheureux qui souffroient sous le bambou. En Chine, les mandarins, tout corrompus et débauchés qu'ils sont dans leur vie privée, affectent en public une sévérité de mœurs qui semble autoriser celle de leur justice. Mais un mandarin de Cochinchine qui viole ouvertement les lois de la décence, et donne dans sa conduite l'exemple de la licence et de l'immoralité, auroit mauvaise grace à infliger des châtimens à des hommes moins coupables que lui-même. En tout, l'esprit des peuples de *Turon* ne paroît pas disposé à souffrir le poids d'une main trop sévère dans l'exercice du pouvoir.

CHAPITRE XI.

AVANTAGES DES RELATIONS COMMERCIALES AVEC LA COCHINCHINE.

L'ÉVÊQUE d'Adran, en négociant le traité entre Louis XVI et le roi de Cochinchine, a clairement fait voir que quelque attachement qu'il eût pour le dernier, il n'oublioit pas en même temps les intérêts du premier. Les conditions de ce traité prouvent aussi qu'en désignant la péninsule de *Turon* pour la cession qui devoit être faite à la France, il avoit très-bien fait attention aux avantages respectifs que présentent les différens points de la côte de Cochinchine. Il paroît avoir très-bien compris que si une fois il étoit permis à la France d'occuper cette langue de terre, elle seroit maîtresse de se faire dans cet Etat un établissement solide. En effet, le promontoire de la péninsule de *Turon* (ou *Hansan*) est à la Cochinchine ce que Gibraltar est à l'Espagne; avec cette différence en faveur du premier,

qu'en outre de sa position inexpugnable, il offre encore l'avantage important d'un hâvre et d'un port à l'abri de tous les vents dans toutes les saisons de l'année, et parfaitement convenable à une grande escadre, enfin où les vaisseaux peuvent, en tout temps, se rafraîchir et radouber dans une baie dont les rivages ont de nombreuses vallées, fertilisées par des ruisseaux d'une eau fraîche et claire. Il y a tout auprès une petite île qui s'unit à la péninsule par une langue de terre que la basse mer découvre. Des vaisseaux de toute grandeur y peuvent être mis en carène et radoubés. Tout vis-à-vis, sur la péninsule, il y a un terrain élevé, suffisant pour y établir une petite ville, avec un arsenal de marine et des magasins de toute espèce, qui pourroit aisément être mise en état de défense par des fortifications.

Une petite île, nommée *Callao*, située à peu près à 30 milles au sud de la baie de *Turon*, faisoit aussi partie du territoire cédé. Cette île domine entièrement l'entrée du bras principal de la rivière sur laquelle est situé *Fai-Fou*, ancienne place du commerce étranger. Elle est absolument inaccessible, excepté du côté qui fait face à l'embouchure de la rivière.

Là se trouve une petite vallée fertile et bien arrosée ; elle est sur la baie, où des vaisseaux de toute grandeur peuvent mouiller l'ancre en parfaite sûreté.

Il n'est pas difficile d'apercevoir les vues que la France avoit sur cette partie de la côte. Les termes du traité montrent assez qu'elles étoient d'y construire et équiper une flotte assez imposante pour menacer nos possessions territoriales dans les Indes ; et il n'est pas certain que cette tentative ne sera pas renouvelée. La France - Empire sauroit exécuter ce que la France-Royaume n'avoit osé que projeter. L'exclusion complète des Français de la côte de l'Indoustan lui rend un territoire en Cochinchine plus desirable encore ; surtout si l'on considère qu'une position semblable seroit aussi incommode et dangereuse pour le commerce profitable que nous faisons dans la Chine, que pour nos possessions dans les Indes. Mais indépendamment du tort que peut nous faire cette place au pouvoir d'un ennemi actif à nuire à tous nos intérêts dans l'Inde, il faut observer que les ressources qu'elle offre à notre navigation et à notre commerce dans cette partie du monde, peuvent les porter à un degré de puissance et de con-

sidération infiniment supérieur à celui où ils sont parvenus. Je ne veux point ici parler de cette partie de la Cochinchine, considérée sous le point de vue d'une colonie ou comme une de nos possessions : peut-être avons-nous bien déjà autant de colonies que nous pouvons en garder, et tout le territoire dont nous pouvons tirer parti ; mais nous ne pouvons jamais avoir assez de points de sûreté pour notre commerce, ni trop de lieux de relâche, de rafraîchissement et de radoubs pour nos vaisseaux. Il seroit superflu d'insister sur la politique et la nécessité de faire fleurir notre commerce, et de multiplier les débouchés de notre industrie. La perte de notre commerce auroit pour conséquence inévitable celle du rang que nous occupons dans la balance des nations. La France ayant un territoire plus considérable et une population proportionnée, un climat peut-être, généralement parlant, plus favorable, un sol plus fertile et des productions plus variées, peut être excusable d'affecter le dédain du commerce étranger, et le mépris d'une nation dont toute l'existence repose sur le commerce. Il est certain que les malheurs, les ravages et les dévastations qui ont eu lieu dans ce pays, peuvent s'y réparer

sans le secours du commerce étranger. Mais il n'en est pas de même de l'Angleterre. Il ne faut que jeter un regard sur les marchandises dont les nombreuses boutiques et les immenses magasins de notre capitale sont approvisionnés, et sur la quantité innombrable de vaisseaux qui fréquentent nos ports, pour voir plus clairement que l'industrie nationale est plus employée, et par conséquent plus productive dans la main-d'œuvre des matières brutes tirées de l'étranger, que dans la culture de celles que notre propre sol peut produire. Depuis la barrière de Tyburn, ou depuis le coin de Hyde-Park jusqu'à Whitechapel, il y a presque autant de boutiques et de magasins que de maisons, dont les deux tiers au moins sont remplis de marchandises étrangères. Tout échec donné à notre prospérité commerciale et à cette prépondérance dont nous jouissons dans les marchés étrangers, ne pourroit donc qu'avoir les conséquences les plus funestes à tout le pays. Au fait, ayant avancé, un peu trop loin peut-être, dans cette carrière pour pouvoir reculer sans danger, nous ne devons maintenant rien négliger pour aller jusqu'au bout, et pour donner une protection et une sûreté durable à ce commerce,

qui nous a fourni jusqu'ici le moyen de mesurer nos forces avec un ennemi aussi implacable que puissant. Il est peut-être nécessaire que le lion britannique étende davantage ses griffes pour assurer à la nation anglaise les conquêtes que sa valeur, son industrie et son audace ont ajoutées à ses anciennes possessions.

Mais outre la sûreté que la possession de cette forte péninsule de *Turon* procureroit aux flottes nombreuses que nous employons au commerce de la Chine, et le tort qu'elle ne peut manquer de nous faire entre les mains d'un ennemi actif et entreprenant; il ne faut pas compter pour peu de chose les avantages que procureroit à notre commerce dans l'Inde, un hâvre sûr dans cette partie du monde, où nos vaisseaux trouveroient toujours de l'eau et des rafraîchissemens. A ne considérer la chose que sous ce point de vue, si la direction de nos bâtimens pour la Chine se trouvoit moins habile, ou si les moyens de conserver la santé des équipages se trouvoient moins efficaces qu'ils ne sont actuellement, on ne sauroit apprécier la ressource d'un port tel que celui-là, pour y relâcher dans le cas où un vaisseau auroit été retardé, et se trouveroit

surpris par les moussons adverses; et c'est ce qui arrive souvent. Il y auroit bien d'autres considérations à faire valoir pour souhaiter d'établir des relations commerciales avec la Cochinchine; mais je me bornerai ici à un petit nombre d'observations que j'ai à présenter pour donner un aperçu des avantages que la compagnie des Indes trouveroit à établir un comptoir dans la péninsule de la baie de *Turon*.

Je crois qu'on regarde comme une chose universellement reconnue, qu'il n'y a pas de commerce plus avantageux pour la compagnie que celui de la Chine; et il n'est pas difficile de prouver qu'il mérite, sous le rapport de son utilité pour l'Angleterre, la plus haute considération. Il tire directement d'Angleterre 20,000 de tonnage, et occupe 3,000 marins. Il exporte une quantité considérable de nos manufactures de laine et autres productions, et il rapporte au trésor un revenu annuel de 3,000,000 sterling : il contribue plus que tout autre à soutenir le crédit de la compagnie, et il est peut-être la seule branche de son commerce qu'on puisse strictement dire être d'un profit réel. La raison de la supériorité de ce commerce est toute simple. La compagnie

traite aux Indes comme souverain, et à la Chine comme marchand. Il est absolument hors de doute que la balance du commerce entre l'Angleterre et la Chine, est beaucoup en faveur de la dernière, et que la solde tirée de la première en argent, est à peu près pour un demi-million sterling par an; mais l'argent qu'on envoie pour l'achat du thé est converti en capitaux productifs, et a été remplacé jusqu'ici avec un grand profit par les nations continentales de l'Europe. Il y a en outre un commerce considérable qui se fait par les sujets de la Grande-Bretagne entre les Indes et la Chine, dont la balance est presque aussi contraire à la dernière, qu'elle lui est favorable, et contraire à l'Angleterre dans l'autre cas. En Europe, généralement la balance du commerce est très en faveur de la Chine, et les dollars d'Espagne qu'on y porte pour solder cette balance, n'y sont jamais remis en circulation; mais étant aussitôt changés de nature, ils restent dans le pays. Dans tout gouvernement despotique où la loi n'a pas la force de protéger les propriétés, les terres et les maisons sont trop sous la main des gouvernans pour représenter des richesses particulières. L'objet de tous ceux dont les revenus

excèdent la dépense, est de mettre le plus de valeur possible dans le plus petit espace possible, de manière à cacher facilement leur fortune dans un moment critique. Dans de tels pays, les profits du commerce sont ordinairement amassés en *lingots* précieux : c'est, je crois, le cas particulièrement dans l'Inde, et encore plus dans la Chine. La dernière doit donc être regardée comme tirant continuellement les espèces de l'Europe.

Cet écoulement annuel de nos espèces en Chine, ne peut être d'aucune conséquence pour nous. Tant que nous fournirons toute l'Europe de nos cargaisons que nous rapporterons en retour des marchandises, et des produits de nos colonies ; ou, en d'autres termes, tant que la balance générale du commerce du monde entier sera en faveur de l'Angleterre, il faut que les métaux arrachés aux mines de Potosi, en dernier résultat, remontent la Tamise. Quoique les choses soient bien dans cet état actuellement, malgré tout, il n'en est pas moins encore à souhaiter d'établir un équilibre de commerce entre l'Angleterre et la Chine, et d'arrêter l'écoulement continuel d'espèces chez cette dernière. Une liaison intime avec la Cochinchine auroit, je

crois, une grande influence sur cet objet. Ce pays fournit beaucoup de denrées pour les marchés de la Chine, et ouvriroit un excellent débouché à nos manufactures. Sa position sur la route de l'Angleterre à la Chine, est une considération inappréciable. Par exemple les forêts de la Cochinchine produisent une grande variété de bois odoriférans, de rose, d'aigle, de sandal, qui sont très-recherchés en Chine, et y sont portés à des prix extravagans. La cannelle de la Cochinchine, quoique d'un grain grossier et d'un goût fort piquant, est préférée en Chine à celle de Ceylan. On dit qu'elle est de l'espèce de la casse, et non du laurus. Pour le riz, on ne cesse d'en demander dans la ville populeuse de Canton. Le sucre et le poivre y sont également recherchés ; et les fertiles vallées de la Cochinchine fournissent abondamment de ces denrées. Le prix du sucre, à *Turon*, étoit environ 3 dollars pour 133 livres pesant ; celui du poivre, 6 ou 8 dollars, même poids ; et le riz, un demi-dollar. On peut ajouter à ces productions la *noix d'areca*, le *cardamome*, le *gingembre* et d'autres épices ; les *nids d'hirondelles*, qui se trouvent en grande abondance dans le groupe d'îles parallèle à la côte, et marqué dans les cartes

sous le nom de *Paracels;* les *biches de mer*, ou *serpens marins*, plus proprement encore, *escargots marins*, et vulgairement nommés *trépan* dans la langue du commerce; les écailles de *goulu de mer*, les *moluscas* ou *blubbers*, et d'autres productions marines gélatineuses, tant animales que végétales, que les Chinois demandent en tout temps. Le pays donne encore bien d'autres produits de grande valeur, comme la gomme laque, la gomme gutte, l'indigo, les dents d'éléphans, le coton et la soie crue; enfin, on y trouve de l'or, de l'argent, du cuivre. Les gardes des épées des officiers, et les agraffes de leurs ceinturons, sont généralement d'argent; mais nous en avons vu beaucoup d'or massif. On nous a dit aussi que, près de *Hué*, ville capitale du nord, on avoit découvert nouvellement une riche mine d'or. On porte l'argent au marché en lingots d'environ cinq pouces de long, évalués à peu près à 11 dollârs d'Espagne.

Nous pouvons donner en échange de toutes ces marchandises tant recherchées à la Chine, des armes à feu, des munitions, des épées, de la coutellerie, et tous les produits de nos manufactures en fer et en acier; des draps légers, des camelots, des cotons de Manchester, de

grosses mousselines du Bengale, des fournitures pour la marine, de l'opium, et un peu d'autres drogues. Quand on a chargé de ces sortes d'articles pour les ports de la Cochinchine, ils y ont été vendus ordinairement à 20 ou 30 pour 100 de profit, et payés en lingots d'argent.

Il y a encore une autre considération qui rendroit un port en Cochinchine, ou du moins un comptoir dans quelqu'un de leurs ports, très-intéressant pour la compagnie des Indes. On sait que le gouvernement de Chine a annoncé plus d'une fois le dessein de fermer ses ports à tous les commerçans étrangers, et souvent la compagnie en a eu de fortes craintes. Dans ce cas, on pourroit encore continuer le commerce, peut-être avec avantage, au moyen des jonques chinoises, qui apportent du thé et de la soie dans la baie de *Turon* et dans les autres parties de la côte. Par-là, on éviteroit les droits exorbitans dont les vaisseaux étrangers sont chargés à Canton. Mais si, dans une telle circonstance, nous n'avions aucun établissement dans les limites de la navigation des Chinois, ce seroient les Espagnols à Manille, les Portugais à Macao, et les Hollandais à Batavia, qui s'empareroient de tout le com-

merce avec les jonques chinoises, et l'Angleterre tomberoit, à beaucoup d'égards, dans leur dépendance, pour le profit qu'ils semblent vouloir lui laisser dans leurs différens ports.

Si toutefois les Cochinchinois n'étoient pas disposés à céder à une puissance étrangère un territoire sur leurs côtes, ou dans les îles adjacentes, ce qui paroît assez probable d'après l'heureuse tournure qu'ont prise les affaires du souverain légitime, de simples relations de commerce seroient encore d'un grand avantage pour nous. Le bois seul que ce pays peut fournir pour la construction des vaisseaux, est un objet qui mérite la plus sérieuse considération du gouvernement. Les chantiers de Bombay et ceux qu'on veut établir dans l'île du prince de Galles, nous laissent, pour tous les bois de construction, dans la dépendance de circonstances très-précaires. Si l'on veut encourager dans les premiers la construction des vaisseaux de ligne, il est douteux que, dans quelques années d'ici, toute la côte de Malabar puisse fournir de quoi établir un seul vaisseau de soixante-quatorze canons. Même à présent la plus grande partie du bois qui vaut quelque chose, est épuisée, et on ne peut se procurer ce qu'il faut pour

les grands vaisseaux de guerre, qu'avec des peines et un temps considérables. Il n'y a rien de moins précaire dans les fournitures de bois de construction que nous tirons par la rivière d'Ayerwaddi du royaume d'Ava, ou, comme on l'appelle nouvellement, de l'empire Birman. C'est pourtant la principale des ressources sur lesquelles on compte pour les chantiers de l'île du prince de Galles. Nous avons peu à nous fier, ou même à espérer, dans les dispositions que le gouvernement de Rangoun annonce pour nous. Les Français y ont obtenu, ainsi que dans les autres parties de l'Inde, une influence décidément supérieure à celle de tous les autres Européens, et ils ne manqueront pas de l'employer toute entière pour faire échouer notre grand projet d'augmenter le nombre de nos vaisseaux, en établissant des chantiers de construction dans l'île du prince de Galles. C'est ce qu'ils opéreroient complètement s'ils parvenoient à nous fermer le Ayerwaddy; car ils nous priveroient par-là, presque entièrement du bois le plus convenable à notre objet.

La rivière de Sai-gong, qu'on appelle ordinairement *Cambodie*, et qui a son embouchure dans la mer, à l'extrémité méridionale de

de la Cochinchine, traverse des forêts inépuisables d'arbres magnifiques, et qui ont toutes les qualités requises pour la construction des navires : bois de bordures, bois de fer (*syderoxylon*), bois de mâts (*callophyllum*.) Ce dernier croît à la même hauteur et grosseur que le pin et le larix de Norwège, et convient parfaitement pour les mâts des navires. On trouve enfin, dans les forêts de la Cochinchine, l'ébène (*diospyros*), le *cèdre*, le *mimosa*, le *noyer* et tous les bois de construction que l'Inde fournit, et peut conduire par cette belle rivière les bois de toute espèce pour les transporter à l'île du prince de Galles, aussi aisément que de Rangoun.

Après avoir montré en peu de mots les plus importans avantages qu'on pourroit attendre d'une liaison intime avec la Cochinchine, ce qui reste à considérer, c'est la manière d'établir cette liaison pour en tirer le plus grand parti; et il ne faut pas se dispenser ici de rappeler les démarches qui ont été déjà faites pour cet objet desirable, ni les circonstances dans lesquelles elles ont eu lieu. Il paroît que la première tentative pour établir des relations amicales avec ce pays, a été faite en 1778, par M. Hastings. On lui avoit fait

appercevoir quelques-uns des avantages qu'on pouvoit espérer de cette mesure, ce qui l'avoit engagé à donner à une maison de commerce la permission d'envoyer en Cochinchine une couple de vaisseaux, avec des marchandises. En même temps il avoit chargé un des intéressés dans cette maison, d'une commission demi-diplomatique, qui lui donnoit une espèce de caractère public. On ne sait quelles avoient été les intentions de M. Hastings dans cette circonstance, mais on pouvoit aisément prévoir le résultat de cette mission. Dans ce pays comme en Chine, on estime très-peu la profession de marchand, et le gouvernement répugne en général à admettre indifféremment tous les étrangers dans ses ports. Je ne prétends nullement défendre le système de monopole de la compagnie de Indes, ni soutenir la sagesse, tant révoquée en doute, de la politique qui défend aux vaisseaux anglais de doubler le cap de Bonne-Espérance, tandis que tous les autres pavillons profitent de cette restriction : mais je n'en suis pas moins d'avis que le commerce avec la Chine et la Cochinchine ne doit pas être libre individuellement à tout marchand. Les Chinois, en particulier, sont si opposés à ce que leurs sujets com-

mercent sans choix avec tous les étrangers, que leur gouvernement a nommé un corps de marchands chargés exclusivement du commerce avec eux; et un d'eux est obligé de répondre de la conduite et des procédés du capitaine et de l'équipage de chaque vaisseau qui mouille au port de Canton. Ces nations regardent le commerce comme une espèce de jeu, où le nombre des escrocs excède de beaucoup celui des joueurs de bonne foi. Il est difficile, en effet, de résister à la tentation des gains considérables que le commerce présente quelquefois ; et quand l'intérêt personnel est en balance avec celui du bien public, le premier l'emporte trop souvent sur le dernier. Ici, sans adopter les maximes des Chinois dans toute leur étendue, je dirai pourtant qu'il est absolument impolitique de confier les affaires du gouvernement aux mains de ceux qui ont un intérêt direct dans un commerce particulier. Quelque honnêteté qu'un marchand mette dans ses procédés, il ne peut répondre de la conduite de tout l'équipage d'un vaisseau : il ne sauroit transmettre son caractère et ses principes avec la cargaison qu'il met sous la conduite d'un autre. Mais, indépendamment des fraudes et de la

mauvaise foi, trop souvent liées avec le trafic; il y a dans les relations commerciales quelque chose d'incompatible avec un caractère diplomatique. On a lieu de croire que tous ceux que M. Hastings avoit employés dans sa mission, se comportèrent avec discrétion et circonspection; cependant, comme ils visitèrent différens ports de la Cochinchine, et commercèrent dans différens lieux où la guerre civile étoit allumée, ils devinrent suspects aux différens partis et furent entraînés dans des hostilités contre celui qui dominoit à Hué; peu s'en fallut que leur vaisseau ne fût saisi, et qu'eux-mêmes ne perdissent la vie. Toutefois, quoiqu'ils eussent été contraints d'abandonner une partie de leurs marchandises, qu'ils n'avoient pas vendues, ils ne laissèrent pas de rapporter une somme considérable en espèces et en lingots d'argent. On trouve dans l'*Annual Register Asiatic*, de l'année 1801, une relation intéressante de cette expédition.

La seconde et la dernière tentative fut faite il y a deux ans. D'après les informations qu'on avoit données aux directeurs de la compagnie des Indes, sur les avantages qu'on pouvoit tirer des relations de commerce avec ce pays, et les espérances de succès que pou-

voient donner raisonnablement les dispositions du souverain, alors favorables à la nation anglaise; la Cour prit la résolution d'envoyer en Chine un de ses employés qui avoit quitté le comptoir de Canton; et on lui donna secrètement l'ordre d'aller faire des propositions au roi de Cochinchine. Celui-ci, à son arrivée à Canton, trouvant que l'état de sa santé ne lui permettoit pas d'entreprendre le voyage de la Cochinchine, remit ses instructions à un des principaux employés dans le comptoir de la compagnie, qui partit aussitôt pour la cour de Cochinchine. Il vit le roi. A la vérité, ce prince le reçut, mais avec tant de froideur, qu'il ne put douter que plus il abrégeroit sa visite, plus il feroit plaisir au gouvernement du pays. Au fait, il trouva le roi *Caung-shung* absolument entouré de Français; et comme il n'entendoit pas un mot de la langue, ni n'avoit avec lui personne qui l'entendît, toutes ses propositions, et toutes les explications qu'il put donner sur sa mission, n'eurent d'autres interprètes que les missionnaires français. Il ne faut pas envoyer en Cochinchine, pour savoir si les dispositions de ces messieurs, pour la nation anglaise, sont bien amicales; et l'on peut aisément se douter

du résultat des ouvertures faites au roi par de tels intermédiaires. La conduite réservée, pour ne pas dire méprisante, que toute la cour tenoit avec la suite de l'ambassadeur, donne lieu de croire que les propositions qu'il avoit faites de la part de ses commettans, avoient été tout à fait mal rendues, et qu'elles avoient été présentées par les Français comme insultantes. La conclusion que la compagnie des Indes tira du mauvais succès de sa mission, fut que les dispositions du roi de Cochinchine n'étoient pas favorables à la nation anglaise.

La justesse de cette conclusion me paroît très-contestable. Quelques qualités que pût avoir celui qui fut chargé de cette ambassade, comme il n'entendoit pas un mot de la langue, et ne connoissoit pas un seul caractère de l'écriture du pays, il manquoit des moyens les plus indispensables de communications; ce qui suffisoit pour faire absolument échouer sa négociation. Mais, autant que les témoignages réunis de plusieurs Anglais, qui, depuis peu d'années, ont vu la cour de Cochinchine, et de quelques officiers français au service de cette cour, peuvent avoir de poids, autant que les édits du prince peuvent attester ce qui y

est exprimé, autant que les actions peuvent servir à manifester les sentimens, et, enfin, autant que nous avons été à portée de juger des dispositions du peuple pendant notre séjour à Turon, autant je suis fermement persuadé, au contraire, que ni le roi, ni le peuple, ne répugneroient à une alliance avec les Anglais; pourvu que des propositions convenables fussent faites directement par le gouvernement d'Angleterre; qu'elles ne fussent pas transmises par des Français, à qui le souverain a des obligations personnelles, ni faites au nom de la compagnie des Indes. Dans un pays où les préjugés du peuple n'accordent à la profession de marchand aucune distinction honorable, où toute la déférence est pour les préposés du roi, les officiers et les gens de lettres, il n'est ni politique, ni convenable de fronder ouvertement des opinions si antiques et si fortement enracinées. J'ai ouï dire que peu après la trève d'Amiens, on avoit agité si l'on suivroit les communications avec la cour de Pékin, si favorablement ouvertes par le comte de Macartney, en envoyant une brillante ambassade de la part du gouverneur-général de Bengale. Il faut que ceux qui se promettoient une heureuse issue d'une telle

mesure, connoissent peu l'esprit du gouvernement chinois. Je ne balance pas à dire que toute la splendeur et la magnificence de l'Orient, si une commission royale ne l'accompagnoit, n'auroit pas concilié à l'ambassadeur plus de respect, ni de considération, que les plus beaux habits de velours brodés d'or, n'en ont pu donner à *Mynheers, Titsing* et *van Braam.* Sans une telle commission, le grand *Bahadar* du Bengale, comme ces deux complaisans Hollandais, courroit infailliblement le risque d'être logé dans une étable. Soit donc que l'on juge à propos d'entretenir des communications avec la cour de Pekin, ou qu'on veuille tâcher d'établir des relations de commerce avec les Cochinchinois; dans l'un et l'autre cas, il sera convenable et de bonne politique que le négociateur soit revêtu d'une commission du roi, et qu'il monte un vaisseau de sa majesté.

Le commerce de la Cochinchine, depuis l'année 1793, ne paroît pas avoir été un objet de grande importance pour aucun pays. La dernière révolution, et l'état extraordinaire des affaires de ce malheureux royaume, depuis plusieurs années, n'ont pu manquer de porter un échec considérable à l'agriculture et au

commerce. Il n'est venu que peu de jonques chinoises à *Fai-Fou*. Tout le commerce s'est borné à un vaisseau neutre, ou anglais sous pavillon neutre, qui est venu d'Europe par accident ; un ou deux bâtimens, arrivés des Indes anglaises, avec un égal nombre de vaisseaux portugais de Macao, frétés avec le rebut de leurs marchandises, refusées dans les marchés de la Chine. Mais, sous un gouvernement réglé comme celui d'à-présent, un pays si fertile, dans un si beau climat, doit bientôt se retrouver dans l'état florissant où il étoit autrefois. On peut aisément savoir, par les récits des premiers navigateurs, quelle étoit, il y a peu de siècles, l'étendue de son commerce. Dans le voyage de course extraordinaire par Mendez Pinto, qui avoit fait voile pour les Indes en 1537, on trouve un récit d'une excursion de son camarade Antonio de Faria, sur la côte de Cochinchine. « Après avoir dépassé *Pulo Campello*, dit-il, île située au quatorzième degré 20 minutes, ils allèrent à *Pulo Capas*, où ils virent, dans la rivière de *Boralho* (Varella de la carte), une flotte de quarante grandes jonques à deux ou trois ponts, que Faria envoya reconnoître ; et ensuite une autre flotte qui paroissoit de deux

mille voiles, tant grandes que petites, et une ville murée, d'à peu près dix mille maisons. »
Effectivement, avant la dernière révolte en Cochinchine, on dit que deux cents jonques chinoises, tous les ans, commerçoient à *Fai-Fou*, qui, selon toutes les probabilités, étoit la ville murée dont parle Faria. Le déclin du commerce de la Chine et de sa navigation en Cochinchine, peut être attribué en partie au grand changement que la découverte d'un passage par le cap de Bonne-Espérance a occasionné dans les relations commerciales des pays situés dans l'hémisphère oriental. Mais il est encore probable qu'une autre cause puissante n'a pas peu contribué à détourner les Chinois industrieux de leurs anciennes routes de commerce. Tout capitaine de vaisseau portugais, espagnol ou hollandais, qui doubloit le cap de Bonne-Espérance, se croyoit le droit de prendre ou piller tous les vaisseaux qu'il trouvoit dans son chemin, soit arabes, soit malais, ou chinois. Il considéroit son voyage comme une espèce de croisade; et, avec sa commission de pirate, il faisoit la guerre aux paisibles habitans, comme infidèles ou païens. Les jonques chinoises, qui étoient plus richement chargées que les bâtimens des

autres nations, étoient, par cela même, plus exposées au pillage. Le maître ou le propriétaire étoit ordinairement jeté à la mer, comme hérétique, parce qu'il ne s'étoit pas mis à genoux devant la croix; et quoique ce ne fût pas par mépris qu'il refusoit ce qu'on lui demandoit, on ne faisoit nullement entrer en considération l'ignorance où il étoit. Une telle conduite, suivie par système, détourna à la fin les timides Chinois des voyages de commerce. J'observe, à regret, que nos premiers navigateurs anglais ne restèrent point exempts de semblables reproches, et que, dans beaucoup de circonstances, ils exercèrent contre ce peuple innocent les cruautés les plus horribles et les moins nécessaires. Il y a dans les archives du comptoir anglais qui fut établi à Bantam, sous le règne d'Élisabeth, un procès-verbal de l'exécution d'un Chinois condamné à mort, rapidement et sans formes de procès; ses détails portent l'empreinte d'une telle barbarie, qu'elle est presque incroyable. Cependant toute l'exécution est minutieusement décrite par M. Scott lui-même, alors chef du comptoir anglais; et comme il paroît avoir ambitionné l'honneur de passer pour bourreau expert, ce seroit lui faire tort que de donner le récit dans d'autres

termes que les siens. « Nous l'appliquâmes à
» la question, dit-il, parce qu'aussitôt qu'il fut
» hors des fers, il avoit tout nié; mais la tor-
» ture lui arracha une seconde confession. Le
» lendemain matin j'ordonnai qu'il fût exé-
» cuté. Dès que nous fûmes en marche, les
» Javanois le chargèrent d'injures; car ils
» voient toujours avec beaucoup de plaisir
» exécuter un Chinois; comme, de leur côté,
» les Chinois se plaisent à voir mettre à mort
» un Javanois; il leur répondit seulement : les
» Anglais sont riches, et les Chinois sont pau-
» vres; pourquoi donc les Chinois ne pren-
» droient-ils pas aux Anglais quand ils le
» peuvent? Le lendemain, l'amiral sir Jacques
» Lancaster en prit encore un, et me l'envoya.
» Il vit bien que c'étoit fait de lui, et il se dé-
» cida à ne rien avouer. Il avoit mis le feu à
» notre maison, et il avoit été surpris dans
» une garderobe. C'étoit un orfèvre. Il avoit
» déjà avoué à l'amiral qu'il avoit rogné beau-
» coup de monnoies, et qu'il en avoit aussi
» frappé de fausses. Il avoit, à cet égard, don-
» né quelques détails à l'amiral; mais c'étoit
» fort peu de chose. Quant à nous, il ne voulut
» absolument nous rien dire. Quand je vis son
» opiniâtreté, et que c'étoit lui qui avoit mis

» le feu chez nous, je lui fis brûler les doigts, » l'orteil et le dessous des ongles des pouces, » avec un fer chaud, et je lui fis arracher les » ongles. Comme rien de tout cela ne lui fit » faire un mouvement, nous pensâmes que ses » liens lui avoient engourdi les mains et les » jambes; alors on lui brûla les mains, les » bras, les épaules et le cou ; mais il parut » insensible à tout. On lui brûla entièrement » les mains, et on lui arracha les chairs et » les nerfs avec des râpes de fer. Je lui fis frap- » per les os des jambes avec des fers chauds, » et entrer dans les os des vis froides qu'on » arracha de force. Je lui fis après briser, avec » des tenailles, tous les os des doigts, et les » orteils. Rien de tout cela ne lui fit jeter une » larme, ni tourner la tête, ni remuer la main » ou le pied. Mais quand nous lui faisions » quelques questions, il mettoit sa langue » entre ses dents, et frappoit son menton sur » ses genoux pour la mordre. Voyant que » tous les supplices que nous pouvions ima- » giner étoient inutiles, je lui fis remettre les » fers; autant que nous pûmes en juger par » ses mouvemens, les anneaux ou chaînons » qui entrèrent dans les chairs blessées, le » firent plus souffrir que tout ce qu'il avoit

» supporté. Les officiers du roi me prièrent
» de le faire fusiller. Je leur représentai que
» c'étoit une mort trop douce pour un tel
» criminel; et j'ajoutai que, dans notre pays,
» si un gentilhomme ou un militaire avoit
» mérité la mort, il étoit fusillé, et que c'étoit
» une faveur. Mais ils soutinrent que c'étoit la
» mort la plus cruelle et la plus infamante;
» et comme ils étoient très-pressans, sur le
» soir, il fut conduit dans un champ, et atta-
» ché à un poteau. Le premier coup lui em-
» porta une partie du bras, os et chair : le
» second coup lui traversa la poitrine jusques
» vers l'épaule. Il baissa la tête pour voir sa
» blessure. Le troisième coup fut tiré par un
» de nos hommes qui avoit coupé une balle
» en trois; elle le frappa en triangle dans la
» poitrine, et il tomba aussi bas que le poteau
» le lui permit; mais nos hommes, qui tirè-
» rent tous à la fois sur lui, ne le quittèrent
» qu'après l'avoir mis en pièces. »

Si les Anglais qui, malgré tous leurs défauts, ont su, dans tous les temps et dans tous les lieux, faire estimer leur humanité, ont pu se porter à un tel excès de barbarie contre des étrangers sans défense, et dont on peut assimiler la position parmi les nations orientales,

à celle des juifs dans l'Occident, quels traitemens doit on croire que ces malheureux ont éprouvés des autres Européens qui n'ont nullement à prétendre à une pareille réputation (1)! Il n'est donc pas étonnant que les vaisseaux des marchands chinois aient été chassés de l'Océan par la terreur que leur inspiroient ces procédés. Mais, bien que leur commerce ait été probablement détourné de ses routes par cette cause, ou par toute autre, cependant il n'est pas entièrement réduit à rien. Il avoit pour objet, en grande partie, de chercher des trépans, ou des biches de mer, dont j'ai déjà parlé, dans les îles qui rangent la côte de Cochinchine. C'est un article de luxe très-demandé dans la Chine ; et ils découvrirent bientôt une autre côte qui en produit beaucoup, dans une autre partie de l'Orient. Leur commerce, de ce côté, a été long-temps caché aux Européens, quelques recherches qu'ils aient faites dans toutes les parties de la côte. Le capitaine Flinders, qui avoit été envoyé en avant dans un voyage de

(1) Quelle question impertinente ! Comme si les Français, les Allemands, les Danois, les Suédois, etc. étoient connus pour être plus barbares que les Anglais. (*Note du Traducteur.*)

découvertes, en rangeant la côte nord de la Nouvelle-Hollande, pour observer le golfe de *Carpentaria*, fut très-surpris de trouver au fond du golfe six bâtimens malais de Macassar, dont il paroît que l'objet étoit de se procurer des cargaisons d'*escargots de mer*, ou, comme l'appelle le capitaine Flinders, de *concombres de mer*. Il sut du chef de l'escadre, qu'elle n'étoit qu'une partie de soixante voiles, qui, depuis vingt ans, faisoient tous les ans ce voyage, uniquement pour cet objet. Il paroît que ces cargaisons étoient portées à l'île de Timor, où se trouvoient des marchands chinois qui les achetoient, et les transportoient ensuite dans leurs jonques, aux ports méridionaux de la Chine. Les Chinois payoient aux Malais vingt dollars d'Espagne pour un *pecul*, 133 liv. et demi d'Angleterre. On calculoit qu'un mille de ces *escargots*, ou un average, pesoit un pecul, et que cent peculs formoient la cargaison d'un des bâtimens. Il paroît aussi que pour le service des bâtimens, et pour ramasser les *escargots*, il falloit de seize à dix-huit hommes par bâtiment. Il y en avoit d'employés à les détacher des rochers, d'autres à les ouvrir, les laver dans l'eau fraîche, et les faire bouillir; quelques-uns à

ramasser

ramasser du bois vert pour les faire sécher à la fumée, à-peu-près comme nous préparons nos harengs saurs.

Il ne faut pas conclure de ce que les Chinois ne viennent pas eux-mêmes recueillir le *trépan* sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, qu'ils ne connoissent pas la navigation de cette côte. Il paroît au contraire qu'ils connoissent très-bien les inconvéniens d'un voyage, qui les met dans la nécessité d'attendre six mois, ou d'avoir les moussons contraires. On peut aussi douter, d'après leur répugnance pour l'eau froide, dont j'ai déjà parlé dans un autre ouvrage, s'ils sont jamais allés eux-mêmes à la pêche de ces animaux, sur les côtes de la Cochinchine. Car pour détacher les *escargots* qui tiennent aux rochers au fond de la mer, il faut des plongeurs exercés et qui n'aient pas moins d'adresse que ceux qui, sur les côtes de Ceylan, descendent pour chercher dans les rochers sous l'eau, les perles qu'on y pêche ordinairement.

Il y a peu de doute que les Chinois n'aient connu depuis long-temps toutes les parties de l'hémisphère oriental, et que ce peuple extraordinaire n'ait porté ses vaisseaux et

son commerce immense dans toutes ces parties bien au-delà des limites où s'arrêtent nos voyageurs modernes, et dans un temps où la plupart des nations de l'Europe étoient plongées dans une ignorance barbare. La connoissance qu'ils eurent bien avant nous de la vertu de l'aiguille aimantée, et l'application qu'ils en firent à la navigation, étoit un avantage dont aucune autre des nations connues sur la terre n'a joui que depuis quelques siècles. Quand Vasco de Gama rencontra des Mahométans sur la côte de l'Afrique, ils étoient alors les peuples les plus instruits dans la plupart des sciences : ils avoient des cartes, des astrolabes, des tables astronomiques, mais ils n'avoient pas de compas de mer. Que les Arabes n'en avoient pas, qu'ils n'avoient ni inventé cet instrument, ni pu l'emprunter d'aucune nation de l'Orient, c'est ce qu'on peut inférer du nom *El Boussola*, qu'il porte encore dans leur langue, et de sa forme européenne. On a souvent regardé comme très-extraordinaire, et même comme inconcevable, que si les Chinois, qu'on sait avoir dès avant ce temps commercé avec les Arabes, faisoient usage de la boussole, ceux-ci eussent négligé un

instrument qui donne à la navigation des avantages incalculables. Il n'est pourtant point du tout impossible que les Arabes, quoiqu'instruits et inventifs, comme nous savons qu'ils étoient, aient pu entretenir long-temps des liaisons suivies et intimes avec les Chinois, sans avoir connu les vertus de l'aiguille aimantée. Premièrement, les Chinois ne sont pas communicatifs : ils portent toujours et par-tout avec eux, leur mépris pour les étrangers, évitant tout entretien et toutes communications qui ne sont pas nécessaires à l'objet qu'ils poursuivent. Secondement, un navigateur chinois ne considère pas seulement l'aiguille aimantée comme le guide de son vaisseau pour le conduire sur l'Océan; mais il est persuadé que l'esprit qui l'anime, et qui dirige ses mouvemens, est un Dieu qui garde son vaisseau, et d'après cette opinion, dès qu'il est dans un port, l'instrument sacré est soigneusement serré dans un petit cabinet de la poupe, où les autres objets qui servent à son culte, sont également déposés, et dont il a toujours grand soin d'exclure tous les étrangers. Il garde la boussole avec encore plus de soin dès qu'on lève l'ancre, et cela, pour une raison plus solide que celle du caractère sacré

qu'il lui suppose. Quand une fois la route est déterminée, et la course dirigée vers un port, la boussole est placée dans du sable; et dans une telle position, que le signe qui marque le point de l'horizon où se trouve le port, coïncide avec la direction de l'aiguille aimantée. Tandis que cette coïncidence se soutient, le vaisseau est bien dans sa route; c'est au pilote à maintenir l'aiguille dans cette position autant que possible, et à remarquer ses déviations pour manœuvrer en conséquence, et tenir toujours le vaisseau dans sa route directe. Il est donc de la plus grande importance de ne laisser approcher aucun étranger de la place où l'on arrange la boussole. En troisième lieu, il faut observer que l'aiguille aimantée est telle par sa nature, que le plus attentif examen ne peut fournir à l'ouvrier le plus adroit, le moyen d'en construire une semblable, s'il n'a primitivement la connoissance des moyens d'aimanter le fer. Indépendamment de la répugnance que les Chinois ont à faire part aux étrangers de leurs inventions, on peut aisément imaginer que les matelots de cette nation n'étoient pas plus instruits de la nature et des principes du magnétisme, que ceux des Arabes. Enfin,

on peut sans craindre de se tromper, croire que les Arabes orgueilleux et vains, remplis de l'idée de leur supériorité dans l'astronomie, fiers de leurs cartes et de leur astrolabe, qui les mettoit à portée de parcourir sans crainte l'Océan, ne regardoient qu'avec dédain tourner sur son pivot la petite aiguille rouillée des Chinois, environnée de cercles, de signes et d'hiéroglyphes qu'ils rangeoient sans doute au nombre des hochets qu'une superstition insensée leur rendoit sacrés, et qui remplissoient généralement le petit cabinet d'un navire chinois.

J'ai déjà eu ailleurs l'occasion de montrer que l'usage de l'aiguille aimantée remonte, chez les Chinois, à la plus haute antiquité. — Mais, je répète ici : que, quand même une foule d'autres raisons ne concourroient pas à prouver que ce sont les Chinois qui ont les premiers appliqué l'aiguille aimantée à la navigation, je regarderois la chose comme suffisamment prouvée par une seule observation, qui éclairât toute difficulté sur ce point : c'est qu'ils ont gravé sur leurs boussoles les systèmes de leur mythologie les plus anciens, et les plus sacrés parmi eux, leurs constellations, les cycles, enfin, les élémens

abstraits de leur astrologie judiciaire. Certes, un peuple si singulièrement attaché à ses anciennes coutumes, et si plein de sentimens de mépris pour toutes les autres nations, ne se seroit jamais soumis à faire une application de ses superstitions enracinées à un instrument de nouvelle introduction et d'invention barbare, en gravant sur la boussole les caractères sacrés et mystiques de *Foshée*.

Ce qui m'a engagé à m'étendre un peu dans cette discussion sur la boussole des Chinois, c'est que je connois l'objection qu'on a faite contre les premières remarques que j'ai eu occasion de publier pour prouver, sinon que son invention appartient aux Chinois, au moins que son usage y est de la plus haute antiquité. Cette objection étoit : « que, si les Chinois avoient connu l'usage de cet instrument, de temps immémorial, ou seulement dans le neuvième siècle, où ils avoient un commerce si étendu dans le golfe de Perse, les navigateurs arabes l'auroient nécessairement connu aussi, et l'auroient certainement adopté. Or, ceux-ci n'avoient aucune connoissance, comme il vient d'être dit, de l'attraction polaire de l'aiguille aimantée, quand

Vasco de Gama entra pour la première fois dans l'Océan oriental. »

Je n'ai plus qu'une chose à faire observer sur l'importance du commerce avec la Cochinchine : c'est que, si les Chinois, avant qu'ils eussent été chassés de l'Océan par les Européens, et avant l'état déplorable où la rebellion et l'usurpation ont réduit la Cochinchine, ont pu y employer plusieurs centaines de leurs plus grands bâtimens, il y a toute raison de supposer que la Grande-Bretagne, avec l'adresse et les ménagemens nécessaires, réussiroit à ranimer et soutenir cet immense commerce, qui subsistoit autrefois entre ces deux nations; et sous ce gouvernement vigoureux dont les Cochinchinois jouissent actuellement, il ne pourroit manquer d'être porté à un point de splendeur supérieur à tout ce qu'il a pu atteindre à aucune précédente époque (1).

Les bons effets que l'abondance des rafraîchissemens, la bonne eau, le ciel pur et la

(1) Nous croyons inutile d'insister sur l'application qu'on peut et qu'on doit faire de toutes ces réflexions de notre voyageur. Si l'Angleterre, déjà surchargée de colonies, peut tirer de si grands avantages du commerce de la Cochinchine, certes, ces mêmes avan-

salubrité de l'atmosphère produisirent sur les malades de l'escadre, nous mirent bientôt en état de continuer notre voyage. Le 16 juin, nous quittâmes la baie de *Turon*, et le 19, nous fûmes à la vue des îles *Ladrones* et du continent de la Chine. Nous mîmes à l'ancre dans une de ces îles, et nous y passâmes deux jours pour voir les agens de la compagnie à *Macao*. Après quoi, nous fîmes voile pour le détroit de Formose et la mer Jaune. J'ai déjà eu occasion, dans un autre ouvrage, de donner les détails de mon voyage dans cette mer, qui, pour la première fois, voyoit des vaisseaux européens, et de notre voyage subséquent dans le continent de la Chine.

tages se doubleroient et se tripleroient pour des pays, comme, par exemple, la France ou le Danemarck, qui n'ont que peu ou point d'établissemens hors de l'Europe. *Voyez* les ouvrages, si connus, de M. *Poivre*, édition de M. Langlès. (*Note du Traducteur.*).

ADDITIONS.

I.

Mémoire sur la fertilité naturelle de la Cochinchine, et sur quelques-unes de ses productions précieuses.

(PAR LE TRADUCTEUR.)

La Cochinchine est vraiment une contrée privilégiée du ciel ; car elle réunit aux avantages de la zône torride ceux des climats les plus tempérés. D'un côté, les montagnes de l'intérieur, de l'autre le voisinage de la mer, y rendent la température, en général, aussi salubre qu'agréable. La saison sèche dure de mai en septembre ; les vents soufflent alors de N. E. à S. E., et viennent ainsi toujours par-dessus la mer de Chine. Pendant la saison des pluies qui dure de septembre en avril, les vents soufflent de N. O. à S. O., et arrivent ainsi par-dessus les montagnes qui séparent

la Cochinchine de Cambodia. Les inondations pendant cette saison rafraîchissent singulièrement l'air et doublent la fertilité du terrain, par le limon qu'elles y déposent.

Voici comment un ancien voyageur trace le tableau de ces inondations (1).

« Il n'en est pas ainsi de la Cochinchine,
» laquelle iouyssant des quatre saisons de
» l'année encore qu'elles n'y soient pas si par-
» faitement reglées qu'en l'Europe, elle en
» demeure beaucoup plus temperée. Nonobs-
» tant qu'en son Esté, qui comprend les trois
» mois de Iuin, Iuillet, et Aoust, elle ait de
» grandes chaleurs, comme estant aussi si-
» tuée sous la Zone torride, et pour auoir le
» Soleil en ces mois là, au plus haut point
» d'eleuation qu'il puisse estre sur leur teste.
» Neantmoins en Septembre, Octobre, et
» Nouembre, qui font leur Automne, les
» chaleurs cessent, et l'air reste fort tempéré,
» à raison des pluies continuelles qui ont
» coustume de choir en ces temps-là sur les
» montaignes des Kemoïs : D'où viennent des
» eaux en telle abondance qu'elles inondent
» tout le Royaume, et se ioignants auec la

(1) Relation de la Cochinchine, par *Borri*, traduct. franç., édit. de 1631, page 6.

» mer, on diroit que ce n'est qu'vne mesme » chose. Au demeurant ces deluges d'eau » viennent ordinairement de quinzaine en » quinzaine, et leur durée est de trois iours » par chaque fois. Le bien qu'ils font, c'est » nonseulement de rafraiselhir l'air : mais aussi » d'engraisser la terre, la rendant plus fertile, » et abondante en toutes choses : et sur-tout » en ris, qui est la meilleure manne, et plus » commune nourriture de tout le Royaume. » Ez autres trois mois de l'hyuer, qui sont » Decembre, Ianuier, et Feurier, il souffle » des vents Septentrionaux, qui ameinent des » pluyes si froides, qu'elles suffisent pour » distinguer l'hyuer des autres saisons de » l'année. Finalement aux mois de Mars, » Auril, et May, se voyent les effects d'vn » agréable printemps, tout se monstrant verd » et fleury.

» Au surplus, combien que desia nous » ayons parlé de ces inondations, si ne veux » ie pas finir ce Chapitre, sans remarquer au » préalable quelques curiositez qui s'y ren- » contrent.

» La première sera, qu'elles sont vniuer- » sellement desirées de tous, non seulement » parce qu'ils en ont vn air plus frais, et plus

» doux : mais bien d'auantage à cause de la
» Fertilité, qu'en retire leur terre. D'ou vient,
» que si tost qu'ils les voyent, le plaisir et
» contentement qu'ils en ont, est tel et si
» grand, qu'ils le font asses paroistre : s'en-
» treuisitants, et festoyants et s'estreinants les
» vns les autres, criants tous d'alegresse, et
» repetants par plusieurs fois *Daden Lut*,
» *Daden Lut*, c'est à dire voila desia l'eau
» venuë, la voicy desia venuë. Au reste il
» n'y a personne de quelque qualité qu'il soit
» qui ne prene part à la feste, iusques au Roy
» mesme.

» Et d'autant que ces inondations viennent
» tant à coup, et à l'improuiste, que souuent
» il arriuera, que sans qu'au soir ils y ayent
» pensé, ils s'en trouueront au matin inuestis
» de toutes parts, et enfermez dans leurs mai-
» sons, et cela par tout le pays. De la naist,
» que souuent ils y perdront leur bestial, qui
» n'aura pas eu loisir de se refugier aux
» montagnes, et lieux plus eslevez.

» A cette occasion, il y a vne loy fort gra-
» tieuse en ce Royaume, qui porte que les
» Bœufs, Cheures, Pourceaux, et autres
» bestes, qui seront noyées dans ces eaux,
» soient perdues pour leurs maistres, et ap-

» partiennent de bon droit, à qui le premier
» s'en pourra saisir. Ce qui est encore vn sujet
» de grand et singulier plaisir : d'autant qu'a
» l'arriuée du *Lut*, ils se iettent tous dans des
» barques, à la chasse et à la queste du bestial
» noyé, dont par apres ils font leurs festins
» et banquets.

» Les ieunes enfants, y ont pareillement
» leurs jeux, et esbats proportionnez à leur
» âge pour ce que ces grandes plaines cou-
» uertes de ris, fourmillants en rats et souris,
» l'eau remplissant leurs tanieres, force leur
» est d'en sortir à la nage, et se sauuer sur
» les arbres, si qu'il y a vn plaisir incompa-
» rable, de voir leurs branches toutes char-
» gées de souris au lieu de fueïlles et de fruicts.
» Sortent la dessus à l'enuy dans leurs bar-
» querotes les bandes de petits garçons à la
» secousse des arbres, pour en detascher et
» noyer ces animaux. D'où vient outre leur
» esbat et passetemps enfantin, vn grand bien
» à toute la terre, qui demeure par ce moyen
» deschargée et repurgée de ceste vermine,
» qui autrement petit à petit feroit vn mer-
» ueilleux degast dans ces larges et vastes
» campaignes.

» Pour derniere commodité qu'apporte

» quant et soy le *Lut*, et qui ne doit pas estre » mise au rang des moindres, c'est que chacun fournit et pouruoit sa maison de tout » ce qui luy est necessaire : Car dans ces trois » iours elle rend le pays nauigable de tous » les endroits, et auec tant d'aisance et de facilité, qu'il n'y a rien qui ne puisse mener » et transporter d'vne ville à l'autre. Et aussi » pour ce suject remet-on à ce temps la les » foires et marchez plus celebres, qui soient » au Royaume ; ou alors le concours est bien » plus grand qu'en tout le reste de l'année. » C'est encore durant ces iours-là qu'ils font » amas de bois pour leur chauffage, et pour » leurs bastiments, s'amenant des montaignes » sur leurs barques, qui passent aisément par » les rues, et vont mesme iusques dans les » maisons, qui sont à cet effet montées sur » des rangs de colomnes fort haut esleuées » pour donner à l'eau l'entrée et l'issue fort » libre. Chacun se retirant cependant au plus » haut estage de sa maison iusques ou, ce qui » ne se peut assez admirer, iamais ne monte » le *Lut*, pour ce qu'ils prennent si bien » leurs mesures, dans la longue experience » qu'ils ont, de la hauteur des eaux, qu'ils » ne les apprehendent pas, estants bien cer-

» tains, qu'elles demeureront tousiours au » dessous de leurs bastiments. »

C'est aux inondations que la Cochinchine doit ses doubles moissons de riz et l'abondance des légumes qu'on y trouve. Mais c'est dans les hautes montagnes de l'intérieur que croissent les arbres précieux qui, de tout temps, ont formé le principal objet du commerce de ce pays. C'est là seul que s'élève ce grand et majestueux arbre nommé *aloëxylum verum*, dont Loureiro a donné une description (1). Cet arbre paroît différer de ces espèces d'*excœcaria* auxquelles on a donné le nom de bois d'aigle ou d'agallochum, soit à Malaca, soit à Amboïna. Le bois le plus précieux qu'on tire de cet arbre se nomme *calamba*, et en Cochinchinois, *kinam*; c'est une concrétion résineuse qui ne se trouve que dans les troncs de vieux arbres morts de vétusté. On va le chercher dans les hautes montagnes à *Biuh-Kiang*, à 13 degrés de latitude. La seconde espèce en valeur est le *bois d'aigle*, nommé, en cochinchinois, *tramhuong*. On en distingue deux sortes; l'un tiré des arbres vivans, et l'autre des arbres morts;

(1) Memorias de la Acad. das Scienc. de Lisboa, tome II, p. 405 et suiv.

l'un et l'autre sont des bois résineux, mais moins vieux, moins concrets, et par conséquent moins aromatiques que le calamba. La troisième sorte d'*agallochum* ou *aloëxylum* est connue dans la Cochinchine sous le simple nom de bois *huong*, et provient des arbres jeunes encore; il est le moins aromatique de tous. On fait du papier avec l'écorce de l'*aloëxylum verum* (1).

Dans son ouvrage sur l'Inde, Valentyn semble confirmer la triple distinction établie par Loureiro. Toutes sortes de bois aromatiques abondent dans l'Inde, et se vendent pour du bois d'aigle commun, entre autres, le *sindoc* de Java. On mêle avec ces substances le bois de sandal, qui se vendoit, du temps de Valentyn, à 100 florins le *bahar* de cinq cents livres pesant. Le véritable bois d'aigle de Kinam, c'est-à-dire, de la Cochinchine, étoit vendu 100 florins les cent vingt-cinq livres pesant. Mais le *bois de calamba*, que Valentyn regarde comme du bois d'aigle de première qualité, se vendoit *cent soixante francs* l'once à Batavia (2).

(1) *Loureiro*, Memorias, etc., II, p. 413.

(2) *Valentyn*, Oud-and-Nieuw-Ostindien, t. II, p. 205, etc.

Comme

Comme il y a des personnes en France qui ont une injuste méfiance contre les récits de Loureiro, je rapporterai ici le passage suivant d'un ancien voyageur, qui se rapproche beaucoup de celui de Loureiro (1).

« Et puisque nous sommes desia sur le dis-
» cours des arbres, deuant que passer outre,
» i'adiousteray quelque chose d'un bois, qui
» qui est la plus pretieuse marchandise, qui
» se puisse tirer de la Cochinchine pour estre
» portée aux pays estranges. C'est ce tant re-
» nommé bois Aquila, et Calamba, qui sont
» mesme chose pour le bois, mais bien diuers,
» quant à l'estime, qu'on en fait, comme
» aussi en leur vertu.

» Il se trouue quantité de ces arbres, par-
» ticulièrement sur les montaignes des Ke-
» moïs, qui sont, et fort gros, et fort hauts.
» Que si ce bois se coupe d'un ieune tronc,
» c'est l'Aquila, dont il y a asses grande
» quantité, et tout chascun en emporte tant
» qu'il peut. Mais quand le bois est pris d'vne
» vieille souche, c'est le Calamba, qui seroit
» fort difficille à recouurer, si la nature
» mesme, n'y auoit pourueu, faisant naistre
» ces arbres à la cime la plus haute et la plus

(1) *Borry*, Relation, etc., p. 27.

» roide des plus difficiles montaignes, ou ils
» ont tout loisir de se vieillir, sans qu'il leur
» soit fait aucun tort. Il en tombe de temps en
» temps quelques branches, qui se rompent
» et deprenent d'elles mesmes du tronc, ou
» par trop de seicheresse, ou par trop grande
» vieillesse, et partant on les trouue toutes
» cariées, et vermoulues : et cestuy cy est le
» tant prisé et renommé Calamba, qui sur-
» passe notablement en vertu, et en sùauité
» d'odeur, l'Aquila commun. Tout chascun
» vend l'Aquila comme il luy plaist, mais le
» trafic du Calamba est reserué au Roy seul,
» à cause de l'excellence de son odeur, et
» de sa vertu. Et certainement il est sur les
» lieux ou il se recueille, si doux et si odo-
» rant, qu'en ayant voulu esprouuer quelques
» pièces qui m'auoient esté données, ie les
» enseuelis sous terre à la profondeur de plus
» cinq piez et nonobstant se faisoient sentir,
» et cognoistre par leur odeur. Le Calamba
» pris ou il s'amasse, vaut cinq ducats la
» livre, mais sur le port de la Cochinchine, ou
» le commerce s'en fait, il se vend bien da-
» uantage, et ne l'auroit on pas à moins de
» seize ducats la liure, transporté au Iapon
» la liure en vaut deux cents. Mais si on en

» rencontre une piece de telle grosseur, qu'il
» puisse seruir à faire vn oreiller, ou trauersin
» de lit, les Iaponois l'achetent au prix de
» trois cens et quatre cens ducats la liure. Et
» cela vient de ce qu'ils ont experimenté que
» mieux vaut pour sa santé d'auoir en dor-
» mant quelque chose de dur sous la teste,
» qu'vn oreiller de plume, mal sain, et ma-
» ladif; pour l'ordinaire ils se seruent d'vne
» piece de bois, que chascun selon ses moyens
» veut estre du plus pretieux, qu'ils peuuent
» recouurer. Et si c'est du Calamba c'est vn
» cheuet digne seulement d'vn Roy, ou de
» quelque bien grand Seigneur. L'Aquila bien
» que moins estimé, et de moindre prix que le
» Calamba, est bien tel cependant, qu'il ne
» faut qu'vn nauire chargé d'Aquila, pour
» rendre vn marchant riche, et opulent pour
» toute sa vie. Et la meillieure recompense
» que puisse donner le Roy au Capitaine de
» Malacca, c'est de luy permettre vne traicte
» d'Aquila. Car les Brachmanes et Banians
» de l'Inde ayants coustume de brusler les
» corps de leurs morts avec ce bois tres odo-
» rant, sont cause qu'il s'en depesche aussi
» tost vne infinie quantité. »

La Cochinchine produit encore d'autres

arbres aromatiques. Loureiro nous décrit une nouvelle espèce de laurier qu'il appelle *laurus myrrha*, parce que les feuilles et les branches cassées répandent précisément la même odeur que la myrrhe officinale (1). Ce naturaliste pense que par incision, ou en coupant les vieux arbres, on en tireroit une véritable myrrhe. On nomme l'arbre, en cochinchinois, *oduoc*, et dans l'idiome vulgaire, *dean-adang*. Dans la Chine méridionale, où il croît généralement, il est connu sous le nom de *Uyo*. Loureiro croit que le même arbre existe à Ceylan, et qu'il a été décrit par Hermann, sous le nom de *cannellier agreste* (2).

Au surplus, la myrrhe de l'Inde étoit, selon les anciens, très-inférieure à celle d'Ethiopie. Pline le dit expressément (3); mais il ajoute que la myrrhe de l'Inde est récoltée sur une espèce de *spina*, ce qui semble devoir la faire regarder comme une sorte de gomme non aromatique. D'un autre côté, l'arbre de myrrhe, tel que Pline le décrit, n'a rien de commun avec un laurier (4).

(1) *Loureiro*, Memorias, etc., tome I, p. 385, etc.
(2) *Hermann*, Museum Ceylan. p. 26.
(3) Lib. XII, cap. 16.
(4) *Ibid.*, cap. 15.

Nous pensons donc qu'il faut encore regarder l'origine de la myrrhe comme une chose à découvrir. Seulement, l'accord avec lequel Pline, Arrien, Dioscoride, et autres, indiquent la côte de l'Abyssinie et d'Ajan comme la patrie de la meilleure myrrhe, laisse d'autant moins de doute sur son origine africaine, que les modernes eux-mêmes y reviennent dans le peu qu'ils ont appris de certain sur cet objet. Garcias dit expressément que la myrrhe ne vient point de l'Inde, mais de l'Arabie et de l'Abyssinie (1).

Mais Niebuhr n'a point trouvé d'arbres myrrhifères en Arabie, ni entendu parler d'aucun végétal qui s'y rapportât. Bruce ne l'a point vu en Allemagne; mais selon son récit confus (2), c'est des contrées situées au sud-est de l'Abysinie qu'on apporte cette marchandise. Il a obtenu des branches qui paroissent appartenir à des espèces d'arbres d'où l'on tire des gommes avec lesquelles on falsifie la myrrhe; celle-ci est une résine. Un ancien voyageur nomme parmi les articles de commerce qu'en 1673 l'Égypte vendoit

(1) *Garcias*, Aromat., lib. I, cap. 7.

(2) *Bruce*, Travels, etc., tome V, au commencement.

aux Européens, la *myrrhe d'Abyssinie*, dont 110 *rotol* coûtoient 40 piastres (2).

Mais pour en revenir à la Cochinchine, il y a encore assez d'arbres curieux, sans qu'on ait besoin d'y transplanter la myrrhe. L'*ebenoxylum verum*, ou véritable ébène, y croît dans une grande perfection, de même que le tek. La gomme résine, appelée sang-dragon, se recueille de plusieurs espèces très-différentes, entr'autres de la *dracæna ferrea*. Une espèce de fourmi dépose ses nids sur les branches du *croton lacciferum*, et il paroît que ces insectes se nourrissent de la gomme laque de cet arbre, et même l'élaborent de nouveau; car, selon Loureiro, c'est de leurs nids même qu'on tire la meilleure laque (1). La *sebifera glutinosa* ou l'arbre à suif, porte un fruit dont on tire une huile épaisse et très-blanche; on en fait des chandelles qui ont une très-belle apparence, mais répandent une odeur fort désagréable.

C'est sur les îles qui s'étendent devant les côtes de Cochinchine, qu'on trouve le plus

(1) *Wanslében*, dans la Collection des Voyages en Orient, par *Paulus*, en allemand, tome II, p. 198.

(2) *Loureiro*, Memorias, etc., tome I, p. 381.

abondamment ces nids d'oiseaux, si fameux dans les fastes de la gourmandise. M. le D. Deschamps qui les a observés à Java, nous assure que c'est le produit d'un suc visqueux, que l'hirondelle porte dans ses glandes et qu'elle en exprime. Nous rapporterons à l'appui de cette observation, le singulier passage de Borri, qui suit :

« Mais sur tout ce qui a esté dict la prouidence de Dieu les a priuilegiez d'vn certain » manger rare, et exquis, qui à mon auis, ne » peut estre mieux comparé qu'à la manne, » de laquelle fut nourry le peuple choisi dans » le desert, et ce manger est si particulier à la » Cochinchine, qu'il ne se retrouue nulle » autre part. Ce que i'en diray ne sera point » par ouir dire, et sur le rapport d'autruy, » mais par la propre experience que i'en ay, » en ayant veu et mangé souuent. Se re- » trouue en ce pays vn petit oysillon sem- » blable à l'Arondelle, le quel attache son » nid aux escueils, et rochers, où se rompent » les flots de la mer. Ce petit animaillon » prend auec son bec de ceste escume de la » mer, et auec vne certaine humeur, qu'il » tire luy mesme de son estomach meslant » l'vn auec l'autre, il en forme vne ie ne sçay

» quelle bouë, ou bitume, dont par apres il
» se sert pour bastir son nid : qui s'estant
» depuis desseiché et endurcy, deuient trans-
» parent, et d'vne couleur meslee de iaune et
» de vert. Or ces nids sont ramassez par ceux
» du pays, par qui estants amolis, et defaits dans
» l'eau, seruent d'assaisonnement aux vian-
» des, soient de chair, de poisson, d'herbe,
» ou de quelque autre sorte; et leur commu-
» niquent vne telle diuersité de goust, et si
» propre à chacun, qu'on diroit qu'ils au-
» roient esté apprestez, auec poiure, canelle,
» clous de giroffles, et toute autre sorte d'es-
» picerie, si bien que ce seul petit nid, peut
» suffire à assaisonner toute sorte de viandes,
» sans qu'il soit besoin d'y employer ny sel,
» ny huile, ny lard, ny autre assaisonnement
» quelconque. Ce qui m'a fait dire, qu'il
» ressembloit veritablement à la manne, qui
» auoit de soy le goust de tous les sauoureux
» mangers, sinon que celuy cy n'est que l'ou-
» urage d'vn oyseau, ou l'autre estoit pestri
» des mains des Anges du grand Dieu. Et il
» s'en trouue en telle quantité, que moy
» mesme i'ay veu charger iusques à dix pe-
» tites barques de ces nids ramassez le long
» des rochers, dans l'espace de moins d'vne

» demie lieue. Mais d'autant que c'est vne
» chose si exquise, il n'y a que le Roy qui
» en trafique, ils luy sont tous reserués et
» le plus grand debit qu'il en fait est pour
» le Roy de la Chine, qui les a en tres-grande
» estime. »

II.

Voyage des Hollandais au royaume de LAOS.

DERRIÈRE la Cochinchine on trouve une contrée mal connue, nommée le royaume de *Laos*. Peu de voyageurs y ont pénétré, et l'on n'en connoît généralement que deux relations : l'une est celle de *Kæmpfer* dans son Voyage au Japon, l'autre celle du missionnaire *Marini*.

Comme le Laos a des relations suivies avec la Cochinchine, nous avons cru que le lecteur verroit ici avec plaisir un extrait de la description de l'Inde par *Valentyn* (1), propre à jeter quelque lumière sur une contrée presque inconnue.

En 1641, la compagnie hollandaise des Indes, qui possédoit alors une loge à Cambodia, fut informée par le souverain de ce

(1) Oud-and-Nieuw-Ostindien, tome VI.

pays, que l'on pouvoit faire un commerce en or et en ivoire avec un pays situé plus au nord, sur les bords du grand fleuve Ménan-Kom, dont les inondations couvrent tous les ans les plaines de Cambodia.

Elle résolut d'y envoyer une ambassade. M. de *Wusthof* y fut nommé. Il remonta, pendant deux mois et trois semaines, le fleuve Ménan-Kom, ayant constamment eu à passer des chutes rapides, et même des cataractes. Ils virent bien plus de rochers que de villages; les chutes d'eau les obligèrent de cheminer par terre. Ces circonstances prouvent combien doit être élevé l'intérieur de l'Inde au-delà du Gange. Au bout du temps indiqué, l'envoyé parvint à la ville de *Winkiam*, qui pour lors étoit la capitale du royaume de Laos. Cette ville étoit entourée de murailles en pierre rougeâtre et de fossés larges. Sa garnison étoit de 50,000 hommes.

Les Hollandais furent très-bien reçus à la cour. A leur départ, on leur fit cadeau de bassins et d'autres objets en *or* pur et d'un poids considérable. Le monarque déploya un grand faste. Il avoit auprès de lui deux vice-rois dont chacun gouvernoit une des trois provinces qui forment ce royaume. Les prêtres

portoient des soutanes couleur jaune d'or. Les temples étoient couverts de dorure.

Selon les rapports que l'on fit à l'envoyé hollandais, le royaume de Laos confine à sept autres souverainetés, la Chine au nord, le Pégou au nord-ouest, le Siam au sud-ouest, le Cambodia au sud, le Tsiampa au sud-est, le *Quinam* (c'est la province la plus septentrionale de la Cochinchine) à l'est, le Tunquin au nord-est.

Les Chinois fréquentoient tous les deux ans la foire de *Meunswae;* ils y arrivoient en bateau; ils apportoient entr'autres du musc. Cette ville de *Meunswae* me paroît être la même que celle de *Mohaung-lang* dont les missionnaires de la Chine ont parlé. Les Chinois auront pris pour la capitale, ce qui, en effet, n'est que la place de commerce du nord.

Par les Pégouans, il faut entendre les habitans d'Ava ou de l'Yunshan, qui, à l'époque de ce voyage, étoit soumis au roi de Pégou. Ils arrivoient, comme les Chinois, en bateaux et en descendant une grande rivière. Ils apportoient des rubis et autres pierres-gemmes.

Les Siamois étoient souvent trois mois à passer les montagnes qui les séparent de Laos, et qui sont infestées de tigres. Ils amenoient

leurs marchandises sur des chariots traînés par des buffles. Entr'autres objets, ils apportoient 40,000 pièces d'habits de soie.

Les habitans de Tunquin et de Cochinchine échangeoient, entr'autres, du *sel* pour de l'or. Telle étoit l'abondance de ce métal que, souvent on en donnoit une livre pour une livre de sel. Les marchands de Cambodia cherchent, dans le Laos sur-tout, de la gomme laque.

Si le Laos confine avec le Tsiampa, comme la relation hollandaise l'indique, cette circonstance contraire à toutes les cartes, prouveroit combien nous avons peu de connoissances certaines sur les limites respectives de ces royaumes. Elle tend à confirmer ce que dit M. Barrow sur l'identité du Tsiampa avec la Cochinchine méridionale, nommée proprement *Don-nay*.

Le Laos paroît être un plateau, ou, pour mieux dire, une très-grande vallée dont le sol, considérablement élevé, est baigné par divers bras d'une grande rivière qui l'inondent une partie de l'année (1). Ces rivières semblent venir de la Chine et du nord-est de

(1) *Jarric* (*Thesaurus rerum indic.*, tome I, lib. 2, cap. 25), dit que les Laos habitent près la source du

l'empire des Birmans, pour s'écouler par le Cambodia. Le riz y abonde dans les plaines; les montagnes ne présentent qu'une seule et immense forêt. Les éléphans et les buffles y sont très-nombreux et d'une grande taille.

Le nom de *Laos* vient des Portugais, et sa véritable prononciation est *Lauws;* les Hollandais l'écrivent *Louws.* Comme les habitans de la province d'Yunnan s'appellent *Lolos*, et que M. Pennant place en Tsiampa un peuple nommé les *Loyes* (1), nous sommes portés à croire que ce nom, prononcé de diverses manières, désigne une nation répandue au-delà des limites du royaume même de Laos. Ce sont peut-être les indigènes de la peninsule au-delà du Gange.

Mekom, et demeurent une partie de l'année en bateaux. — *Gaspar Cruz* y arriva par la Chine, en descendant une grande rivière et en passant un *grand lac*, vraisemblablement formé par l'inondation.

(1) *Pennant*, Outlines of the globe, tome III, p. 51.

III.

Note sur le Bohon-Upas, communiquée par M. Deschamps, D. M.

Lorsque les feuilles qui renferment notre Mémoire sur l'île de Java étoient déjà sous presse, nous avons eu le plaisir de faire la connoissance de M. Deschamps, médecin, l'un des savans qui accompagnèrent le général d'Entrecasteaux, dans le voyage à la recherche de La Peyrouse.

Ce voyageur nous assure que le bohon-upas existe réellement, mais que les merveilles dont on a grossi son histoire, ne sont dues qu'à du mal-entendu. Cet arbre est assez commun dans les forêts de la province de Balamboang. Il a le port d'un orme; il s'élève à 30 ou 40 pieds. Les feuilles sont alternes, ovales et rudes au toucher. Les fleurs sont dioïques et axillaires. La fleur mâle, formée d'un réceptacle arrondi, parsemé d'étamines, est sembla-

ble à celle d'un *doorstenia;* la fleur femelle a deux pistils. Le fruit est arrondi et renferme un noyau. Lorsqu'on casse une branche de cet arbre, il en sort un suc laiteux qui se condense aussitôt; c'est le fameux poison. Mêlé avec le sang, il donne la mort presque instantanément. Cependant M. Deschamps croit qu'il seroit possible d'en arrêter les effets en employant des remèdes analogues à ceux qu'on oppose au venin de la vipère. Les Javanois mangent impunément les animaux qu'on a tués au moyen de ce poison.

Il s'en faut bien que la seule atmosphère de cet arbre soit mortelle. M. Deschamps en a coupé des branches. La fable qu'on a répandue à cet égard, se fonde sur un autre fait. Les souverains de Java, très-embarrassés du grand nombre de frères que l'usage de la polygamie leur met sur les bras, s'en défont en les exilant pour quelque temps avec d'autres criminels d'État, dans des îles très-marécageuses et tres-malsaines, situées sur la côte méridionale de la grande île. Comme la plupart de ces exilés y périssent, le peuple s'est imaginé qu'ils étoient morts par les exhalaisons du bohon-upas.

M. Deschamps donneroit bien d'autres

détails

détails curieux sur l'île de Java, s'il pouvoit recouvrer ses manuscrits et ses collections qui sont tombés au pouvoir des Anglais. M. *Banks* les a réclamés, et a promis d'en avoir soin. Puissent ces lignes exciter en faveur d'un voyageur aussi estimable, l'intérêt du Gouvernement français !

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce second volume.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.





